

FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

HONORÉ DE BALZAC

PHYSIOLOGIE DU MARIAGE
PRÉ-ORIGINALE

(1826)

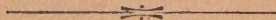
THÈSE COMPLÉMENTAIRE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES

PRÉSENTÉE

par **Maurice BARDÈCHE**

Ancien Élève de l'École Normale Supérieure

Agrégé de l'Université



PARIS
LIBRAIRIE G. DROZ

25, RUE DE TOURNON, 25

MCMXL

HONORÉ DE BALZAC

PHYSIOLOGIE DU MARIAGE PRÉ-ORIGINALE

(1826)

FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

HONORÉ DE BALZAC

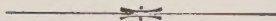
PHYSIOLOGIE DU MARIAGE
PRÉ-ORIGINALE
(1826)

THÈSE COMPLÉMENTAIRE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES

PRÉSENTÉE

par **Maurice BARDÈCHE**

Ancien Élève de l'École Normale Supérieure
Agréé de l'Université



PARIS
LIBRAIRIE G. DROZ
25, RUE DE TOURNON, 25

MCMXL



AVERTISSEMENT

La publication de la Physiologie du Mariage Pré-originale n'aurait pu avoir lieu sans la rencontre de plusieurs consentements propices. Nous avons d'abord ici le très agréable propos de remercier M. le docteur Ledoux-Lebard qui, après avoir été l'heureux acquéreur de ce texte jusqu'à présent unique, a bien voulu autoriser M. Marcel Bouteron à en faire faire une reproduction photographique. Grâce à cette communication, ce document, bien qu'il ne fût pas parti de la collection Lovenjoul, pouvait, dès lors, se trouver au nombre de ceux que M. Bouteron fait connaître libéralement aux chercheurs qui s'adressent à lui. Il existe donc deux documents sur la Physiologie du Mariage Pré-originale : le texte imprimé qui appartient au docteur Ledoux-Lebard et la copie photographique qui appartient à M. Bouteron.

Au risque de trahir un secret, je ferai connaître que M. Bouteron songea pendant quelque temps à la publication de ce texte. Tous les amis de Balzac regrettront sans doute qu'il n'ait pas mis ce projet à exécution. Mais quelques inédits importants, puis la correspondance de Balzac avec le docteur Nacquart, avec le colonel Périolas, avec la duchesse de Castries, avec M^{me} Zulma Carraud, firent tort à ce projet. M. Bouteron, cependant, se faisait un devoir de communiquer à ceux qui s'intéressaient à Balzac, le texte inconnu qu'il avait entre les mains. C'est ainsi que la Physiologie du Mariage Pré-originale fut examinée par plusieurs chercheurs. M. Albert Prioult consacra un chapitre de sa thèse sur Balzac avant la « Comédie Humaine » à cet important document : il en précisa la date par des remarques attentives que nous avons volontiers suivies. M. Bernard Guyon compléta heureusement ces observations, en retrouvant, aux Archives Nationales, le permis d'imprimer relatif à ce texte. Il a bien voulu nous le communiquer et nous en avons fait état. Il restait à publier cette version de l'œuvre de Balzac. M. Bouteron voulut bien nous confier la reproduction photographique qui se trouve entre ses mains. C'est ainsi que la présente édition put être établie.

En ce qui concerne l'« invention » du texte, nous n'y avons donc aucune part. Notre travail s'est borné à l'établissement du texte et à sa présentation.

Pour la présentation, il nous a paru utile surtout de décrire un canton peu connu de la production littéraire entre 1823 et 1829. En montrant l'importance que prirent à cette époque les Codes Littéraires, développement ingénieux du succès de l'œuvre de Lavater, en rappelant les petits essais satiriques consacrés alors au mariage et à l'adultère, nous avons rendu plus claire la genèse de la Physiologie du Mariage. En désignant les écrivains dont l'influence est sensible sur la Physiologie du Mariage, nous pensons avoir apporté, sur un point jusqu'ici négligé, une contribution à l'étude de la formation intellectuelle de Balzac. Certes, on aurait pu faire, sur la Physiologie du Mariage, un travail beaucoup plus vaste. On pouvait la regarder comme le terme de la formation des idées morales et sociales de Balzac après ses années d'apprentissage. On pouvait voir là une « somme » et un témoignage de la pensée de Balzac en 1829. Nous avons donné des limites plus étroites à notre étude. Il était assez intéressant de disposer de deux états de la pensée de Balzac sur le même sujet, l'un en 1824-1826, l'autre en 1829. Avec la première date, nous en sommes encore à Argow le Pirate, avec la seconde, on touche à la Peau de Chagrin. Que nous apprend cette comparaison, comment les idées de Balzac ont-elles évolué entre ces deux dates, comment se sont-elles combinées cependant, voilà surtout ce que nous nous sommes demandé. Nous avons comparé deux témoignages, nous avons confronté deux « dépositions » de la pensée de Balzac sur le même problème. Cette confrontation aboutit à un questionnaire. Nous ne donnons pas le secret de la formation de Balzac entre 1824 et 1829. Nous nous bornons à décrire le mouvement qui s'est fait et à suggérer ce qu'on pourrait chercher.

L'établissement du texte était un travail assez simple : nous n'avions qu'à reproduire le texte imprimé en 1826. Toutefois, nous n'avons pas cru indispensable de conserver les particularités d'orthographe ou de ponctuation qui pouvaient embarrasser le lecteur : Balzac écrit « enfans » pour « enfants », « appartemens » pour « appartements », fait un usage aujourd'hui surprenant du point-et-virgule, du point d'exclamation et du point d'interrogation, ne cite pas toujours en italique le titre des ouvrages. Nous avons altéré le texte sur ces différents points, de manière à ne pas surprendre le lecteur. Par contre, nous avons laissé subsister les expressions fautives qu'on peut attribuer soit à une correction hâtive, soit à une rédaction irréfléchie.

D'autre part, il nous a paru inutile de relever toutes les différences

entre le texte de 1826 et celui de 1829, comme on peut le faire dans une édition critique. Il nous a semblé que si l'on voulait entreprendre une édition critique des œuvres de Balzac, certaines œuvres méritaient de retenir l'attention de préférence à la Physiologie du Mariage. Nous avons pensé que le lecteur curieux de connaître la version pré-originale de la Physiologie du Mariage posséderait vraisemblablement le texte actuel de la Physiologie du Mariage. Nous avons donc conçu nos notes de manière à permettre une comparaison commode entre le texte de 1826 et celui de 1829, qui n'a presque pas été modifié dans les éditions postérieures : nous indiquons les additions, les suppressions, les altérations du texte qui changent le sens, nous négligeons généralement les variantes de rédaction qui ne concernent que la syntaxe ou le vocabulaire. Nous n'avons désigné par aucun signe typographique particulier les passages supprimés ou la présence d'une addition, puisque, en fait, chacun de nos appels de note signale une suppression ou une insertion.

Nous renvoyons dans nos notes à l'édition de la Physiologie du Mariage établie par M. Marcel Bouteron pour le tome X de la Comédie Humaine dans la Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1935, 10 vol. in-12. Elle est désignée par l'abréviation Pl. X, et on fait suivre l'indication de la page. L'étendue des additions au texte de 1829 est précisée par le nombre de lignes qu'elles occupent dans l'édition de la Bibliothèque de la Pléiade : il s'agit de lignes de 55 signes environ. Il est bon de savoir que dans l'édition originale de la Physiologie du Mariage, le caractère choisi par Balzac fournit environ 35 signes par ligne.



Digitized by the Internet Archive
in 2026

INTRODUCTION

Ce qu'on appelle la version « pré-originale » de la *Physiologie du Mariage* est un des derniers documents dont l'existence ait été signalée aux balzaciens.

Le 21 janvier 1918, passait en vente parmi les ouvrages composant la bibliothèque de Jules Claretie, un volume décrit en ces termes sous le n° 99 du catalogue : « Balzac, père. *Histoire de la rage, avec le moyen d'en préserver, comme autrefois, les hommes et de faire cesser plusieurs autres maux par une taxe sur la population canine, suivie d'observations sur l'économie politique et particulière touchant les subsistances*. Tours, Mame 1814, in-8° mar. r. à longs grains, dos orné, fil tr. marb. (Rel. de l'époque). Exemplaire provenant de la bibliothèque d'Honoré de Balzac, fils de l'auteur et renfermant à la fin les 128 pages (sans titre) de la *Physiologie du Mariage* » (1). Peu de temps après, le catalogue ayant été communiqué à M. Bouteron (qui n'avait pu assister à la vente), la rubrique du n° 99 piqua sa curiosité. Grâce à l'extrême obligeance de M. le docteur Ledoux-Lebard, médecin des Hôpitaux, acquéreur de ladite pièce, il examina et photographia les 128 pages en question. Il remarqua d'abord que ces 128 pages correspondaient en gros à la première partie de la *Physiologie du Mariage*, telle qu'elle existe dans la première édition de cet ouvrage, celle de 1830, mais qu'elle en différait tant par le texte que par la typographie et l'ordre des chapitres. Il ne pouvait donc s'agir d'épreuves du texte de l'édition de 1830 mais d'une impression absolument distincte. D'ailleurs, dès le premier coup d'œil, M. Bouteron reconnut qu'il était en présence non pas de feuilles d'épreuves mais de feuilles tirées.

Ces 128 pages étaient un véritable tirage, dont il n'existait plus et dont il n'avait peut-être jamais existé qu'un seul exemplaire. Qui

(1) *Catalogue de la Bibliothèque de feu M. Jules Claretie, I^{re} partie. Editions originales des romantiques et d'auteurs contemporains, lettres et manuscrits autographes*. Paris, 1918, in-4°.

pouvait donc avoir fait exécuter ce tirage étrange antérieurement à la première édition connue celle de 1830 ? Poursuivant sa recherche, M. Bouteron étudia minutieusement les caractères de l'impression et du papier, espérant ainsi découvrir de quel atelier d'imprimeur était sortie cette impression dont, apparemment, un seul exemplaire nous était parvenu. Or, Balzac ayant été imprimeur, avant 1830, entre 1826 et 1828, le premier soin de M. Bouteron fut de comparer tout d'abord le tirage en question avec les impressions sorties de l'atelier de Balzac et son examen aboutit à constater que papier et caractères des 128 pages se retrouvaient identiques dans nombre d'impressions exécutées par Balzac. Il en tira donc cette conclusion que rien ne s'opposait à l'hypothèse d'une impression faite, 17, rue des Marais-Saint-Germain (17, rue Visconti), dans le propre atelier de Balzac, vers 1826.

Cette hypothèse d'une impression exécutée en 1826, au temps où Balzac était imprimeur, était d'ailleurs encouragée par une déclaration de Balzac lui-même. Cette déclaration se trouve dans un *Appendice* que Balzac plaça en tête du *Traité des Excitants Modernes* lorsque cet opuscule fut réimprimé par Charpentier, en 1839, à la suite de la *Physiologie du Goût* (1). Balzac faisait allusion à l'œuvre de Brillat-Savarin, expliquait que la *Physiologie du Mariage* ne devait rien, pas même le titre, à la *Physiologie du Goût* et il donnait les précisions suivantes : « La *Physiologie du Mariage* est ma première œuvre, elle date de 1820, époque à laquelle elle fut connue de quelques amis qui s'opposèrent longtemps à sa publication. *Quoique imprimée en 1826, elle ne parut point encore.* Il n'y a donc pas eu plagiat relativement à la forme, il y a eu seulement une rencontre... » (2). Cette déclaration comprend deux précisions. L'une s'accorde avec l'existence des 128 pages : c'est l'affirmation que la *Physiologie du Mariage* fut imprimée en 1826. M. Bouteron trouvait là une précieuse confirmation de son hypothèse sur l'impression des 128 pages inédites.

L'autre est l'affirmation que la *Physiologie du Mariage* serait la première œuvre de Balzac. Or, l'*Introduction* que Balzac écrivit pour sa *Physiologie du Mariage* de 1829 reprend cette idée. « A l'époque où, beaucoup plus jeune, [l'auteur] étudia le droit français, le mot

(1) *Physiologie du Goût ou Méditations de Gastronomie transcendante... par un professeur, membre de plusieurs sociétés savantes*. Nouvelle édition précédée d'une *Notice sur l'Auteur*, par M. le baron Richerand, suivie d'un *Traité sur les Excitants Modernes*, par M. de Balzac. Paris, Charpentier, 1839, in-8°.

(2) *Ibid.*, p. 445.

ADULTÈRE lui causa de singulières impressions. Immense dans le Code, jamais ce mot n'apparaissait sans traîner à sa suite un lugubre cortège [...] Plus tard, en abordant les plages les mieux cultivées de la société, l'auteur s'aperçut que la sévérité des lois conjugales y était assez généralement tempérée par l'adultère [...] Cependant, l'auteur observa malgré lui ; puis, il se forma lentement, dans son imagination, comme un essaim d'idées plus ou moins justes sur la nature des choses conjugales... » Là-dessus, Balzac nous explique comment un incident lui donna l'idée d'un ouvrage. « [L'auteur] passa délicieusement une semaine entière à grouper autour de cette innocente épigramme la multitude d'idées qu'il avait acquises à son insu et qu'il s'étonna de trouver en lui. Mais ce badinage tomba devant une observation magistrale ; et, docile aux avis, l'auteur se rejeta dans l'insouciance de ses habitudes paresseuses. » (1) Il y a évidemment analogie entre les deux textes. Mais le second distingue déjà une période d'« incubation » de l'œuvre qui correspondrait aux années 1818-1820, et une phase de rédaction dont la date n'est pas précisée. Ces deux textes signalent donc, en somme, l'existence d'une *Physiologie du Mariage* « pré-originale », qui serait le fruit des préoccupations assez anciennes.

Peut-on considérer ces renseignements comme exacts ? Nous indiquent-ils la genèse de la *Physiologie du Mariage* ? Avant de répondre à cette question, faisons observer d'abord qu'on ne peut accorder créance aux déclarations de Balzac sur ses œuvres de jeunesse lorsqu'elles ne sont pas appuyées de preuves. Balzac a adopté une fois pour toutes, au sujet de ses débuts, une attitude commode : il a consacré dix ans de sa vie aux études physiologiques les plus profondes et, depuis 1820, il n'a cessé de mettre au point un vaste système d'explication des diverses manifestations de la pensée humaine. Les récentes études sur la jeunesse de Balzac tendent toutes à montrer que cette affirmation n'est pas aussi fantaisiste qu'on pourrait le croire. Mais elle n'est pas tout à fait exacte non plus. Balzac triche un peu. Il triche surtout avec les dates et prend volontiers, comme toujours, les projets très vagues qui ont traversé un instant son cerveau pour autant d'œuvres en chantier. L'avertissement de 1839 rentre manifestement dans cette catégorie d'illusions. « Dès 1820, continue Balzac, j'avais formé le projet de concentrer dans quatre ouvrages, de morale politique, d'observations scientifiques, de critique railleuse, tout ce qui concernait la vie sociale analysée à fond. Ces ouvrages,

(1) Pl. X, p. 594.

tous commencés, et à peu près au même point d'exécution, doivent s'appeler *Etudes Analytiques...* » (1) Il paraît évident que les mots « tous commencés » doivent s'entendre de 1839. Quant aux quatre ouvrages, en « projet » dès 1820, ce sont l'*Analyse des Corps Enseignants*, la *Physiologie du Mariage*, la *Pathologie de la Vie Sociale*, et la *Monographie de la Vertu*, nous dit la suite de l'*Avertissement*. Il y a donc une exagération certaine, et, chose plus grave, l'exagération habituelle à Balzac sur ce point, dans l'*Avertissement* de 1839. Il y a aussi, à la fois dans le texte de 1839 et dans l'*Introduction* de 1829, l'intention bien arrêtée de ne pas faire figure de plagiaire. Nous parlerons plus loin de ce point. Pour l'instant, bornons-nous à constater que cette préoccupation a bien pu pousser Balzac à solliciter légèrement ses souvenirs et à imaginer sa *Physiologie du Mariage* plus avancée en 1820 qu'elle ne l'était en réalité. Enfin, il ne faut pas oublier que toute la substance des réflexions attribuées à l'étudiant en droit sur les conséquences sociales de l'adultère n'apparaît dans l'œuvre de Balzac qu'à partir du *Code des Gens Honnêtes* en 1825 : avant cette date, on ne trouve cette idée ni dans les notes inédites qu'on peut dater des années 1820-1822, ni dans ses romans dans lesquels l'adultère est traité comme un élément dramatique traditionnel. Toutefois, après avoir tenu compte de ces divers motifs de défiance, il n'y a pas d'inconvénient à admettre comme vraisemblable ce qui ne se trouve pas en désaccord avec les faits que nous connaissons. En particulier, en se fondant sur l'*Introduction* de 1830, on peut admettre que la genèse de la *Physiologie du Mariage* aurait eu lieu en deux temps : une période de préparation subconsciente de l'œuvre qui peut avoir commencé dès le temps où Balzac étudiait en droit, mais qui ne porta vraiment ses fruits qu'un peu plus tard ; puis une période de rédaction qui fut peut-être assez courte, bien qu'il soit un peu hasardé de penser qu'elle ne dura vraiment qu'une semaine, et dont la date reste à fixer plus précisément.

C'est à ce dernier travail que M. Prioult consacra un des chapitres de sa thèse, sur *Balzac avant la Comédie Humaine*.

Un examen attentif du texte de l'édition pré-originale suggéra à M. Prioult plusieurs remarques qui l'amènèrent à la conclusion que la *Physiologie du Mariage* avait été « conçue et partiellement rédigée dès 1824 » (2). Parmi les faits qu'il a notés, relevons surtout ceux-ci

(1) *Physiologie du Goût...* Charpentier, 1839, p. 446.

(2) A. PRIOULT, *Balzac avant la Comédie Humaine*. Paris, Courville, 1936, in-8° (thèse), p. 216.

qui nous ont paru les plus caractéristiques : 1^o Une allusion (1), maintenue d'ailleurs en 1829, à l'affaire politique provoquée par l'irrégularité des marchés de fournitures passés au financier Ouvrard, à l'occasion de la guerre d'Espagne : cette affaire avait beaucoup préoccupé l'opinion dès la fin de 1823 et pendant l'année 1824. 2^o Une allusion (2), supprimée en 1829, à une mode qui fut adoptée en 1823 et qui consistait à s'entourer de volières d'appartement dans lesquelles on plaçait serins, perruches, oiseaux des Iles. 3^o M. Prioult signale, en outre, (3), certaines analogies de facture entre les *Monita Secreta*, pamphlet publié en français au début de 1824 contre les Jésuites et auquel Balzac a pu s'intéresser au moment même où il faisait paraître l'*Histoire Impartiale des Jésuites* et d'autre part, la facture de certaines méditations de la *Physiologie* Pré-originale. 4^o On trouve dans la préoriginale des allusions, maintenues en 1829, à Louis XVIII et à Villèle, mais les allusions à Charles X n'apparaissent qu'en 1829 (4). Ces diverses indications semblent, en effet, inviter le lecteur à retenir la date de 1824 pour la rédaction du texte qui a été retrouvé.

D'autre part, un document a été découvert par un autre balzacien, M. Bernard Guyon, qui a bien voulu nous en donner communication. Il s'agit de la demande d'autorisation formulée par Balzac, en juin 1826, pour l'impression de la *Physiologie du Mariage*. C'est une des premières demandes d'autorisation déposées par l'imprimerie Balzac. A ce moment, la rédaction de la *Physiologie du Mariage* était donc terminée, ou à peu près. L'ouvrage portait son titre définitif. Et il semble qu'une des premières intentions de Balzac imprimeur ait été de préparer la publication de ce texte.

Une autre question se pose, d'ailleurs, ici. La *Physiologie du Mariage* pré-originale comprend, nous le verrons, 13 méditations qui suivent à peu près l'ordre des Méditations de la *Physiologie du Mariage* de 1829 et correspondent aux 16 premières Méditations de 1829. Or le texte de la *Physiologie* pré-originale qui a été trouvé relié avec l'*Histoire de la Rage* correspond exactement au contenu du tome I de la *Physiologie* de 1829. On peut alors se demander si les 128 pages qui ont été retrouvées ne constituent pas le premier tome d'une pré-originale complète, qui aurait donné, avec quelques additions, le premier tome de l'édition de 1829. On serait alors amené à attribuer,

(1) *Ibid.*, p. 217.

(2) *Ibid.*, p. 218.

(3) *Ibid.*, p. 219.

(4) *Ibid.*, p. 217.

soit à une erreur de reliure, soit à un hasard, la disparition du second tome. Nous posons cette question sans pouvoir y répondre. Mais nous pensons plutôt que cette coïncidence doit être négligée. Car les 128 pages de la pré-originale ont été tellement augmentées qu'elles ont donné un tome de 326 pages dans l'édition de 1829. Dans ces conditions, il est douteux qu'on ait pu penser à tirer un tome entier des 128 pages de 1826. Toutefois, le texte de 1829 fait plusieurs allusions aux Méditations contenues dans le second tome et les annonce, pour ainsi dire, dès le début. Il y a quelque chose d'analogue en 1826. On trouve, dans un passage de la *Dixième Méditation* une allusion à une « quatrième partie » (1). On en trouve une autre dans la *Onzième Méditation* (2). Ici, l'allusion est même précisée par un renvoi à la « Méditation sur la *Police Conjugale* ». Il n'en reste pas moins que le texte, visiblement incomplet de 1826, garde un certain mystère. Balzac a-t-il pu faire tirer un texte incomplet et par conséquent inutilisable ? Avait-il préparé une suite manuscrite qui n'a jamais été tirée ? Toutes ces questions restent sans réponse. Notre texte tronqué ne permet de formuler aucune hypothèse. Et les papiers de Balzac ne donnent aucune indication à cet égard.

En tous cas, il semble bien que l'histoire du texte pré-original que nous publions tienne entre ces deux dates 1824 et 1826. En 1824, Balzac conçoit l'idée du livre qui s'appellera plus tard la *Physiologie du Mariage* et en commence vraisemblablement la rédaction. En 1826, l'ouvrage paraît à peu près terminé ou du moins assez avancé pour qu'on puisse en envisager la publication : c'est à cette date probablement qu'on met à la composition, sur les presses de l'imprimerie Balzac, le texte qui a été retrouvé.

* * *

Si nous voulons comprendre la genèse et l'histoire de cette œuvre, voyons dans quelles conditions, sous quelles influences, Balzac a pu en concevoir le dessin, et d'autre part, quels principes et quels modèles ont pu le guider dans l'exécution.

En ce qui concerne les influences personnelles qui ont pu amener Balzac à réfléchir sur le mariage et l'adultère, on est tenté d'abord de penser à sa liaison avec M^{me} de Berny.

(1) *Phys. du Mar. pré-orig.*, *Dix. Méd.*, p. 131.

(2) *Phys. du Mar. pré-orig.*, *Onz. Méd.*, p. 140. Et encore p. 144.

On songe volontiers que Balzac se trouvait singulièrement renseigné par son expérience personnelle et pouvait avoir fait à ce sujet quelques observations. C'est là peut-être une des explications les plus séduisantes de la *Physiologie du Mariage* : c'est aussi, au moins sous cette forme, l'une des moins exactes. Dans sa liaison avec M^{me} de Berny, on aurait tort de se figurer Balzac comme le séducteur, comme l'*amant* tel que le représente la *Physiologie*. Le jeune homme de vingt-deux ans auquel M^{me} de Berny cède par un beau soir de mai n'a pas eu à déployer les finesses, les subterfuges, l'art d'attendre que Balzac prête au célibataire idéal. Il pénètre, sans autre mérite que la patience, dans une place qui n'était pas forcée pour la première fois. Le premier amant de M^{me} de Berny était déjà un très vieux souvenir ; l'aventure avait été publique ; et M. de Berny, après s'être incliné devant une situation de fait, avait, depuis longtemps semble-t-il, laissé à sa femme une entière liberté. C'était dans un ménage séparé que s'introduisait Balzac, c'était à une femme « libre » qu'il faisait la cour, et il n'eut pas besoin, après avoir été agréé, de songer longuement à tromper le mari. Comme celle de son prédécesseur, sa liaison fut connue de tous, et la publicité fut telle que M^{me} Balzac en fut plus d'une fois gênée. Dans ces conditions, c'est raisonner un peu vite que d'admettre que Balzac se trouvait lui-même dans une des situations qu'il décrit. Il n'eut jamais sous les yeux, au moins dans cette aventure, le spectacle de la secrète dissociation d'un jeune ménage et des progrès sournois d'une passion illicite : le ménage n'était plus jeune et la séparation était faite depuis longtemps. On peut soutenir que son aventure avec M^{me} de Berny ne lui a fourni aucune des observations de détail qu'il a placées dans son livre et en particulier, aucune de celles de 1826 qui concernent, ne l'oublions pas, les fautes commises pendant les premiers temps du mariage.

Si M^{me} de Berny a eu une influence sur ce livre, ce ne peut donc être qu'indirectement par ses conversations, par ses souvenirs, par l'éducation qu'instinctivement elle donnait à son jeune amant. Elle avait eu une jeunesse brillante, elle avait approché la Cour, elle avait souffert plus que toute autre à la fois de son mari et de son amant. Sans doute eut-elle maintes fois l'occasion de faire profiter Balzac des réflexions que lui suggérait sa propre expérience. Sans doute, beaucoup mieux qu'une autre sut-elle lui montrer des fautes dans la conduite des gens qu'ils connaissaient l'un et l'autre, des dangers dans leur situation. Nous ne savons rien de précis sur tout cela, mais cette éducation est assez naturelle et vraisemblable.

Mais, à côté de l'influence de M^{me} de Berny, il faut en noter une autre, celle du milieu familial et en particulier du père de Balzac. L'idée qu'on pouvait se faire de la famille Balzac s'est bien précisée depuis que M. Walter Scott Hastings nous a donné le texte exact des lettres de Balzac à sa famille. On peut utilement la compléter du reste par les lettres échangées entre M^{me} Balzac et ses filles, ou les lettres, adressées par Laure à Honoré qui se trouvent conservées dans la collection Lovenjoul. Une des occupations préférées de la famille Balzac semble avoir été de se communiquer des renseignements confidentiels sur les malheurs conjugaux des personnes qu'ils connaissaient ou sur les menaces qui pouvaient faire pressentir ces situations intéressantes. Cette prédilection n'est pas un trait exceptionnel. Mais l'art du diagnostic sur ce point particulier paraît avoir été un don de la famille. Il dépasse le simple commérage. De Paris, Honoré envoie des rapports sur les ménages amis et fait le point (1). On devine alors l'atmosphère des conversations familiales. On y amasse par avance les matériaux que Balzac n'aura plus qu'à mettre en ordre dans la *Physiologie du Mariage*. Quant au père de Balzac, nous le connaissons par Champfleury, par ses œuvres, par des fragments inédits de la collection Lovenjoul, par les recherches de MM. Louis Lumet et Marcel Bouteron (2). Il est grand lecteur des philosophes français et anglais du XVIII^e siècle, de Bayle en particulier ; il est lui-même à ses heures émule de Morellet ou de l'abbé Raynal et s'absorbe soudain dans des ouvrages sur la Chine, dans un immense commentaire de la Bible (3), dans l'histoire de la rage ou le problème des filles-mères (4) ; il a la manie des réformes et aussi celle des régimes, il a une méthode pour la longévité, une autre pour la procréation ; il est végétarien et recueille la sève des arbres en

(1) Cf. H. de Balzac, *Letters to his family...* edited by Walter Scott Hastings, en particulier lettres 10, 11, 14 et 15.

(2) Cf. Louis Lumet, *Les origines d'Honoré de Balzac d'après des documents inédits*. (*Revue de Paris*, 15 fév. 1923) et Marcel Bouteron, *Balzac et le Conseil du Roi*. (*Revue des Travaux de l'Académie des Sciences morales et politiques*, janv.-fév. 1938).

(3) Des fragments de ces deux entreprises de B.-F. Balzac se trouvent dans la Collection Lovenjoul. Ils ont été classés avec des notes ou des fragments divers concernant la jeunesse de Balzac [dossiers A 216, A 240].

(4) C'est le sujet de deux opuscules publiés par B.-F. Balzac : *Histoire de la Rage, avec le moyen d'en préserver, comme autrefois, les hommes...* Tours, 1807 et *Mémoire sur le Scandaleux Désordre causé par les Jeunes Filles trompées*. Tours, 1808.

assurant qu'elle fournit une excellente nourriture (1), il est naturellement disciple de Rousseau, et son fils admire beaucoup et tout à la fois ses manies, ses idées, sa culture encyclopédique, son originalité qui est véritable, et son génie de penseur qui l'est peut-être un peu moins. Avec toutes ces qualités, il tient sa partie dans le concert des commérages familiaux. On le voit commenter avec un de ses amis, M. Champs, les accidents qui arrivent aux jeunes filles de la société à Villeparisis (2). Il se moque de son ami, M. de Margonne, le châtelain de Saché, qui aurait peut-être eu plus d'un motif de le lui rendre (3). Quant à ses théories sur l'art de faire des enfants, elles ont tellement frappé Balzac qu'il s'en souviendra beaucoup plus tard lorsqu'il écrira son *Analyse des Corps Enseignants* (4). Et déjà, plus d'une fois, dans la *Physiologie du Mariage*, c'est le père de Balzac qu'on croit entendre parler. Il n'est guère douteux que, sur toutes sortes de points, les observations de son père fournirent plus d'une fois à Balzac de précieux sujets de réflexions. Était-ce à cette forme subtile de collaboration que Balzac voulait rendre hommage en faisant relier sa *Physiologie du Mariage* avec le texte de l'*Histoire de la Rage* ? Cela semble assez probable. Bien que l'exemplaire que nous connaissons ne soit revêtu d'aucun *ex-libris*, il est signalé comme un exemplaire appartenant à la bibliothèque de Balzac par le catalogue de la vente Claretie. D'autre part, on en voit pas très bien quelle personne aurait pu avoir entre les mains un texte que Balzac devait considérer comme un manuscrit de sa jeunesse. Le rapprochement des deux textes n'a sans doute pas d'autre signification.

Enfin, à côté de la famille de Balzac, il faut citer encore un vieil ami, M. de Villers-la-Faye, qui possédait près de l'Isle-Adam une propriété où Balzac séjourna souvent dans sa jeunesse. Il semble bien que ce soit à lui que songe Balzac lorsqu'il écrit en 1829 : « J'ai eu le bonheur de plaire dans ma jeunesse à un vieil émigré qui me donna ces

(1) Cf. Ph. AUDEBRAND, *Mémoires d'un Passant*. Paris, Calmann-Lévy, in-12, 1893, pp. 79-94. Les renseignements rapportés par Philibert Audebrand lui viennent, dit-il, de Le Poitevin de l'Egreville, l'ami de jeunesse et le collaborateur de Balzac, qui connut beaucoup les Balzac à Villeparisis en 1821 et 1822.

(2) *Coll. Lovenjoul*, A 380 et H. DE BALZAC, *Letters to his family...*, p. 52.

(3) En 1848, Balzac écrivait à M^{me} Hanska que son frère Henri était probablement le fils de M. de Margonne (*Lettres à l'Etrangère*, 19 juin 1848).

(4) Un fragment inédit de ce projet de Balzac est conservé dans la Collection Lovenjoul. C'est un curieux document sur l'importance de cette préoccupation dans l'esprit de Balzac.

derniers rudiments d'éducation que les jeunes gens reçoivent ordinairement des femmes. Cet ami, dont la mémoire me sera toujours chère, m'apprit, par son exemple, à mettre en œuvre ces stratagèmes diplomatiques qui demandent autant de finesse que de grâce » (1). Nous ne savons pas si M. de Villers-la-Faye avait émigré (2), mais il était à péu près le seul vieillard avec lequel Balzac se communiquât librement ; il avait eu des bonnes fortunes, il avait gardé l'air de l'ancienne Cour, il invitait encore des dames (3) ; et d'autre part, il mourut en effet en 1827. Cette phrase de Balzac précède la première des anecdotes attribuées au comte de Nocé (4). Or, M. de Nocé n'apparaît pas dans le texte pré-original, antérieur à la mort de M. de Villers-la-Faye. Il semble bien que ce détail nous permette en effet d'assimiler le propriétaire de l'Isle-Adam et le personnage imaginaire de Balzac. M. de Villers-la-Faye tiendrait alors une place considérable dans la *Physiologie du Mariage*. Car il n'est pas seulement le parrain du jeune auteur. M. de Nocé intervient comme un personnage familier, comme le seul personnage du livre. Trois de ses aventures sont chargées d'illustrer par des exemples vivants les préceptes de l'ouvrage. Et c'est lui encore qui est chargé de tirer la conclusion de tout le livre. Il est comme le génie familier qui est toujours présent derrière l'auteur, qui le conseille et qui le guide et qui finalement l'aide à consoler son lecteur. Si l'on veut bien admettre sur ces bases un peu fragiles ce parrainage intellectuel, le nom de M. de Villers-la-Faye serait alors celui du plus important sans doute des inspireurs de la *Physiologie*.

Enfin, nous ne pouvons pas nous dispenser de rappeler les deux inspiratrices mystérieuses que Balzac met en scène dans l'*Introduction* de 1829. « La première avait été une des plus humaines et des plus spirituelles femmes de la cour de Napoléon. Arrivée jadis à une haute position sociale, la Restauration l'y surprit et l'en renversa ; alors, elle

(1) Pl. X, p. 724. On rapprochera ces lignes d'une lettre de Balzac à Laure (octobre 1819) : « J'ai un véritable remords de conscience que nous ayons mis M. de Villers qui m'aime tant, hors de notre secret [...] il est discret puisqu'il a été homme à bonnes fortunes. » *Letters to his family...*, p. 17.

(2) Il semble même que non. On croit savoir que pendant la Terreur, M. de Villers-la-Faye quitta tout simplement Paris pour sa terre de Nogent. (Cf. E. DARRAS, *le Grand Romancier Balzac et ses amis de l'Isle-Adam*).

(3) Cf. ARRIGON, *les Débuts littéraires de Balzac*. Paris, Perrin, 1924, in-12, 275 pages, p. 52, et cf. la phrase de Balzac citée dans notre note 1.

(4) La propriété de M. de Villers-la-Faye se trouvait exactement à Nogent. En nommant son personnage M. de Nocé, Balzac a peut-être voulu donner une indication.

s'était fait ermite. La seconde, jeune et belle, jouait en ce moment à Paris le rôle d'une femme à la mode » (1). Telles sont les deux femmes auxquelles Balzac affirme qu'il doit l'idée de sa *Physiologie du Mariage*. L'existence du texte de 1826 jette quelques soupçons sur l'exactitude des renseignements donnés ici par Balzac. La première phrase paraît désigner assez clairement la duchesse d'Abrantès : La haute position sociale sous l'Empire, le déclin sous la Restauration, la retraite à Versailles, tout y est. Balzac précise plus loin : « l'une ayant quarante ans », et c'est en effet l'âge de Laure d'Abrantès en 1824. Il indique aussi que « l'auteur était sans conséquence pour l'une des deux dames » et en 1829 Balzac était en effet « sans conséquence » depuis quelque temps pour la duchesse d'Abrantès. Nous savons d'autre part que, depuis 1828, la duchesse réside la plupart du temps à l'Abbaye-aux-Bois dans la maison des dames-chanoinesses de Saint-Augustin où habitent aussi M^{me} Récamier, M^{me} d'Hautpoul, la romancière. Elle présente Balzac à ses amies, à M^{me} Hamelin, à la princesse Bagration (2). Et il est bien probable que ce petit cercle fournit à Balzac une bonne partie des anecdotes sur l'époque impériale qu'on peut lire dans la seconde moitié de son livre. Des mots de Montrond, l'histoire du collier de la comtesse Renaud de Saint-Jean-d'Angély, l'aventure du petit lieutenant de hussards, le conte du *diatesté* sont des souvenirs des fastes de l'Empire. Dans toute la fin du texte de 1829, on sent à chaque instant la présence d'un vieil émigré qui fut jeune aux derniers beaux jours de Trianon et les souvenirs de quelques dames autoritaires et bavardes qui ont connu la reine Hortense et les fêtes des Tuileries. Mais, si l'on voit bien la part de la duchesse d'Abrantès, ou plutôt du cercle d'Abrantès, sur la rédaction de 1829, on est plus hésitant devant le texte de 1826. « Balzac et la duchesse d'Abrantès se connaissaient depuis 1825 ou 1826 » dit M. Arrigon dans sa biographie de la jeunesse du romancier (3). Et nous avons admis que notre texte de 1826 avait dû être entrepris vers 1824. D'autre part, dans tout ce fragment, point d'anecdotes, point de souvenirs. Le texte et les dates nous invitent à conclure que la duchesse d'Abrantès n'eut aucune influence sur la première rédaction de la *Physiologie du Mariage*. Mais elle dut connaître plus tard le projet de Balzac et s'y intéresser. C'est d'ailleurs

(1) Pl. X, p. 599.

(2) ARRIGON, *les Années Romantiques de Balzac*. Paris, Perrin, 1927, in-12, 298 pages, p. 19.

(3) *Ibid.*, p. 9.

ainsi que Balzac présente les choses. Il assiste à une conversation de ses deux amies puis, à un moment donné, « l'auteur arrête le torrent de ces révélations en faisant part aux deux dames du projet d'ouvrage par lequel il était persécuté » (1). Ce ne sont donc pas deux *inspiratrices* et Balzac exagère assez vivement lorsqu'il « ne se donne ici que pour l'humble secrétaire de deux dames » (2). Mais ce ne sont pas non plus deux « comtesses de préface ». Ce sont des auxiliaires de la onzième heure, auxquelles nous devons des traits amusants, des indiscretions qui ont presque une saveur de commérage, une présence féminine enfin, avec des confidences, des jugements un peu lestes : mais elles n'ont rien changé au dessin de l'ouvrage.

Mais ce n'est pas seulement à l'entourage immédiat et aux amies de Balzac qu'il faut songer en cette occurrence. Pour expliquer l'apparition de la *Physiologie du Mariage*, il faut en outre jeter un coup d'œil sur un certain nombre de productions secondaires entre 1822 et 1827. On voit s'éveiller, en effet, à cette époque, à la fois dans les articles des périodiques et dans les ouvrages plus étendus une certaine curiosité pour les études de détail relatives à l'état des mœurs. Ce mouvement aboutira vers 1827 à la réapparition du roman de mœurs et à la naissance d'une sorte de mode littéraire de l'observation. De 1822 à 1827, cette curiosité s'exprime surtout sous deux formes : d'une part des études satiriques sur le mariage et l'adultère, d'autre part, une formule littéraire éphémère, les adaptations parodiques des *Codes*. Nous allons voir ce que Balzac put connaître de l'une et de l'autre.

En 1824, Balzac aborde un des tournants importants de sa jeunesse. Jusqu'à ce moment, Balzac avait eu pour associé de ses premiers travaux Etienne Arago et surtout Le Poitevin de l'Egreville, avec lesquels il avait écrit un certain nombre de romans. En décembre 1823, il fait connaissance avec Horace Raison, qui venait d'écrire un article sur son roman *la Dernière Fée*, et qui allait introduire Balzac dans un milieu littéraire assez différent. Ce Raison, né à Paris le 24 août 1798, était le fils d'un militant révolutionnaire qui avait compté parmi les fondateurs du Club des Jacobins, et qui avait eu pendant quelques années une existence mystérieuse et assez active : tour à tour robespierriste et policier, arrêté après Thermidor, compromis au moment de Vendémiaire, le père de Raison était resté cependant à la Sûreté Générale où il termina sa carrière. Aussi, à vingt ans, Horace Raison

(1) Pl. X, p. 600.

(2) Pl. X, p. 601.

se trouvait-il attaché particulier du Ministère des Finances. Il commençait ainsi en 1818 une brillante carrière politique, lorsqu'il donna dans le libéralisme, fut compromis avec Casimir Bonjour et révoqué en 1822. Ce fut le début de sa vie littéraire. Il était attaché de cabinet, il devint journaliste. Il donne des articles au *Pilote*, au *Diable Boîteux*. Et bientôt, en 1824, il collabore avec Balzac au *Feuilleton Littéraire*, certains biographes disent même, il « fonde avec Balzac » le *Feuilleton Littéraire* (1) qui était une sorte de revue critique de tout ce qui paraissait en librairie. Autour de lui gravite toute une bande, Marco Saint-Hilaire, Amédée de Bast, James Rousseau et surtout Auguste Romieu, l'enfant gâté de la bande, célèbre par ses folles aventures, ses soupers extravagants, ses plaisanteries et sa soif inaltérable. La grande idée de Raison — et c'est par là qu'il tient à notre *Physiologie du Mariage* — lui vint en 1825 : ce fut l'invention des « Codes Littéraires » parodies du *Code Civil*. Le groupe dirigé par Raison eut presque le monopole de ce genre littéraire qui eut un moment de vogue entre 1825 et 1830. La tâche de Raison se bornait à fournir le sujet et à trouver un libraire : de plus, il signait. Il a donné de ses fonctions un tableau assez humoristique en décrivant en 1828, dans son *Code du Littérateur et du Journaliste* ce qu'il appelle un « courtier littéraire » (2). On retrouvera dans cette page quelques points de contact avec la faune littéraire

(1) HOFER, *Dictionnaire Biographique...* et QUÉRARD, *France Littéraire...*

(2) Voici cette page qui rappellera au lecteur de Balzac le passage d'*Illusions Perdues* où l'on voit Rubempré et ses amis vendre à un libraire les *Mémoires* imaginaires d'une des tantes du jeune poète. Le « courtier littéraire » mis en scène par Raison est nommé Albert :

« — Mon ami [dit Albert], j'ai une bonne affaire à vous proposer. Ladvocat veut à toute force m'acheter un livre, voulez-vous être de moitié — C'est selon. Quel est le sujet ? — Deux volumes in-8° — Le sujet ? — A notre choix. Cherchons-en un, nous le traiterons ensemble... Et *** de se confondre en remerciements qu'Albert recevait comme un homme qui sait qu'ils lui sont dus. Huit jours après, l'écrivain alla trouver le courtier : — J'ai un sujet charmant, un roman dans le genre de Charles Nodier, *l'Orpheline des Alpes* ; et il raconte sa donnée première à Albert. — Hé bien, le sujet vous convient-il ? — Oh ! oui. Faites-en un plan détaillé et nous causerons ensuite de notre affaire. La semaine suivante, le plan était fait. Albert l'approuva, en changeant cependant le nom de l'un des personnages — Eh bien ! c'est cela, mon ami, notre roman ne sera pas mal ; mais dépêchez-vous : apportez-moi le premier volume dans un mois ; je sais que Ladvocat en sera charmé. Je vous aurai même de l'argent aussitôt. — Mais aurez-vous fini aussi dans un mois ? — Bast ! Le second volume ne presse pas ; vous aurez tout le temps de le finir quand nous aurons livré le premier. » *Code du Littérateur et du Journaliste*, pp. 43-44.

d'*Illusions Perdues*. Balzac et Romieu furent ses deux principaux collaborateurs. Avec Balzac, Risson signa en 1829, le *Code des Gens Honnêtes*, avec Romieu, il fit le *Code Civil*, le *Code Gourmand*, le *Code de la Conversation*. On vit paraître de même un *Code du Commis Voyageur*, le *Code du Littérateur et du Journaliste* déjà cité, un *Code des Boudoirs*, un *Code Galant*, un *Code de l'Amour*, beaucoup d'autres encore. C'était une mine que le groupe exploita sans ménagements. Tout le monde peut-être y mettait la main. On se pillait sans égards ; il est vrai qu'on se citait aussi avec politesse. Bref, pendant cinq ans, ce fut une exploitation littéraire bien entendue. Le groupe de Risson ne tarda pas du reste à étendre ses affaires dans une autre direction. A côté des *Codes* littéraires, on vit bientôt paraître un certain nombre de petits ouvrages qui s'appelaient *l'Art de mettre sa cravate*, *l'Art de dîner en ville et de ne jamais dîner chez soi*, *l'Art de faire des dettes et de promener les créanciers*, *l'Art de donner à dîner*, et beaucoup d'autres. Dans cette branche particulière, le groupe paraît d'ailleurs avoir été dirigé par Marco Saint-Hilaire plutôt que par Risson. Notre intention n'est pas de nous demander ici quelle part eut Balzac à ces différents ouvrages (1). C'est une question très confuse, que les plus récentes recherches sur Balzac n'ont pas tirée au clair. Nous préférons nous attacher à montrer comment ce nouveau genre littéraire, en donnant une direction nouvelle aux préoccupations de Balzac, le préparait à écrire sa *Physiologie du Mariage*.

Il n'est pas douteux que Balzac ait aperçu une certaine parenté entre cette catégorie de production et le livre qu'il méditait. Ce sont ces livres qu'il évoque d'abord, lorsque, dans l'*Introduction* à la *Physiologie du Mariage* de 1829, il imagine que son démon familier lui montre sur les flots de la mer littéraire, les succès qui peuvent l'encourager à lancer lui aussi son brûlot. « Voici *l'Art de conserver les substances alimentaires*, s'écrie son démon, *l'Art d'empêcher les cheminées de fumer*, *l'Art de faire de bons mortiers*, *l'Art de mettre sa cravate*, *l'Art de découper les viandes*. Il nomma en une minute un nombre si prodigieux de livres que l'auteur eut comme un éblouissement — ces myriades de livres ont été dévorées, disait-il, et cependant tout le monde ne bâtit pas et ne mange pas, tout le monde n'a pas de cravate et ne se

(1) On sait que Dutacq, qui, avant le vicomte de Lovenjoul fut l'un des hommes les mieux informés sur Balzac, estimait qu'un certain nombre de ces ouvrages devaient être attribués au romancier. Cf. CHAMPFLEURY, *Grandes Figures d'hier et d'aujourd'hui*. Poulet-Malassis, 1861, pp. 29-31.

chauffe pas, tandis que tout le monde se marie un peu ! » Et le démon de s'écrier : « Ne proposeras-tu donc rien qui puisse préserver le mariage des malheurs du froid et du chaud ? » (1) On peut trouver cette déclaration un peu vague, cette assimilation plus plaisante que sincère. Les papiers de Balzac nous fournissent une autre preuve. C'est le titre qu'il voulait d'abord donner à sa *Physiologie du Mariage*. Au milieu d'un recueil de titres divers, se trouve celui-ci, sur un feuillet blanc : « *Code Marital ou l'Art de rendre sa femme fidèle* » (2). Le sous-titre fut l'objet d'une certaine hésitation. Balzac a songé successivement aux sous-titres suivants qui sont annulés : « *l'Art de garder sa femme* » et « *l'Art de déjouer toutes les ruses d'une femme* » et il s'est arrêté au troisième qui nous permet de dater ce feuillet, car en 1828 paraissait la réimpression d'un livre du début du XVIII^e siècle, dont nous aurons à parler plus loin, sous le titre : *l'Art de rendre les femmes fidèles*. Enfin, en 1829, quelques mois avant que paraisse la *Physiologie du Mariage*, Raison faisait paraître un livre d'inspiration assez voisine qu'il appelait *Code Conjugal*. Et nous verrons, en rappelant les livres consacrés à la satire du mariage sous la Restauration, que la plupart de ces ouvrages peuvent être en effet rattachés, par leur esprit, à la série des volumes publiés par Raison et ses amis.

Mais nous voulons surtout montrer ce que cette mode littéraire apportait à Balzac. Et pour cela, il importe d'en saisir le caractère. Qu'étaient-ce que ces *Codes* ? C'était une satire des usages de la vie sociale, un répertoire ironique de toutes les lois que la vie mondaine avait créées et imposées à tous. Le *Code Civil*, par exemple, contiendra le recueil de tous les préceptes, de toutes les obligations de la civilité. Le *Code du Littérateur* est la liste des usages qui ont cours dans la vie littéraire et le journalisme. Le *Code des Gens Honnêtes* énumère les diverses situations dans lesquelles un homme bien élevé ne peut se refuser aux sollicitations consacrées par la tradition et les divers pièges qui, par suite, lui sont tendus. Le *Code Conjugal* fait connaître les règles de bienséance qui sont en vigueur dans les différents épisodes de la vie conjugale, avant, pendant et après le mariage. Ces mementos malicieux des obligations sociales ont par eux-mêmes un intérêt : ils invitent presque instinctivement à opposer les conventions et les sentiments véritables, à dresser un catalogue des attitudes commodes pour dissimuler la réalité, ils sont une excellente école d'observation. En

(1) Pl. X, p. 596.

(2) Coll. *Lovenjoul*, A 202 F^o 25.

outre, dans ce travail d'observation, l'attention de l'auteur est guidée par le caractère même de son œuvre : elle se porte de préférence sur les gestes, les démarches, les jeux de physionomie, en un mot sur les différents résultats du dressage physique obtenu par l'éducation.

Aussi les *Codes Littéraires* et, en même temps, tous les petits livres qu'on peut rattacher à eux, consacrent-ils une place importante à l'analyse des détails significatifs auxquels se reconnaissent les gens qui ont reçu le baptême de l'éducation parisienne. Ces petits ouvrages élégants sont par avance les mémentos des « lions ». C'est par là qu'il y a un lien entre *l'Art de mettre sa cravate* et le *Code des Gens Honnêtes*, ou le *Code Civil*. « La cravate révèle le caractère d'un homme » écrit doctement l'auteur de *l'Art de mettre sa cravate*. Et celui du *Code Civil* déclare : « A voir marcher un homme, je dirais son pays, son état, le quartier qu'il habite, et le temps qu'il a mis à sa toilette. » Ces remarques nous font alors apercevoir le sens véritable de ces monographies satiriques : ce sont des suppléments au livre de Lavater. Les dix tomes de la nouvelle édition de Lavater présentée par Moreau de la Sarthe ont paru précisément dans le cours de l'année 1821 (1). C'est cette belle édition de Lavater que Balzac, malgré sa pauvreté, tient à acheter dès le début de l'année 1822 (2). Le succès de Lavater est très vif pendant les années suivantes ; les extraits de Lavater ou les imitations sont nombreuses. Et le succès des *Codes*, à partir de 1825, vient sans doute de ce qu'ils étendaient à un domaine nouveau les observations curieuses de Lavater.

On peut voir dans les romans de jeunesse et plus encore dans le *Code des Gens Honnêtes* combien Balzac a été sensible à cette influence. On peut faire les mêmes remarques sur le texte de 1826 de la *Physiologie du Mariage*. L'étude principale du mari consistera à saisir sur le visage de sa femme tous les signes qui peuvent le renseigner sur ses véritables sentiments. « Pour pouvoir *exercer*, un mari doit faire une étude profonde du livre de Lavater, s'en pénétrer ; habituer son œil et son entendement à voir, à juger, à saisir, avec une étonnante promptitude, les plus légers indices physiques par lesquels l'homme trahit sa pensée [...] Un homme doit avoir fait une étude profonde du visage

(1) *L'Art de connaître les hommes par la physionomie*, par Gaspard Lavater. Nouvelle édition... augmentée d'une exposition des recherches de La Chambre, de Porta, de Camper, de Gall, sur la physionomie, d'une histoire anatomique et physiologique de la face, etc..., par M. Moreau (de la Sarthe). Paris, Dépélapol, 1820, 10 tomes en 5 vol. in-8°.

(2) H. DE BALZAC, *Letters to his family*..., p. 66.

de sa femme : cette étude est facile, elle est même involontaire et de tous les moments [...] Le plus léger mouvement des lèvres, la plus imperceptible contraction des narines, les dégradations insensibles de l'œil, l'altération de la voix et ces nuages indéfinissables qui enveloppent les traits ou ces flammes qui les illuminent tout est langage pour lui [...] L'iris de l'œil s'est plus ou moins coloré, étendu ou resserré ; la paupière a vacillé, le sourcil a remué, un pli effacé aussi rapidement que le sillon des mers a paru sur le front ; la lèvre a été rentrée ou a légèrement fléchi ou s'est animée [...] pour vous, la femme a parlé » (1). Toute la *Treizième Méditation, de la Douane*, contient des références constantes à Lavater : pour observer le célibataire qui vient rendre visite à sa femme, pour surprendre sur le visage de celle-ci l'effet que lui a fait cette visite, le mari doit appliquer la méthode que lui offre « la *Physiognomonie* de Lavater, véritable science qui a enfin pris place parmi les connaissances humaines » (2).

Mais, ce n'est pas tout. La *Physiologie du Mariage* ne recommande pas seulement sur un point particulier l'application de méthodes de Lavater. Tout ce que Balzac appelle des « symptômes », toutes les remarques qui lui indiquent à quel point en sont arrivés une femme et son mari ne sont que des développements du système de Lavater. Comme les auteurs des *Codes Littéraires*, Balzac étend à d'autres domaines ces minutieuses inductions. Lavater ne s'intéressait qu'aux lignes, aux formes, aux proportions et au coloris du visage, à la stature ou à certaines attitudes du corps, à la démarche : Balzac et ses amis découvrent qu'on peut faire la même enquête sur le vêtement, la chaussure, la cravate, la tenue dans le monde, le son de la voix : « Les gens d'esprit, les diplomates, les femmes qui sont les rares et fervents disciples de ces deux hommes célèbres [il s'agit de Gall et de Lavater], ont même souvent eu l'occasion de remarquer bien d'autres signes évidents ; le son de la voix, les manières, etc... ont plus d'une fois éclairé la femme qui aime, le diplomate qui trompe, l'administrateur habile et le souverain (Napoléon) obligé de démêler la vérité » (3). Cette phrase contient la philosophie durable de cette littérature éphémère. Cet art des signes a survécu aux *Codes*, à *l'Art de mettre sa cravate*. En quelques années, un courant littéraire nouveau, une sorte d'école littéraire de l'observation va se dégager de ces pre-

(1) *Physiologie du Mariage pré-originale*, Treizième Méditation, p. 155.

(2) *Ibid.*, p. 151.

3) *Ibid.*

miers tâtonnements : on devait la retrouver chez Gavarni, chez Henri Monnier, et l'œuvre de Balzac allait lui donner sa consécration.

On peut mesurer par là tout ce qu'apportait à Balzac le groupe dans lequel Raisson l'avait fait pénétrer, et, en particulier, tous les matériaux qu'il pouvait fournir à l'auteur de la *Physiologie du Mariage*. Toutefois, ce ne fut pas le seul point de contact entre l'œuvre que nous étudions et la production contemporaine.

Au moment où Balzac se met à écrire sa première *Physiologie du Mariage*, on voit paraître un certain nombre d'ouvrages satiriques sur le mariage et l'adultère. Plusieurs de ces ouvrages ont surtout pour objet de traiter un sujet assez banal : comment « connaître » les femmes, comment les séduire, comment les fixer. Mais, peu à peu, à ce sujet on ajoute une préoccupation nouvelle, on s'attache à montrer, en revanche, comment on peut les protéger de tout hasard et « les rendre fidèles ». L'art de la séduction et le problème du mariage se trouvent alors souvent traités côte à côte. Ou plutôt ils deviennent deux aspects d'un même problème. Tantôt on développait les principes de l'attaque, tantôt on dévoilait ceux de la défense. Et la plupart de ces ouvrages dédiés aux séducteurs se trouvent en même temps adressés aux maris, car ils n'enseignent jamais à réussir en amour sans montrer en même temps comment on peut se protéger. Ce ne sont pas, à proprement parler, des livres précurseurs de la *Physiologie du Mariage*, mais c'est au moins la preuve que le sujet était « dans l'air ».

Le premier ouvrage que nous trouvons alors sur ce sujet paraît dès le début de 1821, « chez les marchands de nouveautés ». C'est un *Art de connaître les Femmes, augmenté d'une dissertation sur l'adultère* par M. G., dont le titre était destiné évidemment aux lecteurs de l'*Art de connaître les Hommes...* de Lavater. Ce petit ouvrage n'a du reste aucun autre rapport avec l'œuvre de Lavater, car c'est la réimpression d'un essai moral sur les qualités et les défauts des femmes, dû à un assez médiocre écrivain protestant du XVIII^e siècle (1). La première édition avait paru à La Haye en 1730. Quant à l'*Essai sur l'Adultère*, ce n'était guère qu'un résumé des différentes sanctions en usage dans l'antiquité. L'année suivante, un compilateur nommé Mossé fait paraître un *Art de se faire aimer des femmes et de se conduire dans le monde, ou Conseils aux hommes...* par l'Ami, qui ne s'écarte

(1) L'ouvrage est attribué à de Bruys (1708-1738), écrivain français converti au protestantisme et réfugié en Hollande où il dut écrire pour gagner sa vie.

guère de la littérature assez spéciale consacrée aux préceptes élémentaires du savoir-vivre.

C'est à partir de 1823, c'est-à-dire un an avant l'époque à laquelle M. Priault fixe la rédaction de la première *Physiologie du Mariage*, qu'on voit paraître plusieurs livres qui abordent plus directement le problème du mariage. On rencontre, en particulier, à plusieurs reprises cette idée que le mariage est un problème de vie pratique que l'observation, la prudence et une certaine « conscience professionnelle » peuvent permettre de résoudre. On tire pendant l'année deux éditions de *l'Art de se faire aimer de sa femme*, d'abord annoncé sans nom d'auteur chez Delaunay en décembre 1822, puis sous la signature du comte de P... au mois d'août 1823. C'était, en réalité, la réimpression d'un petit livre paru en 1800 et attribué à J.-B. Delindre (1). « Je chante l'Art de se faire aimer de sa femme, commençait l'auteur, chère Azémia, sois ma muse, toi seule peux m'inspirer ; tu es mon Epouse, mon Amante, mon Amie. » Le reste était à l'avenant. Il ne fallait pas chercher non plus une étude très précise des conditions de la vie conjugale dans un ouvrage qui parut au même moment : *l'Art de choisir une femme et d'être heureux avec elle*... et qui était dû à l'infatigable Mossé, Il annonçait pourtant des « considérations [...] sur l'âge et la santé, la beauté du corps et du visage de la future, les habitudes, les goûts, les caractères [...] avec l'indication des moyens qu'on peut employer pour s'assurer des qualités et des défauts de la femme qu'on choisit, ainsi que pour la diriger, la conserver, la rendre heureuse, etc... » On en aurait cherché en vain, également, dans deux autres livres qui paraissent au même moment et qui sont annoncés en même temps dans la *Bibliographie de la France* du 15 août 1823 : *l'Art de se faire aimer de son mari, recueil de préceptes à l'usage des femmes qui ont serré le lien conjugal* par la vicomtesse de G... et aussi *l'Art de se faire aimer de son mari, à l'usage des demoiselles à marier* par Eugène de Pradel. Le sujet commençait à être à la mode. Aussi, presque aussitôt, un de ces courtiers littéraires, semblables à Horace Raison, va-t-il s'en emparer. En 1823, P. Cuisin publie *le Conjugalisme ou l'Art de se bien marier, conseils aux jeunes gens... aux demoiselles... Code et leçons matrimoniales appuyées de préceptes moraux, d'anecdotes très curieuses*... Ce n'est pas encore pourtant ce livre qui va donner à Balzac l'idée d'écrire sur le

(1) *L'Art de se faire aimer de sa femme*, par M. le comte Adrien de L... [Delindre]. Paris, chez l'Editeur, à la librairie française et étrangère, Palais-Royal An VIII.

mariage. L'auteur s'en tient au sens le plus strict de son titre et pour lui « se bien marier » c'est surtout n'oublier aucun des usages qui précèdent ou accompagnent la cérémonie du mariage ; le problème du mariage n'est, dans son esprit, qu'une affaire d'étiquette.

Mais, à partir de ce moment, l'essai sur le mariage devient une production habituelle. Chaque année, pour ainsi dire, on trouve une ou deux tentatives du même genre et elles se ressemblent toutes. En 1824, *le Conjugalisme* de Cuisin est réimprimé sous le titre *Guide des Epoux pour 1825*. En 1825, un certain Louis de Saint-Ange livre à ses contemporains *le Secret de triompher des femmes et de les fixer, suivi des signes qui annoncent le penchant à l'amour*. Cette application pratique du système de Lavater n'eut pas moins de trois éditions en un an. Et elle montrait assez bien, par son titre même, comment l'observation et la science ont leur rôle à la fois dans la stratégie du triomphe et dans celle de la fidélité. La même année, un rival anonyme qui ne signe pas autrement que « l'auteur de la *Biographie Dramatique* » opposait à ces trois éditions un *Art de réussir en amour, enseigné en 25 leçons, ou Nouveaux Secrets de triompher des femmes et de les fixer*. La savante personnalité de l'auteur ne dut pas inspirer confiance car l'ouvrage n'eut qu'une édition. La même année, un autre anonyme écrit un court pamphlet sur le mariage sous le titre : *Une leçon aux jeunes gens qui voudraient renoncer à de bons partis pour se marier par inclination, ou Esquisse de l'amour conjugal d'aujourd'hui après un an de mariage, pour la gouverne de l'époux et l'intérêt de son enfant*. Nous ne savons pas si Balzac a connu ce livre dans lequel il pouvait trouver, sur les conséquences sociales et juridiques de l'adultère, quelques-unes des idées qui seront reprises dans la *Physiologie*.

Ainsi, on ne peut guère dire, qu'en 1825, le sujet de la *Physiologie du Mariage* ait déjà été tenté par quelques écrivains, mais on voit aussi comment l'œuvre de Balzac se trouve déjà préparée par l'apparition de ces petits ouvrages, ou comment la lecture de l'un d'eux pouvait faire naître en lui l'idée de reprendre d'une façon plus large, plus complète, le même projet. Lorsque Balzac se met au travail, il est donc parmi ceux qui devinent quel intérêt peut bientôt s'attacher à un pareil sujet. Et il n'est pas le seul. Des ouvrages analogues paraissent encore de 1825 à 1829 et ils présentent des ressemblances de plus en plus nombreuses avec la *Physiologie du Mariage*. Nous les citerons ici, bien qu'il soit évident qu'ils n'aient pas suggéré à Balzac l'idée d'écrire son livre. Mais ils montrent comment, à la même époque à peu près, on traitait ce sujet ; et ils peuvent, du reste, avoir eu quelque influence

sur la partie de la *Physiologie du Mariage* qui n'était pas rédigée en 1826.

En 1827, chez Bréauté, dans la série dont faisaient partie *l'Art de mettre sa cravate*, et *l'Art de payer ses dettes*, paraît un petit livre de Charles Chabot intitulé *Grammaire Conjugale* ou *Principes généraux à l'aide desquels on peut dresser la femme, la faire marcher au doigt et à l'œil et la rendre aussi douce qu'un mouton, par un petit cousin des Lovelace*. Cette *Grammaire Conjugale* est un ouvrage assez superficiel, mais qui a le mérite de poser déjà le problème du mariage dans les termes où Balzac le posait en même temps. Passons sur la première partie qui se compose de *Leçons Préliminaires* et de *Lois Matrimoniales* pour lesquelles l'auteur imite la disposition d'un livre scolaire. La seconde partie, divisée en sept chapitres, est plus intéressante. Elle est consacrée aux « principes généraux » à observer pour « conjuguer » le parfait bonheur. Et l'auteur y développe les principales règles de conduite qu'un mari peut adopter : c'est en somme ce que Balzac nommera « vos moyens personnels ». Ce n'est qu'une partie de la *Physiologie du Mariage*, mais ce n'est pas la moindre. Voici la lune de miel, puis les premiers symptômes de fatigue, le goût des sorties, la tendance à « l'excentricité », dira Balzac (1), plus loin, c'est l'attitude à prendre en face d'un mensonge, les effets à demander à un retour inopiné (2) ;

(1) « Figurons-nous enfin qu'un couple charmant vient de se donner réciproquement des preuves d'un amour comprimé depuis six mois et que la jeune personne vient de *passer le tropique conjugal* : le premier mois tout est charmant ; la femme est douce, complaisante, sensible, peut-être même trop pour la santé de son époux, mais enfin elle est sensible pour lui seul, et c'est beaucoup. Le mariage lui donne une liberté qu'elle n'a pas connue jusqu'alors : elle en profite, rien de plus naturel. Mais petit à petit voilà que cette jeune dame aime un peu moins son mari ; les fêtes, les bals, les spectacles se partagent tous ses moments ; dans la société, des adorateurs viennent folâtrer auprès d'elle ; des soins assidus, des mots galants, qu'elle n'entend plus dans la bouche de son époux, concourent à lui tourner la tête... » (*Grammaire Conjugale*, p. 35). Cf. *Phys. du Mar. pré-orig.*, Sixième méditation.

(2) « Lorsqu'une femme monte une couleur [ce qui veut dire lorsqu'elle ment], il faut l'écouter avec sang-froid, sans faire semblant de rien, avoir l'air de donner dans le panneau, prétexter des affaires pour vous éloigner de la maison et lui laisser le temps de faire des préparatifs pour mettre la couleur à exécution, tomber à l'improviste chez vous, et, au moment où la sécurité est parfaite, la pétrifier comme jadis la tête de Méduse pétrifiait tous les particuliers et les particulières qui avaient l'audace de la regarder, ne faire aucun bruit, aucun scandale... » (*Gramm. Conjugale*, p. 42). Cf. *Phys. du Mar.*, *Méd. XXI. L'Art de rentrer chez soi* (Pl. X, pp. 798 sqq.) et aussi *Méd. XXII. Des Péripiéties* (Pl. X, p. 804).

ailleurs l'usage d'un régime alterné de passion ou de froideur, ou la science de la dissimulation (1). Tout cela est encore réduit à des indications bien succinctes et n'échappe guère à la banalité. Mais le duel entre le mari et la femme y est déjà esquissé avec ses principaux épisodes, qui sont aussi ceux qui retiennent l'attention de Balzac.

L'année suivante, en 1828, J. M. Mossé, dont nous avons déjà cité le nom, fait paraître *l'Art de rendre les femmes fidèles et de ne pas être trompé par elles, à l'usage des maris et des amants, enseigné en cinq leçons*. Nous aurions à faire des remarques à peu près semblables sur cet ouvrage, s'il ne présentait une particularité. Le livre de Mossé est tout simplement le démarquage impudent d'un petit livre publié pour la première fois au début du XVIII^e siècle sans nom d'auteur, et sous le même titre. Nous aurons à parler tout à l'heure de cet essai qui est une des œuvres dont Balzac paraît bien s'être inspiré. Signalons seulement, pour mémoire, cette contrefaçon tout à fait significative, à cette date.

Enfin, en 1829, quelques mois avant la publication de la *Physiologie du Mariage*, Horace Raisonson publie un essai presque analogue au livre de Balzac, auquel il donne le titre de *Code Conjugal* (2). Il est probable que Balzac, à cette date, se trouve encore en relations avec Raisonson, puisqu'il collabore à *Une Blonde*, roman qui devait paraître en 1832 (3). Cette question est d'ailleurs secondaire, car le *Code Conjugal* n'offre pas beaucoup plus d'intérêt que le *Conjugalisme* de Cuisin. Il est divisé en titres, chapitres, articles qui traitent surtout de l'art de se marier suivant le bon ton. Les trois premiers titres sont consacrés à la Veille, au Jour, au Lendemain : c'est, en somme, le protocole de la cérémonie. Les deux derniers titres, *la Femme de Chambre* et *Ecueils* traitent une matière moins réduite, mais n'ajoutent pas grand'chose à ce qu'on pouvait lire dans la *Grammaire Conjugale* ou dans le plagiat de Mossé. On y retrouve des développements sur la lune de miel, l'importance de la femme de chambre, l'apparition du petit cousin, et ils n'ont pas d'autre intérêt que de nous montrer ce qu'il y a de traditionnel dans certains développements de la *Physiologie du Mariage* de 1829. L'importance des amies de pension, l'influence du médecin, remplaçant moderne du

(1) *Grammaire Conjugale. Chapitre IV. De la Dissimulation*. Cf. *Phys. du Mar. pré-orig.*, *Huitième Méditation, De Vos moyens Personnels* (début) et *Phys. du Mar., Méd. X, Traité de Politique Maritale* (Pl. X, p. 700).

(2) *Code Conjugal*, contenant les lois, règles, applications et exemples de l'art de se bien marier et d'être heureux en ménage, par Horace Raisonson, auteur du *Code Civil*, etc... Paris, J.-P. Roret, 1829, in-16.

(3) Cf. A. PRIOULT, *op. cit.*, p. 255.

confesseur, le caractère des « amis de Monsieur » seront également repris d'une façon plus ou moins directe par Balzac.

En somme, ce rapide examen de la littérature contemporaine permet de mettre à leur place véritable les deux états de la *Physiologie du Mariage*. Le texte de 1824-1826, contemporain du *Code des Gens Honnêtes*, et contemporain, également, des premiers opuscules consacrés au mariage, se place en tête d'une série, qui, sur bien des points, est rattachée par une sorte de filiation insensible au livre de Lavater. En 1824, dans son *Code Marital* comme dans son *Code des Gens Honnêtes*, Balzac pressent un certain genre littéraire appelé à plaire et pour lequel il se sent naturellement doué. Il subit l'influence de ses amis, il est sensible à l'ambiance, mais il est encore un peu tôt pour lui : sa pensée n'est pas tout à fait mûre, et l'heure n'est pas tout à fait venue pour la littérature de l'observation. Quatre ans plus tard, la *Physiologie du Mariage* vient à son heure. Les *Codes littéraires* se sont multipliés et ont préparé la voie à une satire malicieuse des mœurs ; les livres sur le mariage sont devenus plus nombreux sans qu'aucun atteigne ce succès qui décourage l'émulation. Raison qui sent tout cela publie son *Code Conjugal*. Il est temps pour Balzac de sortir sa *Physiologie*.

* * *

Nous avons montré dans les pages qui précèdent comment l'entourage de Balzac, comment ses amis, comment certaines tendances littéraires contemporaines, ont pu contribuer à la genèse de la *Physiologie du Mariage*. On peut être curieux aussi de savoir dans quelle mesure, tels auteurs, telles lectures précises ont pu apporter des idées à Balzac. Ce serait assurément un travail énorme et disproportionné que de prétendre rechercher les sources de la *Physiologie du Mariage*. Au surplus, on ne saurait mener complètement cette enquête sans faire une histoire de la formation intellectuelle de Balzac, ce qui dépasse évidemment le cadre de la présente étude. On peut toutefois mentionner quelques-uns des ouvrages qui se sont imposés le plus souvent au souvenir de Balzac au moment où il écrivait.

Nous nous bornerons donc à rappeler, pour mémoire, l'abondante littérature consacrée au mariage depuis le x^ve siècle. Sur ce point, il faudrait faire porter l'enquête sur toute l'œuvre de Balzac si l'on voulait déterminer exactement l'étendue de ses lectures. Les *Contes Drôlatiques*, en particulier, nous fourniraient plus de renseignements que la *Physiologie du Mariage*. D'autre part, il ne faut pas oublier que Balzac

a cherché essentiellement à décrire les caractéristiques modernes du mariage ; il fait une satire du mariage au ^{xix}^e siècle, ce qui rend, naturellement, exceptionnel le recours aux thèmes satiriques du ^{xv}^e ou du ^{xvi}^e siècle. Rappelons donc les références les plus connues. Ce sont d'abord les conteurs italiens, surtout Boccace et Il Bandello, puis Marguerite de Navarre, Beroalde de Verville, un de ses auteurs préférés, dont il démarque une anecdote dans la troisième partie de la *Physiologie* (1), les *Quinze Joies de Mariage*, auxquelles il songera surtout plus tard lorsqu'il en donnera la réplique moderne avec les *Petites Misères de la Vie Conjugale*. Quant à Rabelais, nous allons en parler tout à l'heure. Parmi les livres du ^{xvii}^e siècle, Balzac cite surtout la Satire de Boileau sur les Femmes et, bien entendu, il connaît parfaitement l'œuvre de Molière et celle de La Fontaine, dont il donnait une édition à la même époque. Il a lu aussi les ouvrages légers du ^{xviii}^e siècle. Sur ce point, nous connaissons la liste qu'il communiquait à son libraire et qui nous indique, sinon ses lectures réelles, au moins ses intentions (2) : il demande le *Sopha* et aussi *Tanzai* et *Néardamé* de Crébillon fils, puis des ouvrages moins connus, les *Sonnettes* de Guiard de Servigné, la *Poupée* de Bibiéna, les *Mémoires Turcs* de Godart d'Aucourt, *Grigri* de Cahuzac, le *Grelot* de Barret, et plusieurs autres livres qui n'ont guère laissé de trace dans son œuvre. Mais il a aussi pillé Dorat, il connaît Champfort auquel il emprunte des mots et des anecdotes, il cite Mirabeau et surtout il a beaucoup retenu de Diderot, qui mérite, comme Rabelais, un paragraphe particulier. A tous ceux-là, nous avons encore à ajouter Rousseau qui est partout dans la *Physiologie du Mariage*. Mais la présence de Rousseau dans les œuvres de jeunesse de Balzac exigerait toute une étude.

Avant de passer à ces patrons illustres de la *Physiologie du Mariage*, nous devons montrer en premier lieu, ce que doit Balzac à trois ouvrages contemporains, qu'il a lus avec attention et qui paraissent avoir eu sur lui une certaine influence. Deux d'entre eux sont peu connus, ce sont les *Divorces Anglais* et l'*Art de rendre les femmes fidèles*. Le troisième est la *Physiologie du Goût*.

Les *Divorces Anglais* (3) parurent en 1821 et sont attribués par Qué-

(1) *Phys. du Mar. Méd. XXVII. Des Derniers Symptômes. § Observations Minutoriques*, XIII (Pl. X, p. 867). Cf. BEROALDE DE VERVILLE, *le Moyen de Parvenir. XIV. Corollaire* (Paris, Garnier, s. d., in-12, p. 36).

(2) Reproduite dans A. PRIOULT, *op. cit.*, p. 306.

(3) *Les Divorces Anglais ou Procès en Adultère jugés par le ban du Roi et la Cour ecclésiastique d'Angleterre*, ouvrage piquant pour les jurisconsultes et les

rard à H. de la Pierre de Châteauneuf. C'est un livre assez médiocre pour lequel l'auteur n'a guère cherché qu'un succès de scandale. Il est établi d'après les dépositions faites devant la Cour ecclésiastique d'Angleterre par les témoins cités, dans un certain nombre de procès d'adultère. On y trouve donc expliquée d'abord la juridiction de l'adultère en Angleterre, d'après laquelle on ne peut intenter une action contre l'époux coupable qu'après s'être procuré les preuves les plus manifestes. Ces preuves sont généralement fournies au cours des débats par des dépositions indiscretes et minutieuses, et on devine quel parti un vulgarisateur peu scrupuleux peut en tirer. L'ouvrage n'est en somme qu'un résumé assez piquant d'une vingtaine de ces affaires et, surtout, pour chacune d'entre elles, l'exposé des circonstances qui ont pu être invoquées à titre de preuves par les plaignants. Balzac a lu *les Divorces Anglais* et les preuves n'en manquent pas. D'abord, dans le texte de 1826, il emploie à plusieurs reprises l'expression de « criminelle conversation », euphémisme juridique anglais que l'auteur des *Divorces* venait d'introduire ; à la même époque, dans des papiers de Balzac qu'on peut dater de 1822 ou 1823, se trouvent des projets de romans ou de pièces dont les personnages anglais, John Nightingale, Milady Abergaveny sont cités dans *les Divorces* comme témoins ou parties de l'un des procès (1). Enfin, plus tard, Balzac place dans la *Physiologie du Mariage* de 1829 une allusion explicite à cet ouvrage (2).

Que lui apportait exactement cette lecture ? A part les détails savoureux dont il était, comme son père, assez friand, ce qui pouvait lui être le plus utile, c'était, d'abord, l'évocation des circonstances exactes de l'adultère et, ensuite, une certaine conception assez particulière de la femme. Sur l'importance que prendront pour Balzac les détails et les circonstances exactes de la « criminelle conversation » il est à peine besoin d'insister. Tout est pour lui *stratégie* minutieuse dans la défense conjugale. Il donnera d'ailleurs ce titre à l'une des parties de

gens du monde, utile aux maris dans l'attaque, aux femmes dans la défense..., à Paris, chez l'éditeur, 1821, 3 vol. in-12 [B. N. : NK 95].

(1) *Coll. Lovenjoul*, A 218, pièce sans titre sur un sujet anglais.

(2) *Phys. du Mar., Méd. XVII. Théorie du Lit*: « Je vous engage, messieurs, à consulter les divorces de Milord Abergaveny, du vicomte Bolingbroke, celui de la feuë reine, celui d'Elisa Draper, celui de M^{me} Harris, enfin tous ceux contenus dans les vingt volumes publiés par... (le secrétaire n'entendit pas distinctement le nom de l'éditeur anglais)... » (Pl. X, p. 753). Les affaires évoquées ici sont résumées dans *les Divorces Anglais*. Nous ignorons à quoi Balzac fait allusion lorsqu'il parle d'une publication en vingt volumes. Il est peu probable, en tout cas, qu'il ait pu avoir recours à des documents rédigés en anglais.

son œuvre. Et l'examen attentif qu'il consacre avec ironie aux ouvrages défensifs de la forteresse conjugale montre assez que pour lui un des moyens de prévenir le mal est de tout imaginer avec exactitude et d'exercer partout un contrôle parfait. Mais, d'autre part, les procès anglais donnaient une certaine idée de la nature féminine qui n'était pas sans rejoindre d'autres lectures de Balzac. L'auteur des *Divorces Anglais* ne manquait pas d'expliquer devant certains cas — pour lesquels c'était assez évident, du reste — qu'on se trouvait en présence d'une prédisposition propre à quelques Anglaises : leur dérèglement, précisait-il, était une conséquence d'une forme particulière de l'hystérie. L'ensemble du livre invitait à conclure que ces cas extrêmes n'étaient que l'exagération pathologique d'une prédisposition qui existe, d'une manière plus ou moins latente, chez presque toutes les femmes. Les commentaires médicaux qui accompagnaient certains chapitres rendaient cette idée spécialement claire et pouvaient rappeler à Balzac que le secret de toute femme est peut-être dans « l'animal féroce » auquel Diderot faisait allusion.

L'Art de rendre les femmes fidèles (1) est le seul ouvrage analogue par son objet à la *Physiologie du Mariage*, dont nous ayons connaissance. C'est un essai anonyme sur lequel ni Quérard ni Barbier ne donnent d'indication.

La première édition avait paru en 1713 ; deux autres éditions parurent respectivement en 1779 et 1783 ; enfin, nous avons déjà dit que l'ouvrage fut réimprimé, avec quelques modifications toutefois, en 1828, et parut sous la signature de Mossé. Nous avons eu l'occasion également de parler du document qui prouve que ce livre n'était pas inconnu à Balzac : c'est le sous-titre *L'Art de rendre sa femme fidèle* qu'il avait choisi pour compléter le titre de *Code Marital*, destiné un moment à son œuvre. Puisque le titre de ce volume a été retenu par Balzac, il est vraisemblable qu'il avait eu la curiosité de consulter un ouvrage qui répondait si bien à ce qu'il avait lui-même l'intention d'offrir au public.

L'Art de rendre les femmes fidèles est un ouvrage curieusement composé et présente déjà la variété de ton qu'on peut observer dans la *Physiologie*. Chaque chapitre comprend un ensemble de remarques didactiques qui forment une sorte de « méditation » sur un sujet donné — sans que le mot soit prononcé toutefois, — ces remarques sont sui-

(1) *L'Art de rendre les femmes fidèles*, troisième édition, avec des changements et des corrections... Genève et Paris, Couturier fils, 1783, 3 vol. in-12.

vies invariablement d'une série de commentaires destinés à en montrer les applications, enfin le tout est terminé par une anecdote qui illustre cet enseignement. On reconnaît là les trois procédés que Balzac emploie tour à tour dans son livre : les préceptes, les applications, les récits. Le premier tome est consacré à des réflexions d'ordre général. Il comprend cinq chapitres qui traitent successivement des points suivants : généralités, du mariage et de l'infidélité, du choix des femmes, comment un mari doit se conduire pour bien faire conduire sa femme, moyens généraux pour engager les femmes à être fidèles. Le second tome est une étude des différents caractères de femmes et des méthodes à employer pour chaque cas : on y parle des femmes riches, des beautés, des joueuses, des coquettes et des prudes.

Le premier tome, seul, offre des points de contact avec l'œuvre de Balzac, et spécialement les chapitres IV et V. C'est d'abord la conduite à tenir à l'égard de l'amant et les procédés par lesquels le mari peut amener sa femme à faire une comparaison en sa faveur : il n'y manque même pas le curieux conseil de le « rendre suspect, s'il est nécessaire, de libertinage et de débauche » (1), suggestion que Balzac reprendra à son compte et qui lui fournira l'anecdote de la partie de chasse du comte de Nocé (2). Plus loin, ce sont des conseils sur la manière de donner et de

(1) « Si, malgré toutes ces précautions, vous vous aperceviez que votre femme prit quelques engagements amoureux, dissimulez adroitement votre ressentiment et recherchez sans affectation l'amitié de son amant ; ils s'endormiront tous deux sur l'espérance d'une plus grande liberté, que vous leur retrancherez pourtant entièrement en vous trouvant partout avec eux, tantôt pour le plaisir d'être avec votre femme, tantôt pour le plaisir d'être avec votre ami ; égarez vous-même la conversation autant que l'honnêteté vous le permettra ; que votre amour et votre respect, éclatant dans toutes les occasions, fassent voir que vous avez des yeux pour la beauté de votre femme et de l'estime pour sa vertu ; vous rappelerez par ce moyen son attention à son mari, et votre rival, qui n'aura pas de plus fortes armes ni même la liberté de s'en servir, vous cédera bientôt la place ; cependant sachez le tourner en ridicule sur tout ce qu'il dira ou fera mal à propos... rendez-le lui-même suspect, s'il est nécessaire, de libertinage et de débauche, et marquez-lui [à votre femme] votre regret de vous être si fort trompé dans le choix que vous aviez fait d'un ami. » (*Art de rendre les femmes fidèles*, t. II, p. 33).

(2) *Phys. du Mar., Méd. XIII. Des Moyens Personnels* (Pl. X, p. 724). Cette anecdote a été ajoutée en 1829. Le comte de Nocé a remarqué que sa femme prêtait quelque attention à un jeune neveu. Au cours d'une partie de chasse, il s'arrange pour laisser entendre qu'il a à se plaindre de sa femme ; le neveu croit comprendre que la comtesse ne s'effarouche pas de certaines hardiesses de langage. Le lendemain, il règne une imperceptible gêne et le neveu ne s'attarde pas au château.

refuser : « Une femme s'offense beaucoup plus de la manière brutale dont on la refuse que du refus même » (1). Ces réflexions seront développées par Balzac dans sa *Méditation X, Traité de Politique Maritale* : mais l'idée est alors reprise sous une forme plus piquante et soutenue par une anecdote. Ailleurs, on indique l'attitude à adopter à l'égard des domestiques pour s'assurer de leur fidélité (2). Balzac dit un mot, en passant, de cette question dans sa *Méditation XIV, Des Appartements*. Plus loin, on conseille au mari de persuader sa femme qu'il serait, dans certains cas, « capable des derniers emportements » (3). Balzac se range à cette opinion et formule le conseil presque dans les mêmes termes dans sa *Méditation XXII, Des Péripiéties*. Enfin, une des idées sur lesquelles Balzac reviendra à plusieurs reprises est aussi parmi celles qui se trouvent ici le plus fréquemment exprimées : « Un bon mari doit être modéré dans ses plaisirs avec sa femme [...] se conduire avec sa femme chastement » (4). Balzac exprime son avis à ce sujet dans sa *Méditation V, Des Prédestinés* et particulièrement dans son *Catéchisme Conjugal*. Mais le jugement de Balzac sur ce point sera beaucoup plus nuancé que celui de l'auteur anonyme qui en vient à affirmer qu'« un bon mariage ne doit pas ressembler à une passion amoureuse » (5).

(1) L'auteur anonyme ajoute : « et quand on sait le pallier [ce refus] par de belles paroles et marquer le chagrin qu'on ressent en refusant, elle croit avoir été exaucée » (t. II, p. 4).

(2) « N'oubliez pas de mettre les valets et domestiques dans vos intérêts : c'est par eux que sont conduites presque toutes les intrigues des femmes ou du moins ils en ont toujours quelque connaissance [...] Il n'est rien de si facile à un mari que de se les rendre favorables » (t. I, p. 114).

(3) « Applaudissez aux législateurs qui ont fait des lois si sévères contre [l'infidélité] et qui excusent la plus cruelle vengeance que le mari en prend dans sa colère ; ajoutez que la peur de tomber dans le malheur des maris infortunés vous avait fait longtemps balancer sur le mariage, parce que vous seriez capable des derniers emportements si vous étiez malheureux jusqu'à ce point... Par ces discours vous lui inspirerez autant d'amour pour son devoir que de terreur pour ses fautes » (t. I, p. 113). Cf. *Phys. du Mar.* : « Un mari, du moment où sa femme a laissé apercevoir quelques *premiers symptômes*, ne manquera jamais de donner, de temps à autre, son opinion personnelle sur la conduite à tenir par un époux dans les grandes crises conjugales. — Moi, direz-vous, je n'hésiterais pas à tuer un homme que je surprendrais aux genoux de ma femme. A propos d'une discussion que vous aurez suscitée, vous serez amené à prétendre : « que la loi aurait dû donner à un mari, comme aux anciens Romains, droit de vie et de mort sur ses enfants, pour qu'il pût tuer les adultérins. » Ces opinions féroces, qui ne vous engagent à rien, imprimeront une terreur salutaire à votre femme... » (Pl. X, p. 805).

(4) *Art de rendre les femmes fidèles...*, t. I, pp. 59 et 84.

(5) *Ibid.*, t. I, p. 79.

On remarquera que ces divers rapprochements concernent tous, soit des textes de la Troisième Partie de la *Physiologie du Mariage*, qui ne figure pas dans la version de 1826, soit des additions insérées en 1829 dans les Méditations imprimées auparavant. On est amené à en conclure que Balzac a lu *l'Art de rendre les femmes fidèles* que Mossé avait fait paraître en 1828, mais qu'il n'a probablement pas connu les éditions antérieures et qu'il n'a pu s'en servir, par conséquent, pour écrire la première version de la *Physiologie du Mariage*. Nous n'avons rien à opposer à cette déduction, qui diminuerait, en fait, l'intérêt de notre rapprochement. Il n'en est pas moins vrai que, soit par une curieuse rencontre, soit parce que Balzac avait lu l'ouvrage avant que Mossé le réimprimât, le sujet était traité, dans les deux cas, de la même manière. Le livre du XVIII^e siècle est à peu près le seul des ouvrages que Balzac pouvait avoir lus qui considérât le mariage comme une science dont l'objet était de conserver la fidélité de sa femme. Il y a moins d'ironie peut-être dans l'ouvrage du XVIII^e siècle, et surtout, il n'y a pas cette affectation de pessimisme dont Balzac s'amuse. Mais dans les deux cas, il s'agit bien d'une « méthode » pour être heureux en ménage, d'un cours pratique sur le mariage.

Quant à la *Physiologie du Goût* de Brillat-Savarin, il est superflu de présenter cette œuvre très connue et de rappeler le succès qui l'accueillit à sa publication, en 1825. Elle mit à la mode ce mot de « Physiologie », qui, consacré par le livre de Balzac, devait avoir une si belle carrière après 1830. Mais, elle servit aussi à montrer comment on pouvait rendre accessible au public une matière parfois sérieuse, en lui donnant une présentation originale. La *Physiologie du Goût* offrait un mélange séduisant de doctes intitulés et d'amusantes fantaisies. Elle commençait par une accumulation de préfaces qui s'appelaient aphorisme, préface proprement dite, dialogue entre l'auteur et son ami ; puis, venait le corps de l'ouvrage qui se composait de trente Méditations, consacrées à de graves sujets, *des Sens, du Goût, de la Gastronomie*, mais dans lesquelles en réalité l'auteur mêlait les préceptes et les anecdotes ; enfin, on trouvait en conclusion une série de *Variétés*, qui étaient un pot-pourri de recettes, d'adresses, de conseils, d'anecdotes, de poésies et de chansons. Il y avait un corps de doctrine, mais constamment relevé de plaisanteries, de traits et de contes ; le « professeur » s'arrêtait soudain pour évoquer un souvenir, s'amuser d'un paradoxe, puis, tout à coup, il posait gravement un précepte ; et on s'apercevait à la fin qu'on avait lu l'étude la plus sérieuse sur le goût, en croyant avoir feuilleté les mémoires d'un gourmet.

Que Balzac ait été séduit par cette formule originale, il ne l'a jamais caché. Quelques années plus tard, il demandait à être chargé de l'article Brillat-Savarin dans la *Biographie Universelle* de Michaud (1) ; il ne manqua jamais une occasion de citer son nom avec éloges ; et il terminait en 1829 son *Introduction* à la *Physiologie du Mariage* en reconnaissant qu'il avait rédigé son livre suivant un « système [...] consacré par un écrivain qui faisait sur le goût un travail assez semblable à celui dont il s'occupait sur le mariage » (2). Et il précise que ce « système » consiste essentiellement à alléger la matière « si grave » de son livre en essayant « de l'anecdoter », et à « disposer les rudiments [du livre], de manière à ménager des haltes au lecteur ». Toutefois, cet hommage n'allait pas toujours sans réticences. Dans l'*Appendice* qui précède le *Traité des Excitants Modernes*, Balzac présente les choses d'une manière un peu différente et parle de « rencontre ». Il écrit en effet : « M. Charpentier, qui donne cette nouvelle édition de la *Physiologie du Goût*, a eu l'idée, heureuse pour moi, d'y joindre, comme pendant, la *Physiologie du Mariage*. La connexité des titres m'oblige à donner ici quelques explications sur le mariage de mon livre avec celui de Brillat-Savarin. » On connaît ces explications. Elles consistent à attribuer à la *Physiologie du Mariage* la date de 1820. Et Balzac de conclure : « Il n'y a donc pas eu plagiat relativement à la forme, il y a eu seulement une rencontre, bien glorieuse pour moi, avec l'un des esprits les plus doués, les plus naturels, les plus ornés de notre époque » (3). Cette respectable modestie ne supprime pas la contradiction entre l'*Introduction* de 1829 et l'*Appendice* de 1839. Balzac a-t-il adopté le « système... consacré » par Brillat-Savarin ou n'y a-t-il entre les deux textes qu'une rencontre « relativement à la forme » ?

La comparaison des deux textes de 1826 et de 1829 peut nous donner quelques renseignements à cet égard. L'imitation est incontestable si l'on s'en tient au texte de 1829. A l'échafaudage de préfaces de Brillat-Savarin correspond dans le livre de Balzac l'exécution brillante de l'*Introduction* et de la *Méditation I*, fantaisies spirituelles et un peu superflues avant d'aborder le sujet. Le dialogue entre le professeur et son ami trouve même sa réplique dans l'entretien de Balzac avec ses deux inspiratrices. Aux *Variétés* qui terminent sur une note amusante la *Physiologie du Goût*, répondent la consultation collective qui figure

(1) L'article de Balzac se trouve dans la *Biographie Universelle Ancienne et Moderne*, Michaud, 1835, in-8°, tome LIX (Supplément), pp. 245-250.

(2) Pl. X, p. 602.

(3) *Physiologie du Goût*. Paris, Charpentier, 1839, p. 445.

dans la conclusion de la *Physiologie du Mariage* et le conte du *diadesté*. Brillat-Savarin avait écrit trente Méditations sur le Goût, Balzac écrit trente Méditations sur le Mariage et il rappelle ainsi le livre précédent, non seulement par les titres choisis, mais encore par le nombre des divisions. Enfin, il réalise son dessein d'*anecdoter* la matière de son livre comme l'avait fait Brillat-Savarin. Le texte précédent est entièrement revu à cet égard. De courtes scènes, des fragments dialogués, des apologues, des récits, sont ajoutés dans certaines Méditations, la *Méditation III*, par exemple, la *Méditation V*, la *Méditation VII*. D'autres modifications sont plus profondes : la *Méditation X*, *Traité de Politique Maritale* est presque entièrement consacrée en 1829 à deux anecdotes destinées à faire contraste ; le lecteur tirera lui-même la conclusion. La *Méditation XVI*, *Charte Conjugale*, devient l'occasion d'un exercice assez particulier : Balzac reprend son texte de 1826 et s'amuse à en distribuer les divers fragments entre deux interlocuteurs de manière à transformer son chapitre en une discussion. Les préceptes, les *aphorismes* apparaissent : ils sont isolés dans le texte et détachés avec une solennité toute doctorale. Parfois, on les trouve groupés en un corps de doctrine comme le *Catéchisme Conjugal* (*Méditation V*), ou comme le début de la *Méditation XXIII*. Ces procédés, qui sont obtenus par des corrections ajoutées au premier texte, sont beaucoup plus largement utilisés dans le second tome qui n'existait pas en 1826 : on rencontre alors des discussions entre autorités de l'art conjugal, des anecdotes, de courtes nouvelles, des scènes typiques comme celles qui sont offertes dans la *Méditation*, des *Péripéties*, une multitude d'*Axiomes* ou d'*Observations*, des plaisanteries comme le chapitre inintelligible sur les Religions et la Confession. Bref, en 1829, Balzac a suivi la voie tracée de Brillat-Savarin, et il va même beaucoup plus loin que lui dans son effort pour rendre son livre vivant et original. Par toutes ces analogies de facture, les deux volumes de la *Physiologie du Mariage* sont évidemment destinés à rappeler au lecteur les deux volumes de la *Physiologie du Goût*.

Il n'en était pas de même, remarquons-le, en 1826. Alors, l'œuvre de Balzac ne comprenait ni les brillantes pages du début, ni la conclusion ; et il est impossible de dire si Balzac entendait s'arrêter au chiffre de trente Méditations. Il n'y avait point d'anecdotes — à une seule exception près — point d'aphorismes ni de préceptes détachés par l'auteur, point de présentation originale de certains fragments, aucun dialogue. Il s'agissait alors uniquement d'une série d'observations qui n'avaient plus rien de commun avec l'ouvrage de Brillat-Savarin, que le titre et

l'emploi du mot « méditation » au lieu de celui de « chapitre ». Sur le titre, il ne peut guère y avoir de doute, Balzac a adopté celui de Brillat-Savarin. Pour le second point, l'emprunt n'est pas certain. Balzac peut avoir corrigé ses titres de chapitres au moment de l'impression en songeant à la *Physiologie du Goût*, mais il a pu aussi choisir cette nomenclature par une simple rencontre, et surtout par une intention ironique à l'égard de certains ouvrages religieux. Il se sert d'ailleurs à ce moment des expressions *première méditation*, *deuxième méditation*, tandis que Brillat-Savarin intitule, comme Balzac en 1830, *Méditation I*, *Méditation II*. Comme nous avons admis, en suivant M. Prioult, que la date probable de rédaction de la première *Physiologie* était 1824, il est naturel que nous tenions pour vraisemblable l'hypothèse qu'une partie des déclarations de Balzac en 1839 est exacte. Nous croyons que le livre de Brillat-Savarin n'a suggéré à Balzac ni l'idée de sa *Physiologie du Mariage*, ni sa première rédaction : mais il lui a fourni son titre et il lui a inspiré la plupart des modifications qui furent apportées en 1829 à la présentation de l'œuvre.

Tels sont les ouvrages contemporains dont la lecture a pu donner quelques idées à Balzac. Mais, les trois parrains littéraires de la *Physiologie du Mariage* sont Rabelais, Sterne et Diderot.

Balzac a lu Rabelais de bonne heure. Il s'inspire de la *Pantagruéline Prognostication* au moment où il écrit *Jean-Louis* (1) et, à la même époque, une lettre de M^{me} Balzac nous apprend qu'Honoré et ses amis lisent avec passion Rabelais et Sterne et que ces lectures ont, du reste, le plus mauvais effet sur eux (2). Il faut s'incliner devant ces documents, mais, à vrai dire, le moment où Balzac subira le plus profondément l'influence de Rabelais se place en 1830 et 1831. C'est alors qu'il proclame dans ses articles que le temps est venu de la *littérature du rire* qui doit remplacer la littérature romantique, — c'est alors qu'il charge Philarète Chasles d'expliquer la *Peau de Chagrin* en montrant dans la signification symbolique de ce roman une entreprise analogue au *Pantagruel* ; c'est alors qu'il songe aux *Contes Drôlatiques*. La *Physiologie du Mariage* paraît en 1829, à la veille de cet accès de fièvre rabelaisienne. Aussi ce livre est-il placé sous l'égide de Rabelais. Dès la *Médi-*

(1) *Jean-Louis ou la Fille Trouvée*. Paris, Hubert, 1822, ch. XIV, note. Balzac imite Rabelais dans ce chapitre et reconnaît en note l'emprunt qu'il lui fait.

(2) Lettre de M^{me} Balzac à Laure, 5 août 1822, citée dans ARRIGON, *les Débuts littéraires d'Honoré de Balzac*, p. 125.

tation I, Rabelais « notre maître à tous » est évoqué (1). Les apostrophes aux gens de bien, aux buveurs très illustres et aux serrabaïtes et cagots sont citées à l'intention des lecteurs de Balzac (2). Et celui-ci s'empare de « cette marotte de laquelle Rabelais fit jadis un sceptre » (3) et s'écrie : « Disciples de Panurge, de vous seuls je veux pour lecteurs. Vous savez prendre et quitter un livre à propos, faire du plus aisé, comprendre à demi-mot et tirer nourriture d'un os médullaire » (4).

A vrai dire, ne nous y trompons pas : ce n'est qu'un parrainage. Balzac se sert du nom du curé de Meudon comme d'un pavillon pour couvrir ses audaces. Si une certaine verve, certaines énumérations comiques peuvent rappeler parfois la manière de Rabelais, on chercherait en vain des rapprochements assez significatifs pour nous faire regarder la *Physiologie du Mariage* comme un reflet du *Tiers-Livre*. Rabelais parle du mariage en humaniste et en médecin. Comme humaniste, il voit dans le mariage l'institution elle-même et non les mœurs conjugales de son temps. Comme médecin, il le voit en médecin du xvi^e siècle, et on ne peut oublier avec lui le bonnet carré de la Faculté de Montpellier. Balzac, au contraire, décrit les modalités éphémères du mariage en 1830 ; les jeunes époux ont des manières aussi faciles à dater que leurs robes et leurs habits ; c'est aux préjugés du xix^e siècle, à la bourgeoisie du xix^e siècle, aux dots du xix^e siècle et à la législation du xix^e siècle que se réfère Balzac et il ne parle que pour ses contemporains. Quant à sa médecine, elle sort de Broussais ou de Sterne, et nous ne nous égarons jamais dans les savoureuses abstractions transcendentes de Rondibilis. Au surplus, ce Rabelais, constamment évoqué dans le texte de 1829, n'est même pas nommé en 1826 ; la marotte de Panurge est alors un accessoire inconnu. Et le lecteur de la première *Physiologie du Mariage*, n'étant pas prévenu, n'a pas plus de raison de songer à Rabelais qu'à Sanchez ou à Justinien. Cette observation peut nous faire soupçonner la sincérité de Balzac dans sa *Méditation I*. Il lui a paru naturel en 1829 d'évoquer Rabelais à propos de son livre, parce qu'il était à ce moment tout pénétré, sur d'autres points, de son influence. Mais, en réalité, pour sa *Physiologie du Mariage*, il ne faut pas se dissimuler que le nom de Rabelais lui a servi surtout de lettre d'introduction auprès de ses lecteurs.

(1) *Phys. du Mar., Méd. I* (Pl. X, p. 606).

(2) *Ibid.*

(3) *Phys. du Mar., Méd. IX* (Pl. X, p. 698).

(4) *Phys. du Mar., Méd. I* (Pl. X, p. 607).

Il n'en est pas de même pour Sterne. Au témoignage de M^{me} Balzac, Sterne était, nous venons de le rappeler, un des auteurs préférés de Balzac pendant sa jeunesse. Beaucoup plus que le *Voyage Sentimental*, c'est *Tristram Shandy* qui fait les délices de Balzac. Et on voit tout de suite ce que la lecture de *Tristram Shandy* pouvait apporter à Balzac. Il y a chez Sterne une certaine façon minutieuse d'observer et d'interpréter les petits faits de la vie familière qui est tout à fait dans le ton de la *Physiologie du Mariage*. Et, de même, Sterne affecte aussi de traiter le mariage comme une situation médicale qui se manifeste périodiquement par un acte physiologique et qui est justiciable par conséquent d'observations, d'amendements, ou de traitements médicaux. Le problème du mariage est au fond de tout le livre de Sterne. Il est dans la première partie, tout entière consacrée à une opération de callipédie, qui, sous une forme très comique, devait suggérer plus tard à Balzac les réflexions les plus sérieuses. Et l'on sait combien les idées de Sterne sur la callipédie pouvaient éveiller d'échos chez Balzac qui retrouvait là un certain nombre des préoccupations de son père. Le problème du mariage se trouve encore évoqué dans toute la dernière partie du livre de Sterne, où « les Curiosités de la Veuve Wadman » à propos de la blessure de l'oncle Tobie, ne sont pas seulement une plaisanterie un peu indiscreète, mais amènent également à considérer la véritable nature du mariage, qui n'est pas purement morale.

C'était aussi là que Balzac pouvait puiser une sorte de médication pratique sommaire, applicable à la vie conjugale. Et c'est Sterne, en effet, qui lui révèle les effets bienfaisants du lavement rafraîchissant d'Acetius et des applications de concombres et de pourpiers. Mais, ici, le jeune médecin qui prodigue au mari ses doctes conseils est aussi un élève ironique de Broussais. Ce que Sterne recommandait à Balzac comme une sorte de calmant général était évoqué aussi dans les discussions passionnées qui opposaient, vers 1820, partisans et adversaires du fameux inventeur de la « médecine physiologique ». Broussais expliquait toutes les maladies par un phénomène unique « l'inflammation », auquel il opposait un remède unique, l'emploi des débilitants. Les recommandations faites au mari par Balzac reviennent, en somme, à traiter l'ardeur d'une jeune femme comme une « inflammation » qu'il importe d'apaiser par des « escouades de sangsues » et par des thérapeutiques affaiblissantes du même ordre. Toute la méditation, de *l'Hygiène du Mariage*, est une application ironique du système de Broussais par laquelle Balzac rejoint facilement Sterne qui lui indique ce qu'il

faut penser, au point de vue du mariage, de la vie active, du repos, des boissons. Et le jeune Balzac a tellement d'admiration pour ces bons préceptes conjugaux qu'il les cite par deux fois *in extenso*, comme des textes classiques. « Relisez ces célèbres instructions » s'écrie Balzac dans son enthousiasme (1) avant de citer la lettre de Gautier Shandy à son frère Tobie. Et, plus loin, après avoir nommé avec éloges les pourpriers et les concombres de Sterne, il cite — sans d'ailleurs indiquer l'auteur — un autre passage de *Tristram Shandy* sur les qualités des buveurs d'eau (2). Ce serait peut-être aller un peu loin que de dire que, sans le livre de Sterne, Balzac n'aurait pas écrit sa *Physiologie du Mariage*. Mais il lui doit, en tous cas, deux des observations qui soutiennent presque tout le livre : que, dans le mariage, rien ne compte autant que les petits détails, les petites erreurs, les petites précautions, et qu'un homme marié est, au fond, un de ces malades qui doivent finir, comme le voulait Montaigne, par savoir se soigner tout seul.

Diderot est placé lui aussi, officiellement en quelque sorte, parmi les maîtres qui ont inspiré Balzac : l'auteur l'a désigné par le choix de ses épigraphes. En tête de chacune des trois parties de la *Physiologie du Mariage*, est mise une épigraphe. Balzac a tiré de Diderot celle de la première et celle de la troisième partie. Mais, ce n'est pas tout. Diderot est, avec Sterne et J.-J. Rousseau, l'auteur le plus souvent cité dans le livre de Balzac. Les deux œuvres dont Balzac semble surtout s'être inspiré sont le *Supplément au Voyage de Bougainville* et l'article *Sur les Femmes*, qui avait paru à l'occasion de la publication de l'*Eloge des Femmes* de l'Académicien Thomas et que Grimm avait recueilli dans sa *Correspondance*. Le *Supplément au Voyage de Bougainville* a fourni l'épigraphe de la première partie ; l'article *Sur les Femmes* est l'objet d'une référence (3) et d'une citation (4). Il ne nous a pas été possible de savoir si Balzac avait connu un opuscule apocryphe intitulé *l'Hymen réformateur des abus du Mariage, ou Code Conjugal* qui parut en 1754, précédé d'une *Epître au Genre Humain* signée Dirrag, anagramme de

(1) *Phys. du Mar. pré-orig., Quatrième Méditat. Des Prédestinés.*

(2) *Phys. du Mar. pré-orig., Neuvième Méditation. De l'Hygiène du Mariage.*

(3) « Diderot, dans le désir d'expliquer ces variations presque atmosphériques de la femme, a même été jusqu'à les faire provenir de ce qu'il nomme la *bête féroce* » (*Phys. du Mar. Méd. VIII, Pl. X, p. 682, add. au texte de 1826*).

(4) « Elles n'ont entendu pendant quinze ans, disait Diderot, rien autre chose que : — Ma fille votre feuille de figuier va mal... » (*Phys. du Mar., Méd. XI, Pl. X, p. 711, add. au texte de 1826*).

Girard (1). Il est regrettable que nos recherches n'aient pas abouti sur ce point car le titre est suggestif lorsqu'on pense aux idées développées par Balzac dans son *Catéchisme Conjugal* et si l'on songe aussi que le titre de *Code Conjugal* est précisément celui qui fut utilisé en 1829 par Raison.

Le *Supplément au Voyage de Bougainville* apportait à Balzac des considérations assez hardies sur le mariage. Il en a retenu fort peu de choses, d'après ce qu'on peut voir dans son livre, mais il est probable qu'elles lui ont suggéré surtout une certaine manière assez libre d'aborder les problèmes du mariage. On retrouverait, d'ailleurs, ici la même objection que pour Rabelais. Diderot parle du mariage en philosophe et en humaniste, Balzac en historien des mœurs du xix^e siècle. Mais si Balzac, sur certains points, n'hésite pas à aller jusqu'au bout de sa pensée, dût-il aboutir à l'union libre ou à la liberté des filles, c'est peut-être à Diderot qu'il doit cette intrépidité pour s'affranchir des préjugés.

L'article *Sur les Femmes* lui proposait, au contraire, une notion de la femme tout à fait précise et qui rejoignait assez celle que pouvait suggérer les *Divorces Anglais*. Pour Diderot, le génie de la femme, et il peut être un génie du mal ou un génie du bien, se rattache essentiellement à sa vie sexuelle. Toute femme est exposée, parce qu'elle est femme, à un déséquilibre sexuel plus ou moins violent dont l'exagération est l'hystérie. Le bien et le mal que font les femmes, ce que nous appelons leurs vertus ou leurs défauts, ne sont que l'expression morale de leur état physiologique. La vie morale, la vie spirituelle d'une femme, ne sont que des déguisements de sa vie sexuelle. Là encore, il s'agit d'une idée à laquelle Balzac ne se rangera jamais explicitement et qui eut plutôt sur sa pensée une influence secrète. La rédaction de 1826 nous prouve qu'à cette date, il a déjà lu Diderot : et pourtant on serait assez embarrassé de dire quelle est à ce moment sa conception des femmes. Le mariage, à ce moment-là, est pour lui un problème de stratégie aux termes duquel il s'agit de garder une prisonnière : mais on ne sait rien sur la prisonnière. Balzac est un peu plus avancé en 1829. Mais alors, il s'écarte de plus en plus de Diderot. Il introduira dans sa *Méditation XXIII* une distinction très suggestive entre les

(1) *L'Hymen réformateur des abus du mariage ou le Code Conjugal*. Dans l'Univers, 1754, in-12. Assézat cite ce titre parmi les ouvrages apocryphes de Diderot et ajoute : « *L'Épître au genre humain* placée en tête de ce livre est signée Dirrag, dit Barbier, ce qui serait l'anagramme de Girard. Nous n'avons pu voir aucun exemplaire de cet ouvrage. » (DIDEROT, *Œuvres Complètes*, éd. Assézat, t. XX, p. 98).

femmes qui vivent de la vanité, celles qui vivent du sentiment et celles qui vivent du tempérament. Cette classification est beaucoup plus riche que l'explication de Diderot, et on voit tout de suite comment on peut l'appliquer aux héroïnes de Balzac.

Mais la pensée de Diderot a laissé un sillage dans l'esprit de Balzac : toutes ses héroïnes auront, à un moment donné, quelque chose d'imprévu, quelque geste incompréhensible, qui laisse assez penser que Balzac n'oublie pas leur mystérieux génie. La femme qui vit de la vanité brusquement vaincue, vient sangloter à la porte du marquis de Montriveau ; la sage, la bonne, l'insignifiante M^{me} Birotteau garde dans un tiroir les lettres de du Tillet, et Véronique Graslin sort de son château pour aller retrouver la nuit un journalier. Ce passage de la folie dans la vie de chacune de ces femmes, ce rapide éclair qui perce un instant des régions inconnues, ce sont, peut-être, les brusques soubresauts qu'entrevoyait Diderot. Balzac ne l'a peut-être pas suivi de près dans la *Physiologie du Mariage*, mais il a gardé, plus qu'il ne semble, l'empreinte de cette pensée.

* * *

Après avoir montré dans quel milieu, dans quelle atmosphère, se trouvait Balzac lorsqu'il écrivit, après avoir rappelé quels furent ses principaux maîtres, nous allons examiner maintenant le texte qui fait l'objet de notre édition. Nous chercherons surtout à faire ressortir les différences qu'il présente avec la *Physiologie du Mariage* de 1829.

La *Physiologie du Mariage* de 1826 est un volume de 128 pages qui comprend 13 *Méditations*. Comme l'ouvrage de 1829, elle porte le titre de *Physiologie du Mariage*. Elle est divisée en deux parties qui correspondent aux deux premières parties de la *Physiologie* de 1829, intitulées dans l'édition définitive, la première, *Considérations Générales*, la seconde, *Des Moyens de Défense à l'Intérieur et l'Extérieur*. Ces deux parties ne portent pas les mêmes sous-titres en 1826 : la première n'est précédée d'aucune désignation particulière, la seconde s'appelle alors : *Des Moyens Occultes de Défense Intérieure et Extérieure*. En outre, les épigraphes qui figurent en tête de chacune de ces parties en 1829 n'existent pas en 1826.

Les 13 *Méditations* de l'œuvre de 1826 correspondent donc aux 16 premières *Méditations* de l'œuvre de 1829. Elles portent les titres suivants : première Méditation, *Statistique Conjugale*, deuxième méditation, *De la Femme Honnête*, troisième méditation, *Des Filles Elevées*

dans les *Pensionnats*, quatrième méditation, *Des Prédestinés*, cinquième méditation, *De l'Homme Estimable Malheureux dans son Intérieur*, sixième méditation, *Des Premiers Symptômes*, septième méditation, *De la Lune de Miel*. Ici s'arrête la première partie. Dans la seconde partie, qui comprend l'étude des *Moyens Occultes de Défense*, on trouve successivement les six méditations suivantes : *De vos Moyens Personnels*, *De l'Hygiène du Mariage*, *Des Appartements*, *De la Charte Conjugale*, *De l'Instruction en Ménage*, *De la Douane*. Ont été ajoutées en 1829, l'*Introduction*, la Méditation I sur le *Sujet*, la Méditation IV, *De la Femme Vertueuse* qui n'est en réalité qu'un découpage nouveau de l'ancienne Méditation II augmentée, la Méditation IX intitulée *Epilogue*. En somme, si l'on admet que l'*Introduction* et la Méditation I, le *Sujet* sont surtout de brillantes fantaisies qui n'ajoutent pas grand'chose à la matière même du livre, il reste que la présentation du texte de 1829 est la même que celle du texte de 1826, un seul chapitre ayant été entièrement ajouté, l'*Epilogue*, qui est une série de réflexions et de propositions beaucoup plus sérieuses que le reste de l'ouvrage sur la législation du mariage.

Toutefois, bien que la démarche des deux études soit sensiblement la même, il y a de profondes différences entre les deux textes. Celui de 1826 n'est qu'un canevas assez sommaire qui sera presque entièrement conservé en 1829, mais augmenté, étendu, transformé, enrichi d'une foule d'aperçus nouveaux et d'indications fécondes. Il est comme une esquisse un peu grêle, qu'une main plus ferme, plus expérimentée, reprendra pour en dégager maintes perspectives nouvelles.

La composition des deux premières parties de la *Physiologie du Mariage* apparaît clairement dans la version pré-originale.

La première partie est un « dénombrement » des forces en présence. C'est le sens de cette *Statistique Conjugale*, sur laquelle nous reviendrons tout à l'heure. Et c'est aussi une description des protagonistes : d'un côté la *Femme Honnête*, avec l'étude d'une circonstance aggravante, *Des Filles Elevées dans les Pensionnats*, de l'autre côté, l'*Homme Estimable Malheureux dans son Intérieur*, avec l'étude d'une circonstance aggravante, les *Prédestinés*. Puis viennent des manifestations immédiates du mal, celles qui accompagnent presque aussitôt la conclusion de l'alliance conjugale, les *Premiers Symptômes* et les phénomènes de la *Lune de Miel*. Tout cela forme une sorte d'*exposition*. Le danger inhérent au mariage est démontré par les calculs de la statistique. Les personnages sont posés par leur définition, et l'action s'engage par les premiers symptômes.

La deuxième partie correspond à ce que nous avons nommé les « préparations » dans le roman balzacien. Il y a « péril en la demeure » et on nous explique les premières manœuvres qui, avant le moment où éclate la crise, permettent d'améliorer les positions qu'on occupe. Mais, comme les « préparations » nous montrent les précautions et les calculs des personnages avant l'instant où ils s'affrontent, ainsi la deuxième partie énumère des « moyens occultes », étudiés longtemps d'avance, et dont la défense du mari doit bénéficier au moment où il se sentira ouvertement menacé.

Cette composition dramatique du livre n'est pas abandonnée en 1829, comme on peut le voir par l'apparition de la troisième partie *De la Guerre Civile*, qui nous amène à la crise elle-même. Et c'est par là que le livre de Balzac est profondément différent, en dépit d'analogies superficielles, de l'ouvrage de Brillat-Savarin. La *Physiologie du Goût* est composée suivant un plan méthodique et présentée comme un ensemble didactique. La *Physiologie du Mariage* suit les phases chronologiques du drame et fait connaître, à mesure et selon l'occasion, une série de remèdes empiriques. Ceci donne ses limites à l'ouvrage, tel qu'il est conçu en 1826. La *Physiologie du Goût* est une théorie du goût, la *Physiologie du Mariage* est un ensemble de remèdes de bonne femme. Et la théorie du mariage n'apparaît en fait qu'en 1829, sous la forme d'additions nombreuses et importantes, qui nous montrent l'évolution qui s'est faite dans l'esprit de Balzac, et transforment un recueil d'observations amusantes, mais, après tout, assez superficielles, en un essai de portée plus vaste. C'est pourquoi, l'intérêt principal que peut avoir la présente publication est de montrer où en était Balzac en 1825 ou 1826 et ce qu'il a tiré du même sujet en 1829.

Le premier point à noter est la présence de la Méditation sur la *Statistique Conjugale* dans le texte de 1826. Quel fut le point de départ de cette préoccupation ? Balzac cite deux noms dans la *Physiologie* de 1829, celui de Bory de Saint-Vincent et celui de Benoiston de Châteauneuf. Bory de Saint-Vincent était un naturaliste qui prend place dans le souvenir de Balzac auprès de Cuvier et de Geoffroy Saint-Hilaire. Il avait commencé, en 1824, la publication d'un atlas statistique et géographique, *la France par tableaux géographiques et statistiques* que Balzac peut avoir connu, mais qui ne lui apportait pas beaucoup de renseignements en rapport avec son sujet. Benoiston de Châteauneuf est un médecin qui a publié en 1824 un *Extrait des Recherches Statistiques de la Ville de Paris*, dans lequel il s'intéresse surtout à la mortalité et à

la salubrité des différents quartiers, et un ouvrage intitulé *Sur la durée de la vie chez les savants et les gens de lettres*, qui pouvait intéresser, à bien des points de vue, le futur auteur de *la Peau de Chagrin*. Ce même Benoiston de Châteauneuf avait écrit également, en 1824, des *Considérations sur les Enfants Trouvés* et cet opuscule avait pu attirer l'attention de B.-F. Balzac, père de l'écrivain, qui avait publié quelques années auparavant, un petit livre pour attirer l'attention du gouvernement sur le problème des filles-mères (1).

Il semble bien qu'on se trouve là en présence d'une rencontre intéressante. Nous ne savons pas exactement où en étaient les réflexions de Balzac sur la longévité en 1824 ou 1825, mais que nous savons que cette question, tout comme le problème des filles-mères, était souvent l'objet des préoccupations du père de l'écrivain. Les ouvrages de Benoiston de Châteauneuf touchaient là à deux des principales manies de B.-F. Balzac. Et il n'est pas invraisemblable de conclure que c'est surtout par son intermédiaire que son fils connut les recherches du savant médecin.

En outre, à un tout autre point de vue, B.-F. Balzac ne manquait pas de raisons pour s'intéresser à ces questions de statistique. D'abord, il avait été sous l'Ancien Régime membre du Conseil du Roi (2), et il en tirait quelque vanité. A ce titre, il avait dû se trouver au courant des recherches statistiques entreprises par l'Administration Royale sous le règne de Louis XVI, et il connaissait certainement, en particulier, un livre qui est à l'origine de nombreux travaux de cet ordre à la fin du siècle, l'ouvrage de Necker, *de l'Administration des Finances*. Comme fonctionnaire du Régime Impérial, il avait dû entendre parler des travaux de statistique entrepris depuis le Consulat avec la collaboration des préfets, travaux qui constituaient la base d'une vaste enquête sur la population et les ressources de la France. D'après ce que nous savons de ses goûts, de ses préoccupations habituelles, de sa curiosité pour les diverses variétés d'idéologues, nous pouvons présumer que c'est lui qui fit lire à son fils Malthus et Adam Smith, cités l'un et l'autre dans le texte de 1826. Beaucoup mieux que les statisticiens purs, les deux économistes anglais enseignaient à Balzac tout ce qu'on pouvait tirer d'une étude approfondie des chiffres. Il y a une vue de la Société dans tout dénombrement ; il y a parfois même un drame. Malthus lui montrait que les chiffres font penser.

Enfin, le père de Balzac avait une autre raison encore de s'intéresser

(1) B. F. BALZAC, *Sur le Scandaleux Désordre causé par les jeunes filles trompées...* Cf. note, p. 8.

(2) Cf. Marcel BOUTERON, Art. cité *supra*, p. 8 note 2.

à ces questions et on n'y pense pas tout de suite. Un statisticien écrit en dressant un tableau proportionnel de la mortalité aux différents âges de la vie : « Cette partie de la *Statistique* a été l'objet de beaucoup de combinaisons parce qu'elle est la base du système des rentes viagères et des tontines » (1). Tout le monde sait que le père de Balzac attendait la fortune de cette *tontine Lafarge* qui fut pendant les dernières années de sa vie l'objet de tous ses calculs et de toutes ses méditations. C'était une application pratique, à la fois, de la statistique et de ses idées sur la longévité. Cette marotte sénile ne lui donna pas la fortune. Mais elle nous valut peut-être les premières pages de la *Physiologie du Mariage*.

C'est donc par son père, croyons-nous, que Balzac a connu Benoiston de Châteauneuf, et sans doute aussi Adam Smith, Malthus, l'ouvrage de Necker. C'est surtout chez ces trois derniers auteurs que Balzac pouvait trouver des renseignements sur la répartition de la population française. Toutefois, les chiffres de Necker, ou les calculs de Malthus n'ont pas toujours été adoptés par Balzac. Il lui était facile de se procurer des renseignements plus récents que ceux du livre *De l'Administration des Finances*, ou de l'*Essai sur le principe de population* qui est de 1804. Les publications officielles du *Bureau des Longitudes*, également cité dans le texte de 1826, pouvaient lui fournir des chiffres nouveaux. Il ne serait pas très utile d'énumérer les documents administratifs que Balzac a pu consulter. Il suffit de rappeler à quel groupe d'influences se rattache cet intérêt pour les statistiques et il vaut mieux montrer quels développements, quelles idées Balzac en fit naître en 1826 et en 1829.

Il convient d'abord de remarquer que les deux chapitres consacrés à la statistique de la population occupent 20 pages dans le texte in-8° de l'édition pré-originale (2) et 62 pages dans le texte in-8° de l'édition originale en 1829 (3). C'est assez dire l'importance des additions.

Dans quel sens ont été faites ces additions ? On le voit assez vite dès qu'on compare de près les deux textes. La statistique établie en 1826 est purement mathématique, elle n'est qu'un calcul établi d'après les chiffres fournis par le *Bureau des Longitudes*. Partant de cette constatation qu'il y a en France 18 millions de pauvres et 12 millions de gens aisés ou riches (4), Balzac recherche comment on peut classer les 6 mil-

(1) PEUCHET, *Essai d'une Statistique générale de la France*. Paris, Testu, An IX p. 30.

(2) *Phys. du Mar. pré-orig., Prem. Méd. et Deux. Méd.* (pp. 3-23 du texte de 1826).

(3) *Phys. du Mar.*, texte de 1829, *Méd. II, III et IV* (pp. 19-81).

(4) *Phys. du Mar. pré-orig., Prem. Méd.*

lions de femmes qui appartiennent à cette dernière catégorie. Il élimine, d'abord, 1 million 1/2 de femmes âgées de plus de cinquante ans et 2 millions d'enfants ; il lui reste 2 millions 1/2 de jeunes femmes desquelles il exclut encore, d'une manière assez arbitraire, 1 million 1/2 de sujets, distribués en diverses catégories (1). Il tire alors la conclusion de ce calcul et fixe à 1 million le nombre des femmes honnêtes. On voit qu'il ne s'agit là que d'une opération d'arithmétique. Balzac n'intervient nulle part au moyen d'une analyse personnelle des classes sociales : il se borne à commenter les chiffres que lui fournissent les documents officiels. De là vient, sans doute, la pauvreté de sa définition de la femme honnête, pour laquelle il n'arrive à fournir aucun critère social, alors qu'il en trouvera toute une liste en 1829. Dans le texte de 1826, nous saurons seulement « qu'elle n'est pas cuisinière, mercière, modiste, actrice, figurante, ne tient pas d'hôtel garni, n'exerce aucune de ces professions qui ôtent de la considération » (2). A vrai dire un mot nous éclaire, mais un seul : on reconnaît une femme honnête à ce qu'elle a un équipage (3).

L'aspect purement arithmétique de ces réflexions est plus sensible encore dans le dénombrement des célibataires et va conduire Balzac à une singulière étourderie. Partant de ces 12 millions de gens aisés ou riches, il élimine bien 3 millions de vieillards et d'enfants, comme il a fait pour la partie féminine, mais il oublie que parmi les 3 millions d'hommes jeunes dont il lui reste à disposer, un bon nombre sont mariés : et il triomphe en opposant 3 millions de *célibataires* à 1 million de femmes honnêtes, comme si la société n'était composée que de femmes qui sont mariées et d'hommes qui ne le sont point (4). L'erreur est tellement grossière que Balzac la corrige en 1829 : il sépare sagement de cette masse un million de maris et réduit à 2 millions le nombre des célibataires (5). En outre, en 1826, le célibataire n'est pas mieux défini que la femme honnête et Balzac se borne à constater que « pourvu qu'un homme ait de l'esprit, de la taille, une figure distinguée et de l'usage,

(1) *Ibid.*

(2) *Ibid.*

(3) « *Lorsqu'un homme a vingt-cinq ou trente mille livres de rente (les eût-il gagnés à vendre de la chandelle à douze sous la livre), sa femme est une femme honnête. Ou mieux encore, disons : Qu'une jeune mariée qui monte dans un équipage est indubitablement une femme honnête quand l'équipage lui appartient à tel titre que ce soit* » (*Phys. du Mar. pré-or., Deux. Méd., p. 77.*)

(4) *Phys. du Mar. pré-orig., Deux. Méd., p. 78.*

(5) *Phys. du Mar., Méd. IV* (Pl. X, p. 627).

quelle que soit sa fortune, il peut devenir *un homme comme il faut* » (1). En dépit du « quelle que soit sa fortune », Balzac n'a pas vu tous les problèmes que pouvait soulever cette remarque. En 1829, au contraire, il fera un examen très soigneux des différentes catégories de célibataires, et cet examen lui fera ramener le nombre des célibataires dangereux au chiffre global d'un million (2). Et ceci lui fait réviser également, sa comptabilité des femmes honnêtes qui se trouve réduite à 400.000 après un examen plus approfondi.

On voit par là qu'en 1826, la notion de la statistique conjugale n'a fourni à Balzac qu'une idée amusante dont il n'a pas vu toutes les ressources. Elle reste pour lui un problème d'arithmétique dont il ne corrige pas encore les données par sa propre expérience de la société.

Au contraire, les additions de 1829 nous montrent l'esprit de Balzac orienté vers des réflexions différentes. Ce qui était en 1826 application d'un simple calcul, devint en 1829 un coup d'œil général sur la société, une sorte de panorama de la bourgeoisie française.

Mentionnons d'abord, en 1829, une des premières apparitions d'une idée qui deviendra très chère à Balzac : l'analogie entre les classements qu'on peut établir en étudiant le règne animal et ceux qu'on peut faire aussi en dressant la nomenclature de la société. « Il existera de tout temps des espèces sociales comme il y a des espèces zoologiques » proclamera l'*Avant-Propos de la Comédie Humaine* en 1842. L'auteur de la *Physiologie du Mariage* formule pour la première fois cette remarque lorsqu'il déclare : « Le physiologiste doit avoir aussi le droit d'établir ses genres et ses sous-genres d'après certains degrés d'intelligence et certaines conditions d'existence morale et pécuniaire » (3).

Mais ceci n'est, pour l'instant, qu'un aperçu dans le chapitre de la *Statistique Conjugale* : la vue générale de la bourgeoisie qui nous y est donnée n'est pas présentée comme un classement analogue à ceux de la zoologie ; il s'agit plutôt d'une géographie de la bourgeoisie française, d'une carte des fortunes françaises et de leurs migrations. Car, c'est l'introduction d'un élément nouveau, la considération du *revenu* annuel, qui va bouleverser les résultats de la statistique de 1826.

Nous avons vu qu'en 1826, Balzac avait admis assez légèrement que si l'on soustrait les borgnes, les boiteuses, les courtisanes ou les femmes qui demeurent filles, il reste une masse d'un million de femmes

(1) *Phys. du Mar. pré-orig.*, Deux. Méd., p. 78.

(2) *Phys. du Mar.*, Méd. IV (Pl. X, p. 630).

(3) *Phys. du Mar.*, Méd. II (Pl. X, p. 612).

honnêtes qu'on peut assimiler les unes aux autres. Cette vue de comptable ne satisfait plus l'essayiste de 1829. Il ajoute un principe de sélection supplémentaire et, d'après les listes censitaires, il esquisse un rapide examen de la distribution des fortunes en France. Sa statistique grossièrement numérale, devient une carte économique et sociale du royaume qui lui fait rechercher le nombre des rentiers, celui des propriétaires, celui des fonctionnaires, celui des commerçants, celui des militaires, c'est-à-dire, dresser un tableau de la distribution de la fortune française (1). Là, se forme alors une notion nouvelle et c'est elle qui change tout : la petite bourgeoisie fait son apparition dans la nomenclature de Balzac, et il en aperçoit aussitôt la masse numérique à l'égard des variétés de la riche bourgeoisie (2). Elle lui inspire alors une modification profonde de sa numération : le chiffre des femmes honnêtes tombe de un million à quatre cent mille unités (3).

Mais en outre, ce tableau de la bourgeoisie n'est pas immobile et c'est ici qu'apparaît une autre idée bien intéressante. L'existence d'une grande et d'une petite bourgeoisie crée un mouvement d'aspiration qui attire vers les zones privilégiées de la vie sociale les fils de la petite bourgeoisie. « Le notaire du village qui, au fond de la Gascogne, ne passe que trente-six actes par an, envoie son fils faire son droit à Paris ; le bourrelier veut que son fils soit notaire ; l'avocat destine le sien à la magistrature ; le magistrat veut être ministre pour doter ses enfants de la pairie » (4). C'est le mouvement de la petite bourgeoisie vers les places et vers le monde, le mouvement de la province vers Paris, qui trouveront leur expression dramatique dans *le Père Goriot*. La géographie de la fortune française n'est pas immobile, elle a dans l'ambition un principe de mouvement. La bourgeoisie est une classe mouvante.

Alors, la réalité sociale dont Balzac, en 1826, ne parvenait à expri-

(1) *Phys. du Mar., Méd. III* (Pl. X, pp. 623-624).

(2) « Deux cent mille fortunes commerciales, à raison de vingt mille francs de capital, représentent tous les établissements industriels possibles de la France [...] Mais combien compterons-nous de rentiers à dix, à cinquante, cent, deux, trois, quatre, cinq et six cents francs seulement de rente inscrits sur le grand livre et ailleurs ? Combien y a-t-il de propriétaires qui ne paient pas plus de cent sous, vingt francs, cent, deux cents et deux cent quatre-vingts francs d'impôts ? Combien supposerons-nous, parmi les budgétophages, de pauvres plumitifs qui n'ont que six cents francs d'appointements ? Combien admettrons-nous de commerçants qui n'ont que des capitaux fictifs ?... » (*Phys. du Mar., Méd. III*, Pl. X, p. 624).

(3) *Phys. du Mar., Méd. III* (Pl. X, p. 624).

(4) *Phys. du Mar., Méd. IV* (Pl. X, p. 628).

mer les aspects que d'une façon abstraite ou pauvre, devient, en 1829, un élément essentiel qui éclaire tout. La fortune, introduite dans la statistique, fournit de nouveaux classements : introduite dans l'observation, elle apporte de nouveaux critères. La « femme honnête », l'« homme comme il faut » qui ne sont, en 1826, que des abstractions, se trouvent désignés, en 1829, par des caractéristiques parfaitement claires. La description de la femme honnête, en 1829, contient les signes extérieurs auxquels se reconnaissent entre eux les membres de la bourgeoisie riche. En 1826, elle avait voiture, c'était tout. En 1829, on précise le revenu de son mari, le niveau de son éducation, la situation de son appartement, son genre et son train de vie (1). La femme élégante qui n'était qu'une abstraction devient alors une variété rare de la zoologie humaine, un produit obtenu en serre, « grâce à la puissance de l'or et à la chaleur morale de la civilisation » (2). C'est plus encore pour Balzac, c'est déjà un personnage. « Elle se reconnaît généralement à la blancheur, à la finesse, à la douceur de sa peau. Son penchant la porte à une exquise propreté. Ses doigts ont horreur de rencontrer autre chose que des objets doux, moelleux, parfumés. Comme l'hermine, elle meurt quelquefois de douleur de voir souiller sa blanche tunique. Elle aime à lisser ses cheveux, à leur faire exhaler des odeurs enivrantes, à brosser ses ongles roses, à les couper en amande, à baigner souvent ses membres délicats. Elle ne se plaît pendant la nuit que sur le duvet le plus doux ; pendant le jour que sur des divans de crin [...] Sa voix est d'une douceur pénétrante, ses mouvements sont gracieux. Elle parle avec une merveilleuse facilité. Elle ne s'adonne à aucun travail pénible ; et cependant il y a des fardeaux qu'elle sait porter et remuer avec une aisance miraculeuse [...] Pour elle, marcher est une fatigue ; mange-t-elle ? c'est un mystère. Partage-t-elle les besoins des autres espèces ? c'est un problème ». (3) Dans ce couplet ironique et encore un peu banal, on aperçoit déjà les manières des premières héroïnes balzaciennes, les mousselines dont s'entourent Julie d'Aiglemont, Antoinette de Langeais. Et, quelques mois après la *Physiologie du Mariage*, ce portrait allait prendre corps : cette femme immatérielle et fragile, ce produit précieux de la civilisation et de l'égoïsme parisien, ce devait être la *Fœdora* de la *Peau de Chagrin*. Cette maîtresse idéale autour de laquelle se pressent, venus

(1) *Méd. III. Aphorismes I-XIII* (Pl. X, pp. 621-623).

(2) *Méd. II* (Pl. X, p. 612).

(3) *Ibid.*

du fond de leur province, l'étudiant en droit, le fils du Président de Cour, le jeune noble pauvre, le colonel de hussards, est au fond de tous les tableaux qui composeront les *Scènes de la Vie Parisienne*. La femme à la mode et les ambitieux sont les deux héros du mouvement d'ascension sociale que Balzac commence à deviner. L'adultère n'est qu'un épisode de cette dépossession de la bourgeoisie nantie, par les hommes nouveaux auxquels le xix^e siècle ouvre la carrière. Et le dénombrement de la bourgeoisie française dans la *Physiologie du Mariage* ouvre déjà des perspectives qui seront, quelques mois plus tard, celles de la *Peau de Chagrin*.

Si nous reprenons, maintenant, notre table des matières de la *Physiologie* de 1826, nous constatons qu'après le dénombrement des dangers et la description des forces en présence vient l'exposé des moyens qui peuvent être employés secrètement avant l'ouverture du conflit pour en rendre l'issue favorable. Ce sont, rappelons-le, les moyens personnels, une hygiène particulière, la disposition de l'appartement, les libertés que le mari peut laisser prendre, et ce qu'il peut tolérer d'instruction. Un certain nombre de points du texte de 1826 doivent être ici rappelés.

Le premier concerne les observations physiologiques de Balzac et ses remarques sur la Volonté et sur l'Energie. Tout le monde a entendu parler de ce fameux *Traité de la Volonté* qui aurait été le premier projet littéraire de Balzac et qui fut détruit, si l'on en croit *Louis Lambert*, par le zèle d'un régent d'études. En l'absence de tout document, il n'est guère possible de se faire une opinion sur cet incident. Mais il est certain que, dès 1820, Balzac se montre intéressé par tous les phénomènes physiques et physiologiques dus à la concentration de la volonté. Nous avons montré, ailleurs, en parlant de *Falthurne* et de *Sténie*, comment ces préoccupations se trouvent mêlées chez lui à des éléments imaginatifs de qualité discutable. Le chapitre de l'*Hygiène du Mariage* lui fournit une application pratique de ses réflexions.

La théorie de la volonté apparaît, dans cette Méditation, sous une forme fragmentaire qui peut, à la rigueur, faire soupçonner un système physiologique, mais encore incomplet et incohérent. Balzac se borne à énoncer successivement trois remarques. La première est la constatation qu'un régime approprié peut faire varier le potentiel de concentration intellectuelle que possède tout individu. « Supposez un diplomate qui aurait eu le talent de fixer sur le crâne de Napoléon un cataplasme permanent de graine de lin ou de lui faire administrer

tous les matins un clystère au miel, croyez-vous que Napoléon, Napoléon le Grand, aurait conquis l'Italie ? Napoléon a-t-il été en proie ou non aux horribles souffrances d'une dysurie pendant la campagne de Russie, est une de ces questions dont la solution pèse sur le globe entier » (1). La conclusion est la suivante : on peut agir sur le cerveau, siège de cette concentration vitale, soit par des applications locales, soit par un régime affaiblissant. Quiconque touche au cerveau, directement ou par l'intermédiaire de l'organisme, peut faire varier, à son gré, la pression nerveuse qui fait la qualité humaine, le dynamisme d'un individu. Au bout de cette remarque, il y a le café quotidien de Balzac et le *Traité des Excitants Modernes*.

La deuxième remarque propose un élargissement de la question, en donnant une définition étendue de la volonté. « En principe, reconnaissons que l'homme influe sur l'homme par le plus ou le moins de vigueur et de puissance projective de sa Volonté. Que cette Volonté si puissante d'homme à homme, cette force nerveuse et fluide, éminemment mobile et transmissible est, elle-même, soumise à l'état changeant de l'Organisation, et que bien des circonstances font varier l'Organisation même. Là, s'arrête l'observation métaphysique, et là elle rentre dans l'analyse de ces circonstances agissantes qui élaborent la volonté de l'homme et la portent au plus haut degré de force ou d'affaïssement » (2). Cette citation qui contient tout ce que Balzac consacre ici au problème de la Volonté marque assez bien les limites de sa recherche, ou du moins de ses conclusions. La seule ouverture sur le problème psychologique évoqué ici est ce principe que « l'homme influe sur l'homme par le plus ou moins de vigueur et de puissance projective de sa Volonté ». La suite ne fait que répéter la constatation des rapports entre l'organisme et la volonté. Comment se réalise cette action de l'homme sur l'homme ? Comment s'extériorise et se « projette » ce jet de Volonté ? A la vérité, Balzac ne s'expliquera jamais plus clairement dans son œuvre sur ces postulats de physiologie personnelle dont il a parfois donné des exemples, mais dont il n'a jamais apporté la démonstration. Il est même moins libre ici dans son expression que dans certains passages de *Falthurne* en 1820 (qui font déjà songer à *Louis Lambert*) où l'on voit qu'il pense, en se référant aux miracles de l'hagiographie et de la démonologie, à des effets extérieurs et matériels de la puissance projective de la Volonté.

(1) *Phys. du Mar. pré-orig., Neurol. Méd. De l'Hygiène du Mariage*, p. 123.

(2) *Ibid.*

Nous ne sommes pas mieux renseignés par la théorie de l'Energie qui complète les passages précédents. « L'homme a une somme donnée d'*Energie*. Tel homme ou telle femme est à telle autre comme dix est à trente, comme un est à cinq ; et il est un degré que chacun de nous ne dépasse pas. La qualité d'énergie ou de volonté que chacun de nous possède se déploie comme le son : elle est tantôt faible, tantôt forte ; elle se modifie selon les octaves qu'il lui est permis de parcourir. Cette force est unique, et bien qu'elle se résolve en désirs, en passions, en labeurs d'intelligence ou en travaux corporels, elle accourt là où l'homme l'appelle. Un boxeur la dépense en coups de poing, le boulanger à pétrir son pain, le poète dans une exaltation qui en absorbe et en demande une énorme quantité, le danseur la fait passer dans ses pieds ; enfin, chacun la distribue à sa fantaisie » (1). Cette théorie de l'utilisation de la volonté ne fait que ramener la question à ses limites les plus étroites. Nous perdons de vue tous les aspects nouveaux du problème évoqués un instant par l'allusion aux effets extérieurs de la volonté. La concentration de la volonté est remplacé ici par une constatation pratique sur la dispersion habituelle de la volonté qui aboutira au conseil machiavélique de l'auteur : sachez gaspiller les réserves d'énergie de votre femme.

Voilà tout ce que nous trouvons ici sur le problème de la volonté. C'est une allusion intéressante, à cette date, mais il ne faut pas se le dissimuler, c'est assez peu de chose. C'est uniquement une application pratique limitée, sous laquelle Balzac nous invite à supposer une profonde théorie. Ce que nous savons de Balzac à cette date, quatre ou cinq ans après *Falthurne* et *Sténie*, peut nous amener à faire crédit à ses déclarations. Il n'est guère douteux qu'il se soit borné à effleurer le sujet, par allusion, parce que ce n'était pas le lieu de l'exposer complètement. Aussi bien, en 1829, n'éprouve-t-il pas le besoin de compléter ces rapides aperçus et le texte définitif n'offre que des variantes peu importantes (2). On ne saurait donc conclure avec trop de prudence. Il est possible, comme Balzac nous invite à le penser, que son chapitre de l'*Hygiène du Mariage* soit fondé sur une interprétation sensualiste plus vaste des rapports de l'âme et du corps (3), et, notamment, sur une théorie déjà élaborée de la projection de la pensée. Mais, il est possible aussi qu'un lecteur auquel sont familières les idées déve-

(1) *Ibid.*

(2) Cf. plus bas, *Phys. du Mar. pré-orig.*, *Neuv. Méd.*, p. 123, notes.

(3) C'est ce qu'on peut penser d'après les *Notes Philosophiques* rédigées par Balzac vers 1818 ou 1819 et par certains passages de *Sténie*.

loppées postérieurement par Balzac sur ce sujet, ait tendance à mettre plus de sens qu'il n'y en a réellement dans les textes que nous venons de rappeler. Retenons en tous cas, qu'en 1826, certains termes du problème se trouvent déjà posés dans l'esprit de Balzac : la théorie de la projection de la pensée est rapidement formulée et Balzac en tire des remarques intéressantes sur l'existence d'un potentiel de vitalité dans chaque individu, sur les rapports de ses variations avec l'état de l'organisme, et sur les différents types d'accumulation et de gaspillage de ces réserves énergétiques.

Signalons encore dans le texte de 1826 des remarques intéressantes sur les idées politiques de Balzac. Elles sont contenues presque toutes dans la *Méditation de la Charte Conjugale*.

On connaît le thème de cette Méditation : Balzac explique la politique conjugale du mari en la comparant malicieusement aux principes politiques de la Charte.

Ce dessein seul doit nous mettre en garde. Et il ne faut pas se méprendre sur l'intention ironique de Balzac quand il feint d'admirer l'escamotage des libertés concédées. Pour autant que nous puissions en juger par ses romans de jeunesse et sa correspondance, Balzac, de 1820 à 1824, est acquis aux idées libérales. Il assiste avec émotion aux obsèques du jeune Lallemand tué dans une manifestation (1), il fait joyeusement dans *Jean-Louis ou la Fille Trouvée* l'apologie de la Révolution Française, dans un autre des romans auxquels il a collaboré, *Charles Pointel*, il s'inspire de Montesquieu pour protester contre la dictature impériale (2) et, sous les divers noms qu'il donne à ses héros, on voit revenir presque toujours le même jeune républicain toujours opposé à quelques scélérats royalistes (3) : il admire Pigault-Lebrun, s'inspire de Bayle, subit fortement l'influence de Voltaire, de Locke et de Rousseau (4). Il ne semble pas qu'entre 1824 et 1826, cette position ait beaucoup changé. Les relations de Balzac avec Raisson révoqué pour ses idées libérales n'ont sans doute pas émoussé

(1) H. DE BALZAC, *Letters to his family...*, p. 33.

(2) Nous citons dans notre thèse principale, le texte auquel il est fait allusion ici. Cf. *Balzac Romancier*, p. 112.

(3) Ceci est surtout vrai pour les romans signés du pseudonyme collectif de Viellerglé, *les Deux Hector*, *Charles Pointel*, *l'Anonyme*, *le Tartare*, mais c'est vrai aussi pour *Jean-Louis*. En fait, le « libéralisme » de Balzac est beaucoup plus sensible chaque fois qu'il signe avec son ami Le Poitevin de l'Egreville.

(4) Toutes ces influences apparaissent assez nettement dans les *Notes Philosophiques*, auxquelles nous faisons allusion plus haut et également dans *Sténie*.

beaucoup la ferveur républicaine des premières œuvres ; rien ne permet de penser qu'on voit s'amorcer chez Balzac l'évolution qui l'amènera après 1830 au parti opposé.

Il n'est pas difficile de discerner dans toutes ses allusions une ironie parfois assez lourde : « Et voilà bien l'ingratitude des femmes et des peuples !... On leur assure une belle existence dans un beau pays ; un gouvernement se donne toutes les peines du monde avec des gens d'armes, des chambres et tout l'attirail de la force armée pour empêcher un peuple de mourir de faim, pour éclairer les villes par le gaz aux dépens des citoyens, les chauffer par le soleil du quarante-cinquième degré de latitude, interdire à tous autres qu'aux percepteurs de demander de l'argent, rendre les routes libres [...] ; aucun des avantages d'une aussi belle *utopie* n'est apprécié : on veut autre chose ! [...] On réclame encore le droit de se promener à volonté sur ces routes, de savoir où va l'argent donné aux percepteurs, enfin la faculté d'habiller en rouge, en bleu ou en blanc des idées aussi vieilles que le monde et que font jouer, comme des polichinelles, une troupe de soi-disant patriotes, gens de sac et de corde, qui tous voudraient vendre leurs consciences pour un million, une femme honnête ou une couronne ducale » (1). C'est dans le même esprit que Balzac expose les idées de Metternick et de Gentz. « Voyez dans quelle situation se trouve un *pouvoir absolu* qui fait une concession ? [...] On a toujours le droit d'abolir par ruse une concession quand elle a été arrachée par la violence » (2). Et on ferait les mêmes remarques sur le début de la *Méditation de l'Instruction en Ménage*, où l'on voit Balzac combattre l'instruction dans tous les domaines en s'écriant : « Arrière la civilisation ! arrière la pensée !... » (3) C'est assez dire qu'il nous paraît difficile de conclure, de l'examen de ces passages, qu'on voit s'exprimer ici, pour la première fois, des idées politiques nouvelles qui ne trouveront entièrement leur expression dans l'œuvre de Balzac qu'aux environs de 1831.

Ce sont surtout là des allusions et des plaisanteries. En tant qu'allusions, elles n'ajoutent à peu près rien à ce que nous connaissons des tendances politiques de Balzac vers 1824. En tant que plaisanteries, elles n'apportent pas beaucoup d'aperçus nouveaux sur le sujet. Comparer la *gouvernementabilité* du mari à celle de Louis XVIII,

(1) *Phys. du Mar. pré-orig.*, Onz. Méd. *Charte Conjugale*, p. 136.

(2) *Ibid.*, p. 138.

(3) *Phys. du Mar. pré-orig.*, Douz. Méd. *De l'Instruction en Ménage*, p. 145.

est une idée amusante et c'est tout. Dans ces rapprochements imprévus, il y a plus de verve que de profondeur. Qu'il s'agisse de sa théorie de la volonté ou de ses préférences politiques, Balzac ne paraît guère se soucier de nous communiquer ses idées personnelles : il veut surtout amuser son lecteur par des rapports ingénieux ou des applications ironiques. Inviter son lecteur à chercher dans Elien (qui, d'ailleurs, n'en parle pas) les propriétés du concombre et de l'herbe *hanéa*, à méditer sur la dysurie de Napoléon ou à appliquer à son ménage les principes de la Charte, c'est surtout pour Balzac une manière de donner une ampleur comique à sa politique conjugale. Et nous pouvons nous intéresser aux différentes préoccupations que le choix même de tels grossissements comiques nous fait deviner chez lui : mais nous n'avons pas le droit d'en tirer des conclusions exagérées.

Au surplus, sur le problème du mariage, il y avait bien d'autres choses à dire, bien d'autres digressions à insérer. Et, en lisant le texte de 1826, on ne peut manquer d'être surpris des proportions étriquées et mesquines que son sujet eut d'abord pour Balzac. Le sujet de cette seconde partie se prête à de nombreuses réflexions puisqu'elle étudie la période pendant laquelle la situation du ménage, encore heureuse et stable, permet au mari de chercher à garantir l'avenir. C'est peut-être pendant cette période qu'on peut le mieux définir la nature même du mariage, car il n'est pas encore menacé par la satiété, par la versatilité ou par l'aigreur. Parmi les « moyens occultes » de défense, Balzac aurait pu, peut-être, consacrer une Méditation au *Bonheur*. C'est aussi un principe de stratégie. Il est bien clair, répondra-t-on, que Balzac suppose d'abord que le bonheur est impossible : sa *Physiologie du Mariage* est un manuel du géôlier et, d'abord, elle veut l'être. C'est ce rétrécissement arbitraire du problème qu'on peut justement lui reprocher. Il était peut-être nécessaire pour l'amusement du lecteur. Mais les digressions permettent précisément de s'affranchir de pareilles servitudes et Balzac le montrera assez en 1829. En fait, la liste des *Méditations* comprises, en 1826, dans cette seconde partie ne souligne que trop cet empirisme. Murez les placards, supprimez les bibliothèques, donnez des concombres à votre femme, faites-lui ranger la cave et le grenier : si cela ne suffit pas, vous lui ferez un enfant — voilà l'essentiel des cinq méditations de la deuxième partie. Ce *memento* pratique de l'avarice conjugale ne laisse pas d'être assez drôle : mais c'est toujours le mariage vu par le petit bout de la lorgnette. Quelques développements sur la volonté et sur la Charte ne changent

rien à l'affaire : on voit clairement que les points sur lesquels Balzac a réfléchi n'ont précisément rien de commun avec le mariage. Et on en arrive à se demander si l'aspect le plus frappant de cette *Physiologie du Mariage* n'est pas l'inexpérience de l'auteur à l'égard du mariage et même, en général, à l'égard des femmes. Sa politique conjugale eût fort bien convenu à Arnolphe ; mais, même en 1820, tout le monde n'épouse pas Agnès. Si cette plaisanterie a un sens, elle doit nous faire comprendre, à un moment donné, comme la pièce de Molière, qu'il y a d'autres solutions au problème du mariage et, par conséquent, d'autres aspects de ce problème. Il faut que l'auteur se décide à nous parler du mariage au lieu de nous énumérer les moyens de prévenir l'évasion.

Or, c'est tout cela que va nous apporter le texte de 1829. Il y a, en effet, dans le texte de 1829, deux catégories d'additions, ou, si l'on veut, de digressions, qui élargissent et transforment tout l'ouvrage : les unes concernent les problèmes juridiques et sociaux qui sont soulevés par la législation du mariage, les autres ont pour objet le mariage et le bonheur. Ainsi, en 1829, Balzac répond aux deux objections qu'il laissait sans réponse dans son projet de 1826 : si le mariage est nécessairement mauvais, comment peut-on l'amender ? Et d'abord, le mariage est-il fatalement un état contraire au bonheur ? Ces deux questions suffisent à transformer le caractère du livre et à lui donner une portée nouvelle.

C'est surtout dans la Méditation VI, *des Pensionnats*, qu'on trouve les principales suggestions sur les réformes à apporter aux mœurs et à la législation du mariage.

La pensée de Balzac mérite d'être commentée. Il part d'une citation de Rousseau : « chez les peuples qui ont des mœurs, les filles sont faciles et les femmes sévères. C'est le contraire chez ceux qui n'en ont pas » (1). Il la complète par une pensée de Mirabeau : « Quand une femme s'est livrée tout entière à un amant, elle doit avoir bien connu celui que l'amour lui offrait. Le don de son estime et de sa confiance a nécessairement précédé celui de son cœur » (2). Il développe alors les conséquences de ces principes et il en arrive à cette conclusion que la seule formule logique pour amender le mariage est « l'émancipation des filles » et le mariage à l'essai. « Le préjugé que nous avons en France sur la virginité des mariées est le plus sot de ceux qui nous restent » (3).

(1) *Phys. du Mar. Méd. VI* (Pl. X, p. 661).

(2) *Ibid.* (p. 662).

(3) *Ibid.* (p. 664).

Ce mariage sera nécessairement bon, parce qu'une jeune fille en se livrant elle-même ne peut le faire qu'après avoir réfléchi et combattu : « Un mariage cimenté sous les auspices du religieux examen que suppose l'amour et sous l'empire du désenchantement dont est suivie la possession, doit être la plus indissoluble de toutes les unions » (1).

C'est, avec plus de brutalité dans l'expression, et plus d'insistance logique, la conclusion de Stendhal : « Il n'y a qu'un moyen d'obtenir plus de fidélité des femmes dans le mariage, c'est de donner la liberté aux jeunes filles et le divorce aux gens mariés » (2). Et Stendhal introduit ici un trait de mœurs qui ressemble beaucoup à un apologue. Il explique comment, en Suisse, les garçons viennent « veiller » avec les jeunes filles (3). Il rencontre alors la même objection que Balzac et s'en débarrasse comme lui : « Quelques jeunes filles auraient des amours malheureuses, mais le nombre des maris trompés et des mauvais ménages diminuerait dans une immense proportion » (4). Et il conclut aussi comme lui : « Alors il serait moins absurde de chercher à punir l'infidélité par la honte » (5). Ce n'est qu'une suite de propos chez Stendhal, cela devient un système chez Balzac. Mais ce n'est qu'apparence et présentation. Il y a bien là deux théories parallèles de l'éducation des femmes, qui partent de la même critique et qui aboutissent à la même attitude.

Il n'est pas douteux que Balzac ait lu Stendhal. Il l'a même lu dès le moment où il établit sa première rédaction. Lorsqu'il énumère les livres qu'on met entre les mains des jeunes filles, lorsqu'il rappelle les chansons « idiotes » qu'on leur apprend dans les couvents (6), lorsqu'il évoque *les Roses* de Redouté (7), la Chronologie ou l'Histoire de France

(1) *Ibid.* (p. 662).

(2) STENDHAL, *De l'Amour*. Lyon, Lardanchet, 1922, t. II, p. 101.

(3) *Ibid.*, p. 111.

(4) *Ibid.*, p. 111.

(5) *Ibid.*, p. 111.

(6) *Phys. du Mar. pré-orig.* : « quand même vous auriez le pouvoir de plonger votre femme dans un idiotisme complet avec *Marie Alacoque*, la *Brosse de Pénitence* ou des chansons érotiques comme en 1775... » Cf. *De l'Amour* : « même quand il nous serait loisible d'élever les jeunes filles en idiotes avec des *Ave Maria* et des chansons lubriques comme dans les couvents de 1770... » (t. II, p. 78).

(7) *Phys. du Mar. pré-orig.* : « Si votre femme veut une bibliothèque, achetez-lui *Florian*, *Malte-Brun*, le *Cabinet des Fées*, les *Mille et Une Nuits*, les *Roses* par Redouté [...] Peut-être votre femme vous reprochera-t-elle un soir d'être maussade et de ne rien dire... » Cf. *De l'Amour* : « Que votre amie ait passé la matinée à colorier une rose d'après le bel ouvrage de Redouté ou [...] Seulement,

versifiée de Le Ragois et les travaux de broderie à huit sous par jour (1), lorsqu'il mesure la différence entre la finesse de l'enfant et la gaucherie de la jeune fille (2) ce sont les exemples de Stendhal qu'il choisit, ce sont les expressions de Stendhal qu'il démarque. Mais il se produit alors un phénomène intellectuel que nous avons plusieurs fois rencontré dans la jeunesse de Balzac. Il imite Walter Scott en 1821 et ne le comprend qu'à l'époque des *Chouans*. Il imite Rabelais en 1822 et cette imitation ne devient féconde que dans *la Peau de Chagrin*. Ainsi, la lecture de Stendhal ne porte ses fruits qu'au temps où l'esprit de Balzac se « dénoue ». Il n'en retient en 1824 que l'aspect superficiel, la critique de l'éducation des jeunes filles. Et il laisse échapper ce qu'il y a de fécond, de hardi dans la pensée de Stendhal, la revendication de la liberté pour les filles, formule dont il ne pénétrera le sens qu'après l'avoir rapprochée de celles de Mirabeau et de Rousseau.

C'est que tout un travail s'est fait dans la pensée de Balzac. Cette évolution, quelques réflexions du *Code des Gens Honnêtes* permettent de la pressentir et l'*Introduction* à la *Physiologie du Mariage* nous l'expose. C'est une méditation de « juriste » qui a orienté dans un sens nouveau les réflexions de Balzac sur l'adultère et, par conséquent, sur l'éducation des filles. Son attitude a pour origine la constatation suivante. La faute de la jeune fille, selon lui, est « à peine un délit », tandis que celle de la femme est « un crime ». L'erreur du législateur est de n'avoir pas vu cette différence. « Jusqu'ici, les lois et les mœurs

avec les idées qu'elle aura prises dans sa rose, elle vous ennuiera bientôt à votre retour. » (t. II, p. 85).

(1) *Phys. du Mar. pré-orig.* : « Voilà quelle marche on a suivie : on leur a montré à colorier des roses, à broder de manière à gagner huit sous par jour ; elles auront appris l'histoire de France dans Le Ragois, la Chronologie dans les *tables du citoyen Chantreau* et on aura laissé leur jeune imagination se déchaîner sur la Géographie... » Cf. *De l'Amour* : « elles apprennent le bête de l'histoire, c'est-à-dire les tables chronologiques et les vers de Le Ragois ; elles savent beaucoup de géographie, font des broderies admirables et j'estime que chacune de ces jolies petites filles peut gagner, par son travail, huit sous par jour. » (t. II, p. 83).

(2) *Phys. du Mar. pré-orig.* : « Aussi, à dix ans, une petite fille a eu plus de finesse qu'un petit garçon ; mais à vingt ans, elle est timide, gauche, aura peur d'une araignée, dira des riens... » Cf. *De l'Amour* : « On convient qu'une petite fille à dix ans a vingt fois plus de finesse qu'un petit polisson du même âge. Pourquoi à vingt ans est-elle une grande idiote, gauche, timide et ayant peur d'une araignée... » (t. II, p. 80).

en France, placées entre un délit et un crime à prévenir, ont favorisé le crime » (1).

L'adultère lui apparaît alors avec ses conséquences juridiques et, à ce titre, il est une altération frauduleuse dans la transmission des propriétés. Mais il est aussi générateur d'autres crimes, car il appelle la spoliation et la vengeance. Le père cherchera à dénaturer son héritage, la mère à défendre les droits des enfants adultérins. La première application de ces suites dramatiques de l'adultère, c'est *Gobseck*, écrit en 1829, auquel Balzac donne alors pour titre *les Dangers de l'Inconduite*, et qui est une illustration frappante de la phrase liminaire de la *Physiologie du Mariage*. Les calculs de M. de Restaud pour deshériter ses enfants au profit de son fils aîné, la terrible scène où M^{me} de Restaud séquestre son mari agonisant pour voler son testament, ce sont les « crimes cachés » qui sont entraînés par l'insuffisance du Code. Et l'œuvre de Balzac dans les *Scènes de la Vie Privée* montre à plusieurs reprises ces conséquences de l'adultère : *Gobseck*, *la Femme de Trente Ans*, *la Grande Bretèche* ne sont que la répétition, dans d'autres circonstances, de l'anecdote dramatique par laquelle s'ouvre la *Physiologie du Mariage*.

Ainsi, cette idée qui ne figure pas dans le texte de 1826 et n'apparaît qu'en 1829, finit par être une des préoccupations essentielles de Balzac, une des zones d'intérêt qui sollicitent, à la fois, sa réflexion et son invention. La *Physiologie du Mariage* alors n'est plus seulement pour lui l'exposé des moyens de défense d'Arnolphe. Elle devient un essai sociologique qui doit signaler l'étendue du problème et en proposer les solutions. L'image d'Arnolphe organisant le siège de sa maison de campagne est dépassée par l'évocation des conséquences de l'adultère. Et pour les éviter, Balzac se fait réformateur, accuse les mœurs et amende le code. L'adultère a pour origine une double anomalie. D'une part « pendant les dix plus belles années de sa vie, pendant la verte saison où sa beauté, sa jeunesse et son esprit le rendent plus menaçant pour les maris qu'à toute autre époque de son existence [le jeune homme] reste sans trouver à satisfaire légalement cet irrésistible besoin d'aimer qui ébranle son être tout entier » (2). Alors, « la courtisane est une institution si elle est un besoin » (3). C'est la solution proposée par la Méditation IV, *De la Femme Vertueuse*. D'autre

(1) *Phys. du Mar., Méd. VI* (Pl. X, p. 661).

(2) *Phys. du Mar., Méd. IV* (Pl. X, p. 635).

(3) *Ibid.* (p. 637).

part, l'adultère est favorisé par la loi qui frappe le séducteur d'une fille, mais épargne l'amant d'une femme. Il faut en renverser les termes. On donnera la liberté aux filles pour leur permettre de se fixer librement et on frappera sans pitié ceux qui attaqueront la sainteté du mariage. Ainsi tout découle de cette même idée et Balzac s'érige en législateur au nom du même principe qui lui fait choisir le sujet de ses nouvelles. L'année où la *Physiologie du Mariage* propose cette réforme des mœurs, les *Scènes de la Vie Privée* sont adressées aux jeunes filles pour « marquer d'une branche de saule [...] les passages dangereux de [leur] vie ». Elles doivent compléter leur éducation en leur montrant la nécessité du choix, et les pièges que ce choix lui-même réserve à une jeune fille peu avertie. Les erreurs qui menacent la jeune fille s'opposent alors aux dangers qui attendent la femme : de la *Maison du Chat-qui-pelote* à *Gobseck*, les *Scènes de la Vie Privée* ne sont qu'une méditation sur le mariage.

C'est une autre addition, non moins importante et non moins suggestive qui est consacrée au problème du bonheur conjugal. La Méditation sur le Bonheur que nous regrettions de ne pas trouver dans l'ouvrage de 1826, elle existe dans celui de 1829 : c'est le *Catéchisme Conjugal*, appendice entièrement nouveau qui accompagne la Méditation V intitulée *des Prédestinés*.

Le long passage ajouté à la Méditation V commence par une parabole, celle du singe qui veut jouer du violon (1). On y voit facilement le symbole de l'amour maladroit. De cet apologue, Balzac tire deux conclusions.

L'une précise les responsabilités. C'est toujours l'homme qui a tort. La femme est « un délicieux instrument de plaisir » et l'homme « brise le cœur qu'il ne comprend pas ». Là aussi, voilà une idée nouvelle. Du texte de 1826, nous n'étions pas loin de conclure que la femme est un animal malfaisant et que tout l'art du mari doit consister à l'empêcher de nuire. De circonstances atténuantes, point. Au contraire, en 1829, commence cette campagne en faveur de la femme qui va être un des *leit-motiv* de l'œuvre de Balzac : la femme n'est jamais coupable, la femme n'est jamais responsable de ses fautes même les plus graves, tous les malheurs viennent de la condition dans laquelle les lois l'ont placée et de l'aveuglement du mari. « Les fautes des femmes sont au-

(1) *Phys. du Mar., Méd. V* (Pl. X, p. 642).

tant d'actes d'accusation contre l'insouciance, l'égoïsme et la nullité des maris » (1).

L'autre conclusion demande tout un développement : il y a une science du bonheur et le sort d'un mariage en dépend. L'homme n'a pas le droit d'aborder le mariage dans une ignorance complète de l'amour. Cette science indispensable s'étend aux sentiments d'une part, au plaisir d'autre part. L'homme doit avoir assez de science, assez de temps, pour mêler constamment les sentiments « caresses d'âme » et le plaisir. « L'amour est la poésie des sens » (2). Alors, il y a un devoir de l'homme à l'égard du bonheur. L'homme est tenu d'être un amant, et par là Balzac veut dire une sorte d'artiste, et l'amour est pour lui une « œuvre ». Il doit apprendre et aimer son métier d'amant comme le romancier, le sculpteur, le virtuose apprennent et aiment leur art (3). Dès lors, la *Physiologie du Mariage* est un livre incomplet parce qu'elle ne développe qu'une stratégie défensive ; il faut pour la compléter une « physiologie du plaisir », qui est l'étude des lois et des degrés du bonheur.

Cette « physiologie du plaisir » devrait être un livre nouveau qui serait comme une réplique de la *Physiologie du Mariage*. Balzac y songe-t-il ? Par trois fois, il en rencontre l'idée, il l'annonce presque (4). En fait, pour l'instant, il n'en jette que les principes. Brillat-Savarin prétendait faire l'éducation du goût, Balzac estime qu'on peut faire aussi l'éducation des sens (5). Le plaisir est « un poème ». L'homme doit en connaître les lois. Il y a donc une poétique du plaisir. Il faut savoir le faire naître, le faire désirer (6), « en saisir habilement les nuances, les développer, leur donner un style nouveau, une expression originale ». Comme l'intérêt, comme l'enthousiasme, il faut savoir « le nourrir, le développer, le grandir, l'irriter, le satisfaire ». Il y a

(1) *Ibid.* (p. 646).

(2) *Ibid.* (p. 647).

(3) *Ibid.* (p. 648).

(4) « Le plaisir, considéré comme un art, attend son physiologiste » (*Méd. V*, Pl. X, p. 648) — « ... pour léguer un ouvrage de plus à nos neveux ; et de bon compte, voici le troisième : le premier concerne les courtisanes et le second est la physiologie du plaisir » (*Méd. VI*, Pl. X, p. 665) — « Votre jeune femme aura pris quelques grades dans cette science aussi rare qu'inconnue et que nous recommandons singulièrement au futur auteur de la *Physiologie du Plaisir*. » (*Méd. VIII*, Pl. X, p. 684).

(5) *Méd. V* (Pl. X, p. 648).

(6) *Méd. V. Catéchisme Conjugal. Aphorisme XXXIII* (En 1829 : *Aphorisme VII*). Pl. X, p. 649.

même une sorte d'instinct dramatique du plaisir, une composition à la fois fougueuse et savante de son mouvement : « l'ordre des plaisirs est du distique au quatrain, du quatrain au sonnet, du sonnet à la ballade, de la ballade à l'ode, de l'ode à la cantate, de la cantate au dithyrambe » (1). Cet art du plaisir, ce fugitif art d'aimer donne un sens nouveau, son vrai sens enfin, à la *Physiologie du Mariage*. Il restitue au livre la substance même du mariage : l'auteur donne une prisonnière à son trop savant geôlier. Il y a enfin quelque chose d'humain au milieu de tant de subterfuges, une lueur d'espoir et de détente dans ce perpétuel combat. Et, au milieu de ce désert, dans lequel l'auteur semble s'être plu à ne placer que des ruses et des calculs, c'est un peu de fraîcheur, un peu de douceur qu'il apporte, un royaume d'Utopie, aperçu un instant comme un mirage.

Mais en outre, chez Balzac, cette définition de l'amour éveille des échos, soulève des problèmes qui le font réfléchir. Il en apercevait peut-être quelque chose dès 1826, lorsqu'il écrivait tout à coup : « Le monde moral a ses lois comme le monde physique ». Cette phrase isolée, presque imperceptible en 1826, prend soudain dans le texte de 1829 une signification toute spéciale. En réfléchissant sur la « lune de miel » dans laquelle il ne voit en 1826 qu'un incident commun à la plupart des ménages, Balzac en arrive à se demander s'il n'existe pas des lois mystérieuses de l'équilibre sentimental qui expliquent des phénomènes aussi régulièrement répétés. Il en vient alors à découvrir une sorte de physique de l'amour, dont le théorème essentiel lui semble le suivant : « Entre deux êtres susceptibles d'amour, la durée de la passion est en raison de la résistance primitive de la femme ou des obstacles que les hasards sociaux mettent à votre bonheur » (2).

Il n'y aurait là qu'une vue ingénieuse, si Balzac n'imaginait de rapprocher cela d'autres constatations qu'il a pu faire dans d'autres domaines. Le plaisir lui apparaissait tout à l'heure comme un drame ; l'amour le fait songer maintenant à la création littéraire. Il y a des êtres incomplets en amour comme dans le domaine de la pensée. Une des remarques sur lesquelles il insistera le plus vivement dans la préface de *la Peau de Chagrin*, l'existence d'organisations artistiques incomplètes, infirmes, chez lesquelles la puissance de concevoir existe, mais sans être accompagnée de la puissance d'exécuter, lui paraît également applicable à l'ordre des sentiments. « De même que des

(1) *Ibid. Aphorisme XLV* (En 1829 : *Aphorisme XIX*). Pl. X, p. 650.

(2) *Phys. du Mariage, Méd. VII. De la Lune de Miel* (Pl. X, p. 671).

esprits sont doués de la faculté de saisir les rapports existant entre des choses sans en tirer de combinaison [...] de même les âmes peuvent concevoir les sentiments d'une manière imparfaite. Le talent, en amour comme en tout autre art, consiste dans la réunion de la puissance de concevoir et de celle d'exécuter » (1).

Mais ce n'est pas tout. S'il y a sous le rapport de l'âme des organisations d'artiste comme sous le rapport de la création, il faut aussi que, pour l'un et pour l'autre, une sorte de gestation permette d'amener le sentiment ou l'œuvre à sa maturité. C'est, en amour, un corollaire de la « loi de cristallisation » de Stendhal. Mais, le rapprochement de Balzac l'oriente déjà vers une conclusion plus vaste. Sa loi de la gestation et de la durée n'est pas applicable seulement à l'amour. Il devine en elle une loi de la création, valable à la fois pour l'œuvre, pour l'amour considéré comme une sorte d'œuvre immatérielle, et pour toutes les passions possibles, car toute passion est aussi une sorte de chef-d'œuvre enfanté par l'âme. Sa loi lui paraît vérifiée à tous les étages de la création. « Dans le système végétal, les plantes qui restent le plus de temps à croître sont celles auxquelles est promise la plus longue existence : dans l'ordre moral, les ouvrages faits d'hier meurent demain ; dans l'ordre physique, le sein qui enfreint les lois de la gestation livre un fruit mort » (2). Et alors il s'écrie : « Quel sentiment d'admiration ne s'élève-t-il pas dans l'âme du philosophe, en découvrant qu'il n'y a peut-être qu'un seul principe dans le monde comme il n'y a qu'un seul Dieu, et que nos idées et nos affections sont soumises aux mêmes lois qui font mouvoir le soleil, éclore les fleurs et vivre l'univers... » (3).

Sans doute, il ne faut pas trop vite prétendre trouver un système dans ces aperçus cohérents qui, de temps en temps, provoquent l'éloquence de Balzac. Mais cette idée, chez lui, est profonde et va loin. Car, cette loi de la vitalité des sentiments, il l'appliquera bientôt, non plus seulement à l'amour, mais à toutes les passions. Les hommes et les femmes qu'il nous montre dans son œuvre, que ce soit Goriot, ou Claës, ou Hulot, ou Rouget offrent tous une illustration frappante de cette loi de la vie passionnelle. Tous ont eu besoin du temps, tous ont eu besoin d'obstacles. Les lentes incubations, les chimères caressées pendant des années, l'envoûtement progressif de l'être par un besoin ou par une image, sont à la base des grandes passions inventées par

(1) *Ibid.* (p. 673).

(2) *Ibid.* (p. 671).

(3) *Ibid.* (p. 673).

Balzac. Tandis que la cristallisation ne joue pas toujours un rôle capital dans le système dramatique de Stendhal, cette loi plus vaste de la gestation des passions est pour Balzac un des principes les plus constants de la création littéraire. Et sa théorie de l'amour, soudain, dépasse son livre, dépasse son sujet et lui découvre un des secrets de la vie des âmes qu'il ne méconnaîtra jamais.

C'est peut-être le seul point dans la *Physiologie du Mariage* où nous sentions Balzac déborder si largement son cadre. Mais cela seul nous indique quel est devenu en 1829 l'élan naturel de sa pensée, combien d'idées fermentent en lui. Et aussi combien il voit de développements et de possibilités dans son sujet. Cette matière dans laquelle il s'enfermait si étroitement, si sagement, en 1826, touche maintenant à tous les domaines et oriente sa pensée, tantôt vers la législation, tantôt vers l'analyse, tantôt vers la philosophie. Il fait remarquer plaisamment quelque part que ses digressions lui ont déjà fourni le sujet de trois livres : l'un sur l'éducation des filles, l'autre sur le statut des courtisanes, le troisième sur la physiologie du plaisir (1). Il se sent à la fois Fénelon, Rétif, et Mirabeau. Cette plaisanterie montre assez tout ce que ses additions apportent de nouveau. Le mariage, il est vrai, est au centre de tout. Mais il n'est pas mauvais qu'on prenne la peine de nous le dire.

Ainsi, notre examen du second groupe d'additions de 1829 nous amène à la même conclusion que l'étude des additions de la première partie. La *Physiologie du Mariage* de 1826 n'est qu'une suite de recettes empiriques, à peine enrichie de quelques digressions étrangères au sujet lui-même. Celle de 1829 développe les aspects les plus importants du problème du mariage : tour à tour, Balzac désigne les deux sources des difficultés présentes, il accuse les mœurs et l'ignorance des lois de l'amour ; en ce qui concerne les mœurs, il se fait réformateur et signale les changements qui transformeraient l'attitude des époux, il réclame pour les filles la liberté et une éducation appropriée ; en ce qui concerne l'amour, il parle en physiologiste et indique les principes qui ne peuvent être ignorés ou méconnus sans danger, il comprend qu'un art d'aimer est le fond même de toute étude sur le mariage. Ainsi, comme dans la première partie son dénombrement primitif, d'abord limité à une arithmétique formelle, s'étoffait de réalité et devenait une perception féconde de la société contemporaine, de même dans la seconde partie, c'est la réalité encore qui enri-

(1) Cf. *supra*, p. 57, n. 4.

chit et transforme les conseils purement didactiques qu'il avait donnés d'abord : il montre que le mariage ne consiste pas seulement à retenir une prisonnière malivole, mais qu'il est au centre de toute vie sociale, de toute organisation juridique, et qu'il est le principal problème à résoudre pour parvenir au bonheur privé.

Il reste une addition encore, que nous avons laissée à part en raison de son importance et aussi parce que Balzac a voulu qu'elle constituât un chapitre à part : c'est la Méditation qu'il intitule *Epilogue* et dans laquelle il essaie d'expliquer, par une évolution historique, l'état actuel de nos mœurs.

C'est une construction assez arbitraire et qui paraît avoir été ajoutée surtout pour satisfaire, comme l'avoue Balzac « à la passion dominante de l'époque actuelle pour l'*historique* ». Mais, par ce caractère même, elle peut servir à nous renseigner sur certaines habitudes d'esprit de Balzac et sur quelques-unes de ses lectures.

C'est d'abord une sorte de philosophie de l'histoire, un peu hâtive, et qui fait penser à l'influence de Barante et aussi aux souvenirs que Balzac pouvait avoir gardés de ses cours de droit. « Le système des lois et des mœurs qui régit aujourd'hui les femmes et le mariage en France est le fruit d'anciennes croyances et de traditions qui ne sont plus en rapport avec les principes éternels de raison et de justice développés par la grande révolution de 1789 ». Voilà le point de départ. Et on voit qu'il aurait pu servir déjà au Balzac libéral de 1825. Et voici maintenant le développement, qui rappelle un peu trop les aperçus rapides et les vues cavalières qu'on trouve dans presque toutes les préfaces des imitateurs de Walter Scott. « Trois grandes commotions ont agité la France : la conquête des Romains, le christianisme et l'invasion des Francs » (1). Notre législation et nos mœurs, en fait de mariage, s'expliquent par la rencontre de ces trois principes de civilisation. Il y a une civilisation conjugale du Nord et une civilisation conjugale du Midi. Rome nous apportait les institutions matrimoniales de la Méditerranée, c'est-à-dire la réclusion des femmes, les Francs nous donnèrent un « système de galanterie né dans leurs régions occidentales », où la femme était libre, admirée, divinisée. « Ces deux systèmes, partis des deux points opposés du globe, vinrent lutter en France : en France, où une partie du sol, la langue d'oc pouvait se plaire aux croyances orientales, tandis que l'autre, la langue d'oïl,

(1) *Phys. du Mar., Méd. IX. Epilogue* (Pl. X, p. 691).

était la prêtresse de ces traditions qui attribuent une puissance magique à la femme. Dans la langue d'oïl, l'amour demande des mystères ; dans la langue d'oc, voir c'est aimer. » (1)

Ici, la transposition est facile à lire. Bien que Balzac évite de prononcer les mots : « civilisation du Nord » et « civilisation du Midi », on voit assez que son explication des mœurs est inspirée de la fameuse distinction de Mme de Staël. Et ceci n'est pas pour étonner les lecteurs attentifs de Balzac. Mme de Staël joue dans la formation de la pensée de Balzac un rôle qui n'a jamais été bien élucidé. Certes, Balzac est nourri de lectures de la fin du xviii^e siècle, certes, les références à Mme de Staël sont particulièrement nombreuses dans la *Comédie Humaine*, mais ces remarques générales n'expliquent pas l'hommage tout à fait singulier que Balzac a voulu rendre à Mme de Staël, lorsqu'il en fit la marraine et la protectrice de Louis Lambert. Quelle dette intellectuelle Balzac payait-il ainsi ? Nous laissons ici cette question sans réponse, en nous bornant à signaler cette transposition curieuse de la pensée de Mme de Staël.

Balzac continue alors en constatant que le christianisme n'a pas résolu cette opposition : en proclamant l'égalité des créatures, il rendait la femme libre, mais en héritant des principes de la législation romaine, il consacrait sa réclusion. « La femme mariée offrit en France le spectacle d'une reine asservie, d'une esclave à la fois libre et prisonnière . » (2) Et ici le disciple de Walter Scott reprend ses droits pour se livrer à une brillante improvisation : l'incertitude de leur position explique la vie des femmes au Moyen Age, leurs fautes et leurs vertus. « Armées de leur faiblesse et fortes de leur instinct, elles s'élancèrent hors de la sphère où les lois devaient les placer, se montrant toutes puissantes pour le mal, impuissantes pour le bien ; sans mérite dans leurs vertus commandées, sans excuses dans leurs vices ; accusées d'ignorance et privées d'éducation ; ni tout à fait mères, ni tout à fait épouses. Ayant tout le temps de couvrir des passions et de les développer, elles obéissaient à la coquetterie des Franches, tandis qu'elles devaient, comme les Romaines, rester dans l'enceinte des châteaux à élever des guerriers » (3). La clef de ces belles explications est, en réalité, dans les conseils que Lousteau et ses amis donnent à Rubempré pour la présentation de *l'Archer de Charles IX*. Montrer en France

(1) *Ibid.* (p. 693).

(2) *Ibid.* (p. 694).

(3) *Ibid.* (p. 694).

la lutte de deux principes, expliquer les mœurs par la corruption des institutions ou du pouvoir, remonter à Rome et à Clovis, tout fabricant de romans historiques aux environs de 1827 regardait cela comme les rudiments de son métier.

Puis, nous passons sans transition d'Abélard à Cambacérès pour constater que la Révolution n'a pas résolu cette difficulté. « Aujourd'hui, la question du triomphe des deux principes, bien affaiblis par tant d'événements et par le progrès des lumières, reste tout entière à traiter pour de sages législateurs. ». (1) Et le sage législateur se souvient alors de Montesquieu pour nous conseiller de réformer l'état social « en conformant nos mœurs et nos institutions à notre climat » (2). Nouvelle apparition de Montesquieu, qui est peut-être un des maîtres méconnus de Balzac, et que nous avons rencontré plusieurs fois dans la jeunesse du romancier. Mais ce n'est qu'une apparition. Car la théorie de Montesquieu sert de principe au développement de Balzac, mais ne lui apporte aucune suggestion pratique.

C'est à Rabelais et à Molière que revient, en réalité, Balzac lorsqu'il revendique à nouveau la liberté pour les filles. C'est le fond de sa position sur le mariage, c'est le plus sérieux de ses avertissements. « La liberté que nous avons hardiment réclamée pour les jeunes personnes remédie à cette foule de maux dont nous avons peut-être indiqué la source, en exposant les contre-sens produits par l'esclavage des filles. Rendons à la jeunesse les passions, les coquetteries, l'amour et ses terreurs, l'amour et ses douceurs, et le séduisant cortège des Francs [...] La galanterie des Francs et ses plaisirs seront donc le riche apanage de la jeunesse, et alors s'établiront naturellement ces rapports d'âme, d'esprit, de caractère, d'habitude, de tempérament, de fortune qui amènent l'heureux équilibre voulu pour le bonheur de deux époux. Ce bonheur serait assis sur des bases bien plus larges et bien plus franches, si les filles étaient soumises à une exhéredation sagement calculée, ou si [...] elles étaient mariées, comme aux Etats-Unis, sans dot. » (3)

Et c'est sans doute en donnant un sens nouveau au mythe de l'Abbaye de Thélème et à la leçon de *l'Ecole des Femmes* que Balzac est le plus neuf et le plus moderne. Si la *Physiologie du Mariage* a aujourd'hui un sens pour nous, si elle n'est pas seulement une comique évocation de

(1) *Ibid.* (p. 695).

(2) *Ibid.* (p. 696).

(3) *Ibid.* (p. 697).

l'intérieur de M. Prud'homme, c'est à cette idée qu'elle le doit. « Une femme qui a reçu une éducation d'homme, ajoute plus loin Balzac, possède à la vérité les facultés les plus brillantes et les plus fertiles en bonheur pour elle et pour son mari » (1). Du rapprochement de ces deux textes naît la conception du mariage que propose finalement Balzac. Le droit de choisir pour la jeune fille se complète par une éducation loyale qui en fait la confidente et l'égale de son mari. Tout ce qui restait dans le mariage de l'image ancestrale du marché se trouve abolie. Et, en même temps, sont abolies ses conséquences : la prisonnière, les précautions, la tapisserie des machinations et des défiances, et le jeu savant des soupçons. Le mariage fondé sur un choix éclairé et franc est la véritable solution de la *Physiologie du Mariage* : car il suppose d'abord la confiance et la loyauté. Cette esquisse d'un bonheur futur rendait superflus tous les fameux « moyens de défense ». Il donnait à la satire son vrai sens, en révélant que tout était inutile sans cette première sagesse.

C'est une pensée forte et juste, que les critiques contemporains ne virent guère. Elle n'était cependant pas aussi surprenante en 1830 qu'on pouvait l'imaginer. Et Balzac nous livre la clef de ses réflexions lorsqu'il cite l'*Emile* et la *Nouvelle Héloïse* comme « deux éloquents plaidoyers en faveur de ce système ». C'est dans les conseils de l'*Emile*, c'est dans l'existence de Julie que Balzac voit un exemple, une éducation et une ambiance conjugale conforme à ses vœux. C'est d'ailleurs l'atmosphère seulement qu'il prétend retenir dans ces œuvres, car il en oublie volontiers le dessin précis. Il ne se souvient plus du dénouement de l'*Emile* et, comme il ne peut ignorer celui de la *Nouvelle Héloïse*, il déclare qu'il ne se préoccupe pas de la « situation », qui appartient au poète, mais de la vie même de Julie, de ses rapports avec son mari, de sa manière de considérer l'état de mariage. Le destin de la femme apparaît alors à Balzac comme un accomplissement tout simple, dicté par la nature même, de ses devoirs fondamentaux de mère et d'épouse. La contrainte étant écartée, il ne reste plus que des devoirs librement acceptés. Revenir au libre choix, c'est revenir à la nature qui a fait du choix un des principes même de l'amour ; et en donnant ainsi au mariage une base naturelle, on lui permet aussi un développement naturel, la joie, la confiance et la maternité. C'est le secret, le mot de la *Physiologie du Mariage*, son sens caché à la manière de Rabelais : toute

(1) *Méd. XI. De l'Instruction en Ménage* (Pl. X, p. 712).

(2) *Méd. IX* (Pl. X, p. 697).

science « maritale », tout effort pour forcer la nature sont vains, il n'existe pas d'autre « moyen de défense » que d'agir selon la nature.

* * *

Cette comparaison nous permet, alors, de juger plus complètement la *Physiologie du Mariage*. C'est une œuvre hybride, composée d'un texte ancien intégralement conservé et de réflexions nouvelles qui en élargissent et parfois en altèrent la signification. Cette histoire de la *Physiologie du Mariage* explique ce qu'on a parfois trouvé d'inégal dans cette œuvre, elle explique aussi la diversité des jugements qu'on a portés sur elle. Car, les idées de Balzac sur la femme et sur la société ne sont plus tout à fait les mêmes en 1826 et en 1829, et pourtant, il faut fondre les deux textes, masquer les différences, unifier le ton. Et si l'on songe à tout le travail qui se fait dans la pensée de Balzac entre 1824 et 1830, entre *Argow le Pirate* et la *Peau de Chagrin*, si l'on songe à tout ce qui se mûrit et se transforme en lui, ce qui doit étonner, c'est qu'il soit parvenu à fondre si complètement ces deux couches différentes de sa pensée.

Et ce succès même doit attirer notre attention. Car il nous fait comprendre une chose que l'examen attentif des additions de 1829 ne dément pas : la *Physiologie du Mariage* n'est pas, comme on le croit souvent, la première œuvre de sa maturité ; elle est, avec *les Chouans*, sa dernière œuvre de jeunesse. Toute pénétrée des doctrines du XVIII^e siècle, imprégnée de la pensée et surtout des préjugés des philosophes, elle reste dans la ligne de la formation idéologique de Balzac, que *Sténie* nous fait si clairement comprendre et que laissent apercevoir d'ailleurs ses premiers romans. Elle s'explique par le goût de l'observation qui commence à naître chez Balzac en 1824 ou 1825, mais elle s'explique aussi par une idée préconçue sur le mariage et, par delà le mariage, sur la nature humaine et sur la société. Elle oppose encore, pour la dernière fois peut-être dans l'œuvre de Balzac, la nature et la civilisation. Elle est l'œuvre d'un disciple de Rousseau. Elle suppose une défiance instinctive des sacrements par lesquels l'Eglise consacre les contraintes nécessaires à la conservation sociale. Elle est encore l'œuvre d'un jeune libéral qui se défie des armes et des symboles de l'ordre, ou plutôt qui n'a pas encore choisi, dont la pensée politique est indécise, du même Balzac qui dans *les Chouans* n'ose pas se prononcer pour les Bleus ou pour les Chasseurs du Roi. C'est le livre d'une période d'évolution intellectuelle, à cheval sur deux dates, profond par endroits,

incomplet ou superficiel en d'autres. Pas plus que *les Chouans*, Balzac ne parviendra jamais à l'intégrer dans le mouvement de la *Comédie Humaine*. L'un comme l'autre, et pour les mêmes raisons, sont des œuvres de transition.

Et, en même temps, cette étude parallèle nous permet de mieux caractériser le texte de 1826, et d'en montrer l'originalité et le prix. Cette première *Physiologie du Mariage*, avec tous ses défauts, avec toutes ses lacunes, n'est pourtant pas une œuvre négligeable. Car elle ouvre à Balzac un domaine immense ; elle est, avec le *Code des Gens Honnêtes*, son premier regard sur la vie. Elle fait contraste avec tout ce que Balzac a écrit jusqu'alors. Auprès d'une production désordonnée, tantôt mélodramatique, tantôt romanesque, tantôt parodique, elle fait une place entièrement nouvelle à l'observation et à la vérité. Ce que Balzac n'ose pas faire dans ses romans, ce qu'il commence à peine à tenter dans *Wann-Chlore*, il l'essaie ici largement, librement. Dans *Argow le Pirate*, le petit père Gérard qui part chaque jour pour son bureau avec son habit marron et son gilet « à la victime », dans *Wann-Chlore*, la mère coquette qui veut que le fiancé de sa fille lui adresse aussi ses hommages, ne sont que de fugitives percées de la réalité. Mais, en dehors du roman, la curiosité fureteuse, la malice et le coup d'œil de Balzac ne connaissent plus d'entraves. L'aptitude familiale à saisir les originaux, à dépister les mensonges et les conventions sociales, à déshabiller cyniquement la vie d'autrui se donne libre cours.

Le *Code des Gens Honnêtes*, c'est les manières légitimes de voler, et c'est surtout le portrait des voleurs légitimes : pareils aux croquis qu'à la même époque Henri Monnier rapportait des rues de Londres, ce sont les originaux des rues de Paris, des salons bourgeois de Paris ou de province, dont Balzac s'amuse à nous donner une galerie. Et, peu à peu, de cette galerie de demi-filous, de demi-fripons, ou, comme eût dit Diderot, de cette exposition d'*idiotismes moraux*, se dégage cette idée que bien des fortunes n'ont pas d'autre origine qu'un vol commis sous la protection du Code. La *Physiologie du Mariage* pré-originale, c'est la même étude, mais à l'intérieur du ménage, dans l'enceinte de la maison. Toujours indiscret et prompt, l'œil de Balzac saisit les gestes maladroits, les fautes, les fausses positions. Ce sont mille petits croquis amusants de la vie des ménages. C'est Versailles ou Villeparisis, commentés du coin de la fenêtre qui donne sur la rue principale. Voilà une dame qui sort trop, une autre qui va à la messe, une autre qui ne sort pas assez ; en voici une qui dit trop de mal de son mari, une autre qui a trop de procédés pour lui, une autre qui a trop de migraines ; voilà un mari qui

parle trop fort ou qui ne parle plus du tout. Symptômes, dit Balzac. Mais c'est aussi une collection de gestes, une série de croquis patiemment entassés par le peintre.

Mais, la *Physiologie du Mariage* découvrait à Balzac ce que le *Code des Gens Honnêtes* lui avait fait seulement apercevoir. Ces malaises de la vie conjugale, ces « intérieurs » apparemment unis et, en réalité, minés par l'ennui ou la déception, cette exploration minutieuse des secrets enfermés entre quatre murs, c'est la découverte de la « vie privée ». Laisse à lui-même, débarrassé des conventions du roman, Balzac regarde, et, ce que son esprit perçoit avidement, ce sont les indices qui trahissent le trouble ou le drame, ce sont les remous presque imperceptibles qui révèlent à l'observateur qu'ici, sans bruit, sans éclat, se jouent un bonheur et peut-être une vie. Tout cela est lettre morte pour un autre. Tout cela est découverte pour Balzac. Les signes presque invisibles et qui parlent, voilà sa passion, voilà son domaine. Et ce n'est pas en vain que l'auteur du *Curé de Tours*, du *Lys dans la Vallée*, sait, d'instinct, déchiffrer ce langage, ces secrets de la vie privée qui échappent aux autres et qui ne sont clairs que pour lui. C'est comme un autre sens qui lui est propre. La *Physiologie du Mariage* est le premier document sur cette singulière faculté. Elle exprime son aptitude à flairer, à *subodorer* le drame, pour employer ce mot qu'il aimait et qu'il regrette de ne pouvoir écrire. Il est là sur le chemin de ses grandes découvertes. Il les pressent, il les attend. Et, avant que ne s'épanouisse chez lui, dans l'invention, ce don de faire jaillir des signes inconnus, de chaque personnage et de chaque situation, avant qu'il ait compris cette algèbre nouvelle du drame, les signes viennent à lui en foule sans attendre que le roman puisse les recevoir. Sa divination fonctionne à vide. Le don existe chez lui, avant qu'existe l'instrument.

C'est peut-être cette richesse même, mais cette richesse encore impuissante qui est l'aspect le plus curieux de cette *Physiologie* pré-originale, tout ce qu'il y a de prêt pour la création, en l'absence du créateur. Et c'est là comme un point lumineux dans la jeunesse de Balzac. Ce n'est pas un chef-d'œuvre. Ce n'est peut-être même pas une œuvre très originale, mais c'est une date. C'est la date à laquelle commence à se former en lui, à s'éveiller en lui quelque chose d'autre.

PHYSIOLOGIE DU MARIAGE ⁽¹⁾

PREMIÈRE PARTIE

PREMIÈRE MÉDITATION

Statistique conjugale.

Selon M. Chompré, licencié en droit, auteur du *Dictionnaire de Mythologie*, le Labyrinthe était « un enclos planté de bois et orné de bâtiments disposés de telle façon que quand on y entrait une fois, on ne pouvait plus en trouver la sortie ». Çà et là quelques bocages fleuris s'offraient à la vue, mais au milieu d'une multitude d'allées qui se croisaient dans tous les sens, et présentaient toujours

(1) L'édition originale comprend avant cette Méditation :

1^o Une page de titre : *Physiologie du Mariage ou Méditation de Philosophie Eclectique sur le bonheur et le malheur conjugal*, publiée par un jeune célibataire, avec l'épigraphe suivante : « Le bonheur est la fin que doivent se proposer toutes les sociétés (L'auteur). »

2^o En pleine page, l'avertissement suivant : « La femme qui sur le titre de ce livre serait tentée de l'ouvrir... »

3^o Tout le chapitre intitulé *Introduction* paginé VII-XXXV.

4^o Une page blanche, un faux-titre, une page blanche, une page portant l'épigraphe de Diderot tirée du *Supplément au Voyage de Bougainville*, une page portant le titre : *Première Partie. Considérations générales*, une page blanche.

5^o La *Méditation I. Le Sujet* paginée 3-19.

La Méditation qui commence ici l'ouvrage correspond donc à la *Méditation II* de la *Physiologie du Mariage*, qui porte le même titre : *Statistique Conjugale*. Elle est paginée 19 sqq.

à l'œil une route uniforme ; parmi les ronces, les rochers, les épines, on avait à combattre un animal nommé le *Minotaure* (1).

Or, si l'on vient à songer que le Minotaure était, de toutes les bêtes cornues, celle que la mythologie nous signale comme la plus dangereuse, personne ne partagera l'erreur de ce bon M. Chompré, qui ne voit là qu'un jardin anglais, et l'on reconnaîtra dans cette fable ingénieuse une délicate allégorie, ou, disons mieux, une image fidèle, terrible des dangers de l'hymen. La découverte des peintures d'Herculanum le prouve victorieusement ; en effet, les savants avaient cru longtemps, d'après quelques auteurs, que le minotaure était un animal moitié homme, moitié taureau ; mais la *cinquième planche des anciennes peintures d'Herculanum* représente ce monstre allégorique avec le corps entier d'un homme, à la réserve d'une tête de taureau, et pour enlever toute espèce de doute, il est abattu aux pieds de Thésée (2).

Lorsqu'Ariane, de touchante mémoire, accompagna Thésée aux portes du Labyrinthe pour l'aider à tuer le monstre qui faisait tant de tort aux demoiselles à marier d'Athènes, elle prit sans doute son royal amant par la main et lui adressa cette allocution : « Monte un peu sur cette grosse pierre, mon cher Thésée, et considère les dangers de ton entreprise ; vois comme ces bois-là sont fourrés. Quand je pense que tu ne pourras sortir que par cette petite poterne, mon pauvre cœur se fend de terreur ; mais entre toujours et prends ce peloton de fil ; ne le casse pas ; d'ici, j'en tiendrai le bout et alors tu retrouveras ton chemin. »

Tout homme, prêt à contracter mariage, devrait, longtemps à l'avance, méditer profondément le discours que cette pauvre Ariane eut l'imprudence de tenir à l'ingrat Thésée ; mais il existe tant de fous qui sont entrés dans le Labyrinthe de l'hyménée sans conserver le précieux bout de fil à l'aide duquel on tue le Minotaure, que ce livre concerne infailliblement tous les maris ; aussi, en le lisant comme un bréviaire, peut-être pourront-ils éviter les bois du Minotaure, et gagner, sans encombre, le chemin de la poterne ; c'est ce que nous leur souhaitons avec le bonheur éternel.

Des maris curieux seront, sans doute, étonnés de ne pas trouver ici quelque dissertation sur le sens caché de l'allégorie du bout du

(1) Ce paragraphe et le suivant ont été insérés en 1829 dans la *Méditation VII. De la Lune de Miel* (Pl. X, p. 676).

(2) Fin du passage inséré *Méd. VII*. Les quatre paragraphes suivants ont été supprimés dans le texte de 1829.

fil ; mais pour qui écrivons-nous ? pour les infortunés qui n'ont pas de peloton : or, quand nous leur dirions exactement, et *mutato nomine*, quelle en est la grosseur, la longueur, la qualité, etc., nous augmenterions inutilement leur désespoir, et ce serait imiter le pédant de la fable de La Fontaine. Seulement, nous ferons observer que les maris, possesseurs de ce fil préservateur, doivent, comme Thésée, toujours tenir à la main ce précieux talisman ; car nous ne doutons pas que l'histoire de ce premier bout de fil n'ait amené le proverbe populaire : « Avoir le bon bout de son côté. »

Avant de parcourir la forêt du mariage et d'allumer un bec de gaz sur chaque passage dangereux, nous nous permettrons, comme Ariane, de prendre le lecteur par la main pour l'aider à monter sur la grosse pierre et contempler avec lui le péril dans toute son étendue (1).

L'administration s'est occupée depuis dix ans environ à chercher combien le sol de la France contient d'hectares de bois, de prés, de vignes, de jachères ; elle ne s'en est pas tenue là, elle a voulu connaître le nombre et la nature des animaux. Les savants ont été plus loin : ils ont compté les stères de bois, les kilogrammes de bœufs, les chapeaux, les litres de vin, les pommes, les œufs consommés à Paris, et personne ne s'est encore avisé dans l'intérêt des gens à marier, de la morale et de la perfectibilité des institutions humaines, d'examiner le nombre des femmes honnêtes ? Quoi ! le ministère français interrogé pourra répondre qu'il a tant d'hommes sous les armes, tant d'espions, tant d'employés, tant d'écoliers et, quant aux femmes vertueuses, si un roi de France s'avisait un jour de chercher son auguste compagne parmi ses sujettes, l'administration ne pourrait pas lui indiquer le gros de brebis blanches au sein duquel il aurait à choisir ; elle serait obligée d'en venir à quelque institution de Rosière qui apprêterait à rire.

Les anciens seraient-ils donc nos maîtres en institutions politiques comme en morale ? L'histoire nous apprend qu'Assuérus voulant prendre femme parmi les filles de Perse, choisit Esther, la plus vertueuse et la plus belle ; ses ministres avaient donc néces-

(1) Fin du passage supprimé en 1829. Le paragraphe suivant est le début de la *Méd. II. De la Statistique Conjugale*, dans le texte de 1829. C'est donc à partir des mots : « L'administration s'est occupée depuis dix ans... » que le texte de 1826 a été utilisé en 1829.

sairement trouvé un mode quelconque d'écrémer la population ; malheureusement la Bible, si claire sur toutes les questions matrimoniales, a omis de nous donner cette loi d'élection conjugale.

Essayons de suppléer à ce silence de l'administration en établissant le décompte du sexe féminin en France. Ici, nous réclamons l'attention de tous les amis de la morale publique, et nous les prenons pour juges de notre manière de procéder : nous tâcherons d'être assez généreux dans nos évaluations, assez exacts dans nos raisonnements, pour faire admettre par tout le monde le résultat de cette analyse.

On compte généralement trente millions d'habitants en France.

Quelques naturalistes pensent que le nombre des femmes surpasse celui des hommes ; mais comme beaucoup de statisticiens sont de l'opinion contraire, nous prendrons le calcul le plus vraisemblable en admettant quinze millions de femmes.

Nous commencerons par retrancher de cette somme totale environ neuf millions de créatures qui, au premier abord, semblent avoir assez de ressemblance avec la femme, mais qu'un examen approfondi nous a contraint de rejeter (1). Nous reconnaissons bien qu'elles ont dans la figure, deux yeux, un nez et une bouche, mais elles sont continuellement courbées vers la terre, à la manière des animaux, ont les mains noires comme celles des singes, la voix rauque, l'intelligence nulle.

Cette singulière espèce de femmes se trouve en abondance dans la Basse-Bretagne, dans les Ardennes, vers la Lorraine, etc. Père, mère, enfants, tous habitent pêle-mêle avec les bestiaux, dans des trous recouverts de paille : peu leur importent d'où pleuvent les enfants ; en produire beaucoup pour en livrer beaucoup à la misère et au travail est la seule affaire de ces créatures. Le Législateur, le Percepteur, le Magistrat, le Sacerdoce doivent voir des âmes et des administrés dans ces sortes d'êtres, mais l'homme à sentiment, le philosophe, tout en mangeant le petit pain de gruau que

(1) Après ces mots, addition de 130 lignes dans le texte de 1829 : « Expliquons-nous. Les naturalistes ne considèrent en l'homme... (Pl. X, p. 612) ... autant de jouissances intellectuelles que de plaisirs physiques » (Pl. X, p. 615). La fin du paragraphe et le paragraphe suivant ont été supprimés en 1829. L'addition de 1829 comprend des références à la zoologie, un portrait de la femme élégante, un portrait de la « créature vulgaire ».

ces créatures-là ont envoyé à Paris, ne les admettront jamais comme des *femmes* (1).

Cependant ces neuf millions de Parias produisent çà et là des milliers de paysannes qui, par des circonstances bizarres, sont jolies comme des Amours. Elles arrivent à Paris ou dans les grandes villes, et finissent par monter au rang des femmes *comme il faut* ; mais pour ce millier-là, il y en a cent mille autres qui restent servantes ou se jettent en des désordres effroyables.

Ce premier calcul est fondé sur cette découverte de la Statistique, qu'en France il y a dix-huit millions de pauvres, dix millions de gens aisés et deux millions de riches.

Il nous reste donc six millions de femmes à soumettre à notre analyse. Supposons d'abord que les époux qui ont vingt-cinq ans de ménage peuvent se promener bien tranquillement dans leur petit Labyrinthe sans craindre le Minotaure : ou ils le connaissent et se donnent la main comme de vieux amis, ou ils ont su l'éviter et ne le rencontrent plus.

Alors de ces six millions de femmes il faudra distraire environ quinze cent mille douarières, toutes femmes extrêmement aimables, parce qu'à cinquante ans passés elles ont vu le monde. Si elles ont le malheur, de n'être pas, à cet âge là, recherchées pour leur amabilité, l'ennui les gagne ; elles se jettent dans les chats, les petits chiens, ou la dévotion, et alors elles se partagent encore entre le créateur et la créature.

Les calculs du Bureau des Longitudes sur la population nous autorisent à soustraire aussi environ deux millions de petites filles jolies à croquer ; elles en sont à l'A. B. C. de la vie, et jouent innocemment aux portes du Labyrinthe avec les petits garçons, en attendant mieux.

Maintenant, sur les deux millions cinq cent mille femmes restant, quel est l'homme raisonnable qui ne nous abandonnera pas environ cinq cent mille pauvres filles bossues, laides, quinteuses, rachitiques, malades, aveugles, blessées ; pauvres quoique bien élevées, par conséquent demeurant éternellement demoiselles et n'offensant aucunement, par ce moyen, les saintes lois du Mariage.

Nous refusera-t-on cinq cent mille (2) autres filles qui se trou-

(1) Fin du paragr. supprimé en 1829. Le texte de 1829 reprend au paragr. suivant (Pl. X, p. 615, 5^e ligne).

(2) 1829 : « Quatre cent mille » ; 1839 : « cent mille ».

vent sœurs de Sainte-Camille, sœurs de charité, religieuses, servantes d'auberge, actrices, cantatrices, danseuses, sauteuses, etc. ?

Enfin, sur les quinze cent mille sujets qui se trouvent au fond de notre creuset, nous diminuerons encore cinq cent mille autres unités que nous attribuerons aux filles de Baal, qui font plaisir aux gens peu délicats ; nous y comprendrons même les femmes entretenues, les modistes, les filles de boutique, les mercières, les filles d'opéra, les figurantes, les servantes-maîtresses, les femmes de chambre, les cuisinières, etc. C'est demander bien peu pour cet article, mais il formera compensation à ceux que les amateurs pourraient trouver trop enflés. Alors, si quelqu'un, par amour pour une riche douairière, veut la faire passer dans le million des femmes, dites honnêtes, il la prendra sur le chapitre des sœurs de charité ou des filles d'opéra, des bossues ou des modistes.

Nous n'avons porté ces deux derniers articles qu'à cinq cent mille, parce qu'il arrive souvent, comme on l'a vu ci-dessus, que les neuf millions de paysannes ou femmes malaisées, fournissent un grand nombre de sujets à ces deux classes, ainsi qu'à la classe commerçante et ouvrière. Sans cette scrupuleuse exactitude, beaucoup de personnes auraient regardé cette Méditation de Statistique conjugale comme une plaisanterie.

Nous avons bien pensé à organiser une petite classe de deux cent mille femmes, qui auraient formé une caisse d'amortissement de l'espèce, pour les femmes, qui de femmes honnêtes retombent dans un état mitoyen, comme les veuves, les demoiselles de compagnie, etc. ; mais nous avons préféré compter largement (1).

Ainsi, vous voyez, par ce dépouillement assez exact de la population femelle, qu'à peine existe-t-il en France un petit troupeau d'un million de brebis blanches (2), ayant toutes au moins dix-huit ans, cinquante au plus, parmi lequel les loups font d'effroyables ravages.

Cet aperçu vous plongera en d'étranges réflexions et ce livre excitera, par la suite, bien des perplexités, si vous songez à la

(1) Addition de 20 lignes en 1829 : « La vie de la femme se partage... dont nous avons à nous occuper » (Pl. X, p. 617).

(2) Toute la fin de la Méd., à partir des mots « ayant toutes au moins dix-huit ans » ne figure plus dans le texte de 1829. Balzac y a substitué une fin différente, qui commence aux mots : « Faisons passer par une autre étamine... » (Pl. X, p. 617). Cette variante compte 51 lignes. Elle contient des motifs d'élimination nouveaux qui ramènent le chiffre global d'un million à huit cent mille.

prodigieuse influence exercée par ce milieu de femmes triées sur le volet : ornements de la société, elles en dirigent l'esprit et les mœurs ; elles jouissent d'un pouvoir occulte et sans bornes ; or, quand un sourire ironique, le scintillement des yeux ou le plus léger signe de l'une d'elles peuvent produire le mal ou le bien, n'est-il pas d'un haut intérêt pour la civilisation d'examiner à la loupe les nuances de leurs propres mœurs, les exigences de leur situations ? Car si le mal qui résultera de nos calculs était inévitable et sans palliatif ; s'il avait pour origine la structure même de notre état social ; si le législateur, le philosophe, l'administrateur reconnaissaient, dans ce mal perpétuel, une nécessité de notre nature, ne réclamerait-elle pas impérieusement d'autres lois ?

En effet, ne vous y trompez pas, dans ce million de *femmes honnêtes*, nous n'avons pas encore essayé de chercher le nombre des *femmes vertueuses*. Une distinction aussi subtile réclame une nouvelle Méditation.

DEUXIÈME MÉDITATION (1)

De la femme honnête.

La Méditation précédente a démontré que nous possédons en France une masse flottante d'un million de femmes, désignées sous le nom de *femmes honnêtes*, exploitant le privilège d'inspirer les passions qu'un galant homme avoue sans honte ou cache avec plaisir (2).

Cette *femme honnête* est une des plus singulières abstractions dont nos usages puissent donner l'exemple ; pour définir exactement ce que nous entendons généralement par ce mot, il faut l'expliquer plutôt par des négations que par des qualités explicites ; ainsi, en appliquant les principes qui nous ont guidé dans l'analyse de la population féminine, nous obtenons les résultats suivants (3).

Une femme honnête est essentiellement mariée.

On ne saurait dire au juste son âge, mais elle a plus de dix-huit ans et moins de cinquante.

Elle n'est pas cuisinière, mercière, modiste, actrice, figurante, ne tient pas d'hôtel garni, n'exerce aucune de ces professions qui ôtent de la considération ; enfin, elle appartient à cette classe de femmes que MM. Malthus et Smith regardent à tort comme très improductive, nous prouverons au contraire que les femmes honnêtes donnent la vie et la splendeur aux nations et aux capitaux (4).

(1) Cette Méditation devient en 1829 la *Méditation III*. Le titre ne change pas.

(2) Addition de 60 lignes en 1829. « C'est donc sur un million de femmes (Pl. X, p. 619)... les principes de cette élection se trouvent dans les axiomes suivants » (Pl. X, p. 621). Cette addition contient un dialogue entre deux jeunes gens.

(3) Paragr. supprimé en 1829. La définition de la « femme honnête » qui suit est présentée en 1829 sous le titre d'*Aphorismes* et chaque alinéa est numéroté en chiffres romains. La définition est beaucoup plus longue et comprend 13 aphorismes (Pl. X, pp. 621-623).

(4) Fin du passage remplacé en 1829 par les *Aphorismes*. Les deux paragr. suivants sont supprimés en 1829 et remplacés par des considérations beaucoup

Là, nous commençons à apercevoir une bizarrerie de nos mœurs. Le glorieux privilège de femme honnête n'émane pas de la femme même. Le monde ne décerne ce titre qu'aux femmes dont les maris occupent dans la société un rang assez élevé, jouissent d'une *certaine* considération, possèdent une *certaine* fortune, et la qualité de femme honnête est, à proprement parler, un reflet de l'éclat marital. Cette nuance est si délicate dans nos mœurs qu'il serait très difficile de déterminer à quel échelon de l'ordre social commencent les femmes honnêtes ; il en est d'elles comme de la femme d'un *certain âge* ; on ne sait pas précisément encore, dit lord Byron, à quel âge on peut donner ce nom à une femme ; la veille elle avait un âge certain, le lendemain, elle a un certain âge.

Pour arrêter d'une manière absolue nos idées sur un point aussi important, nous ferons observer qu'il est très douteux que la femme d'un employé à cent louis d'appointement soit une femme honnête, et qu'il y a de grandes exceptions à faire à Paris dans tout ce qui tient au commerce de détail ; mais le principe suivant est un axiome fondamental, suffisant pour juger toutes les difficultés qui peuvent se présenter : *Lorsqu'un homme a vingt-cinq ou trente mille livres de rente (les eût-il gagnées à vendre de la chandelle à douze sous la livre), sa femme est une femme honnête.* Ou mieux encore, disons : *Qu'une jeune mariée qui monte dans un équipage est indubitablement une femme honnête, quand l'équipage lui appartient à tel titre que ce soit.*

Ce million de femmes honnêtes est donc la proie choisie, sur laquelle le célibat fonde ses espérances. Toutes ses attaques sont dirigées sur ce faible troupeau. Ici, la question nous semble posée désormais dans tout son jour. Poursuivons (1).

Nous avons également procédé au dépouillement de la population masculine ; cette analyse offrant peu d'intérêt, nous en faisons

plus longues sur la fortune que doit avoir le mari d'une « femme honnête ». L'addition commence aux mots : « En appliquant ces principes... » (Pl. X, p. 623) et occupe toute la fin de la *Méditation* (Pl. X, p. 626). Cette addition comprend 126 lignes. La *Deuxième Méditation* de 1826 n'a donc donné que le point de départ de la *Méditation III* de 1829. En revanche, la fin de cette *Deuxième Méditation* va fournir également la matière de la *Méditation III* de 1829.

(1) Fin du passage supprimé en 1829 et remplacé par un autre texte. Ici se termine la correspondance entre la *Deuxième Méditation* et la *Méd. III* de 1829. Les paragr. suivants, d'ailleurs eux aussi profondément remaniés en 1829, ont été utilisés dans le texte de la *Méditation IV. De la Femme Verueuse* (Pl. X, p. 626).

grâce aux lecteurs, et nous nous contenterons des résultats qui, pour tout le monde, seront incontestables (1).

Suivant nos calculs, il existerait en France une autre masse flottante d'environ trois millions de célibataires, ayant plus de seize ans et moins de cinquante (2). Soit pour obtempérer aux besoins prononcés que la nature manifeste, soit que la civilisation ait créé à l'homme un instinct particulier et que le célibataire chasse aux femmes comme le loup chasse aux moutons, ces trois millions de célibataires s'en vont dressant perpétuellement des embûches pour faire tomber ce million de femmes honnêtes ; et celles-ci, n'ayant d'autres défenseurs que leurs maris et leurs vertus, il en résulte un combat inégal où l'on se trouve trois contre un.

Dans notre analyse, nous avons scrupuleusement retranché les neuf millions de paysans et surtout la masse énorme des ouvriers, artisans, courtauds de boutique, etc., qui, de leur vie vivante, n'ont connu femme honnête. Si l'on se récriait sur le nombre exorbitant d'*hommes comme il faut*, que nous reconnaissons dignes des femmes honnêtes, nous ferons observer qu'il n'en est pas des hommes comme des femmes (3) : pourvu qu'un homme ait de l'esprit, de la taille, une figure distinguée et de l'usage, quelle que soit sa fortune, il peut devenir *homme comme il faut* ; souvent, il suffit des charmes de la jeunesse et de cent écus donnés au tailleur. Nous avons donc un grand nombre de classes d'hommes dignes d'être compris dans cette catégorie ; et pour n'en citer qu'une seule, nous offrirons les militaires français comme la milice la plus redoutable du royaume de Cythère. Combien de simples capitaines, depuis Eginhard, ont attiré les regards des princesses. Un journal politique n'a-t-il pas rapporté

(1) Paragr. supprimé en 1829 : Balzac commence en effet la *Méditation IV, De la Femme Vertueuse* par un dépouillement de la population masculine. Le prochain paragr. et les premières lignes du paragr. suivant sont donc remplacés par une addition de 67 lignes, consacrée à ce dénombrement : « La question n'est peut-être pas tant de savoir (Pl. X, p. 626)... ceux-là se contentent de l'amour conjugal » (Pl. X, p. 627).

(2) Balzac écrit « Trois millions d'hommes » en 1829 et non de « célibataires » (Pl. X, p. 627, ligne 28) ; ceci l'amène à soustraire un million de maris et le chiffre des célibataires se trouve ramené à deux millions.

(3) Fin du paragr. supprimé en 1829 (Pl. X, p. 627, ligne 38). Le paragr. suivant : « Pourvu qu'un homme ait de l'esprit... » est repris en 1829, mais augmenté et transformé dans le détail (cf. Pl. X, pp. 627-628 : « Mais notre masse de deux millions de célibataires... à un simple lieutenant des cuirassiers de la Garde impériale »).

dernièrement encore qu'une princesse d'Allemagne avait légué, en mourant, sa fortune à un lieutenant de cuirassiers français, que les convenances allemandes ne lui avaient pas permis d'épouser. Notre scrupule a été poussé si loin dans cette évaluation, que nous avons refusé d'admettre dans ces trois millions un nombre infini de gens comme il faut, qui ont le malheur de fuir les femmes honnêtes pour les cinq cent mille femmes dont nous avons composé la dernière classe de notre analyse, dans notre première Méditation (1).

Maintenant, à entendre nos aimables célibataires, chacun d'eux raconte une multitude d'aventures ; toutes compromettent gravement des femmes honnêtes. Il y a beaucoup de modestie et de retenue à n'admettre que trois aventures par célibataire ; mais si quelques-uns comptent par dizaine, il en est tant, qui s'en sont tenus à deux ou trois passions, que nous avons agi comme en statistique et pris le mode des répartitions par tête. Or, si l'on multiplie le nombre des célibataires par le nombre des bonnes fortunes, on obtiendra neuf millions d'aventures, et, pour y faire face, nous n'avons qu'un million de femmes honnêtes !... (2)

Ici, la question semble s'embrouiller au premier aspect : mais, Dieu aidant, nous retrouverons le compte de nos ouailles.

Nous avons d'abord la ressource de distribuer trois célibataires par femme, et de reconnaître que ce million de femmes honnêtes pourrait fort bien avoir établi, par instinct, et sans le savoir, une espèce de roulement entre elles et les célibataires, assez semblable à celui qu'ont inventé les Présidents de Cours royales pour faire passer leurs Conseillers dans chaque chambre les uns après les autres au bout d'un certain nombre d'années.

Nous pourrions même conjecturer que certaines femmes honnêtes

(1) Fin du paragr. transformé en 1829. Ici, commence une nouvelle addition de 86 lignes : « Mais le notaire du village (Pl. X, p. 628)... donnons beau jeu à la vertu » (Pl. X, p. 630). Cette addition contient un complément important au dénombrement masculin. C'est là que Balzac montre les effets du mouvement d'ascension sociale qui pousse la petite bourgeoisie vers la bourgeoisie riche et la province vers Paris. Le nombre des célibataires se trouve ramené de deux millions à un million. Le texte de 1826 est repris au paragr. suivant : « Maintenant, à entendre nos aimables célibataires... » (Pl. X, p. 630).

(2) Nouvelle addition de 42 lignes : « Si le Dieu de bonté et d'indulgence (Pl. X, p. 630)... qu'on ne trouve pour pâture que quatre cent mille femmes » (Pl. X, p. 631). Les deux lignes qui suivent ici se trouvent supprimées et le texte de 1829 continue immédiatement : « Veut-on distribuer quatre célibataires par femme... »

agissent, dans le partage des célibataires, comme le lion de la fable de La Fontaine.

Pour l'honneur des dames françaises, nous supposerons qu'en temps de paix les autres pays nous importent une certaine quantité de *leurs* femmes honnêtes, principalement l'Angleterre, l'Ecosse, l'Italie, etc. Mais les nations européennes prétendront établir une balance en objectant que la France exporte une certaine quantité de jolies femmes.

La morale, la religion souffrent à de pareils calculs, et un honnête homme, dans son désir d'innocenter les femmes honnêtes trouverait quelque agrément à croire que les douairières et les jeunes personnes... ou mieux encore, que les célibataires mentent.

Mais ce n'est rien, non : songez au million de maris des femmes honnêtes qui, à la honte des mœurs, se conduisent absolument comme des célibataires, et font gloire, *in petto*, de leurs aventures secrètes ?

Oh, alors, nous croyons que tout homme marié, s'il tient un peu à sa femme à *l'endroit de l'honneur*, dirait le vieux Corneille, peut chercher une corde et un clou : *foenum habet in cornu*. Et c'est cependant au sein de ce million (1) de femmes honnêtes qu'un nouveau Diogène ira, la lanterne à la main, cherchant le nombre des *femmes vertueuses* de France !... En effet, par notre statistique conjugale, nous n'avons retranché que des créatures dont la société ne s'occupe réellement pas ; cette troupe est précisément ce qu'une administration nommerait la *matière imposable* : et il est de fait qu'en France, les *honnêtes gens*, les *gens comme il faut*, forment à peine le total de huit millions (2) d'individus ; à savoir : nos trois millions (3) de célibataires, notre million de femmes honnêtes (4), notre million de maris (5) et les trois millions (6) de douairières et d'enfants.

Etonnez-vous donc maintenant du fameux vers de Boileau ? Ce vers annonce que le poète avait habilement approfondi les réflexions mathématiquement développées à vos yeux dans ces deux affligeantes Méditations.

(1) 1829 : « ces quatre cent mille ».

(2) 1829 : « trois millions ».

(3) 1829 : « notre million ».

(4) 1829 : « cinq cent mille femmes honnêtes ».

(5) 1829 : « cinq cent mille maris ».

(6) 1829 : « et un million ».

Cependant il existe des femmes vertueuses :

1^o Celles qui n'ont jamais été tentées et celles qui meurent à leurs premières couches.

2^o Celles qui sont laides comme la Kaïfakatadary des *Mille et Une Nuits*. Néanmoins une femme fort remarquable a prétendu qu'on pouvait, toute laide qu'on fût, devenir femme à la mode, et avoir conséquemment des amants, en possédant de très beaux équipages, se mettant avec goût, recevant bien les gens, allant là ou va le beau monde, et ayant un peu d'esprit.

3^o Il existe quelques femmes composées d'atomes exactement semblables à ceux des racines de fraisier et de concombre (1) ; cependant ne vous y fiez pas ?...

Enfin, avouons à l'avantage du siècle, que, depuis la restauration de la morale et de la religion, et, par le temps qui court, on rencontre éparses quelques femmes si morales, si religieuses, si attachées à leurs devoirs, si droites, si compassées, si roides, si vertueuses, si... que le Diable n'ose seulement pas les regarder ; elles sont flanquées de rosaires, d'heures et de directeurs... chut !

Nous n'essaierons pas de compter les femmes vertueuses par bêtise ; il est reconnu qu'en amour toutes les femmes ont de l'esprit (2).

Le nombre de ces chères femmes, qui ont su garder leur lampe allumée, sera toujours trop faible aux yeux des défenseurs de la vertu et des bons sentiments ; mais encore faudra-t-il le retrancher du million de femmes honnêtes, et cette soustraction consolante rend encore le danger plus grand, le scandale plus affreux, et entache d'autant plus le reste des femmes honnêtes. Hélas ! Platon avait une excellente idée en ne créant que des *androgynes* (3).

Quel mari pourra maintenant dormir tranquille à côté de sa jeune et jolie femme, en apprenant que dix célibataires, au moins, sont à l'affût ; que s'ils n'ont pas déjà grimpé par-dessus les murs de son Labyrinthe, ils regardent la mariée comme une proie qui leur

(1) Ici le texte de 1829 cite Mirabeau (Pl. X, p. 633, ligne 5).

(2) Le paragr. suivant est supprimé en 1829. A la place on trouve une addition de 46 lignes : « Enfin, il ne serait cependant pas impossible (Pl. X, p. 633)... entache d'autant plus le reste des époux légitimes » (Pl. X, p. 634). Cinq pensées sont présentées en aphorismes, numérotés, de I à V, en 1829 et de XVIII à XXII dans les éditions postérieures.

(3) Fin du paragr. supprimé en 1829.

est due, qui tôt ou tard leur écherra, soit par ruse, soit par force, conquête ou bonne volonté ; et il est impossible qu'ils ne soient pas, un jour, victorieux dans cette lutte. Effrayante conclusion !.....

Ici, des puristes en morale, les *Collets-montés* enfin, nous accuseront peut-être de présenter des calculs aussi désolants : ils voudront prendre la défense, ou des femmes honnêtes, ou des célibataires ; mais nous leur avons réservé une dernière observation. Augmentez, à volonté, le nombre des femmes honnêtes et diminuez le nombre des célibataires, vous trouverez toujours, en résultat, plus d'aventures galantes que de femmes honnêtes ; vous trouverez toujours une masse énorme de célibataires réduits par nos mœurs à trois genres de crimes. S'ils restent chastes, leur santé s'altérera au sein des excitations les plus douloureuses, ou ils rendront vaines les vues sublimes de la nature, et iront mourir de la poitrine en buvant du lait sur les montagnes de la Suisse. S'ils succombent à leurs tentations légitimes, ou ils compromettent des femmes honnêtes et alors nous rentrons dans le sujet de ce livre ; ou ils se dégraderont par le commerce horrible des cinq cent mille femmes de qui nous avons parlé dans la dernière catégorie de la première Méditation ; leur âme se flétrira, et que de chances pour aller boire encore du lait et mourir en Suisse !... (1)

Supposons enfin que pour préserver tant de familles, tant de femmes, tant de filles honnêtes, la Société donnât à des cœurs patentés le droit de satisfaire aux célibataires ; encore nos lois devraient-elles, alors, ériger en Corps de métier, ces espèces de Décimus femelles qui se dévouent pour la république et font aux familles honnêtes un rempart de leur corps, leur octroyer une existence sociale et légale !... (2)

Mais quel est l'homme à sentiment, le célibataire qui, en présence d'un million de jeunes et jolies femmes, parées des splendeurs de la fortune, voudrait aller..... fi donc ! (3)

(1) En 1829, importante addition de 90 lignes : « N'avez-vous donc jamais été frappés comme nous d'un vice d'organisation (Pl. X, p. 635)... il ne nous appartient pas de résoudre cette difficulté » (Pl. X, p. 637). Cette addition est consacrée aux difficultés offertes par la question du célibat et de la continence.

(2) Paragr. conservé en 1829 à la fin du passage sur la continence. A la suite, addition de 32 lignes : « Les législateurs ont eu bien tort de dédaigner (Pl. X, p. 637)... *Caveant Consules* » (Pl. X, p. 638). Ce passage contient deux aphorismes numérotés I et II en 1829, et XXIV-XXV dans les éditions postérieures.

(3) Ce paragr. de trois lignes est inséré dans l'addition signalée par la note précédente (Pl. X, p. 638, ligne 3). Le paragr. suivant est supprimé en 1829 et

Cette triste perspective comprend le Labyrinthe entier. Nous l'avons embrassé d'un seul coup d'œil, et nous voyons là le danger en masse. Maintenant, avançons un peu sur la grosse pierre ; et, laissant les généralités, énumérons une foule de petits dangers particuliers qui augmenteront la terreur des célibataires et réveilleront l'apathie des maris. Vengeurs de la morale publique, mettons, comme l'adroit chirurgien, la plaie à nu sans écouter le cri du patient. Hélas ! l'air religieux qui s'est emparé de l'atmosphère pénétrera peut-être dans cette antique blessure de l'état social (1).

remplacé par une conclusion différente, comprenant 28 lignes : « Eh bien, courageux athlètes (Pl. X, p. 638)... dont notre champion doit sortir vainqueur » (Pl. X, p. 639).

(1) La *Deuxième Méditation* de 1826 a donc été profondément transformée. Elle a donné les *Méditations III* et *IV*, *De la Femme Honnête* et *De la Femme Vertueuse*. Les additions sont nombreuses et importantes. Dans l'édition originale, la dernière page de la *Méditation IV* est paginée 80. Les chiffres même de la « Statistique conjugale » sont profondément remaniés.

TROISIÈME MÉDITATION (1)

Des filles élevées dans les pensionnats ⁽²⁾.

Si vous avez épousé une demoiselle dont l'éducation s'est faite dans un pensionnat, vous vous trouvez dans la partie du Labyrinthe la plus voisine du Minotaure ; il y a trente chances de plus contre votre bonheur, et vous ressemblez exactement à un homme qui a fourré sa main dans un guépier.

Alors, immédiatement après la bénédiction nuptiale, et sans vous laisser prendre à l'innocente ignorance, aux grâces naïves, à la pudibonde contenance de votre femme, vous devez méditer et suivre les axiomes et les préceptes que nous développerons dans la seconde partie de ce livre ; vous mettrez même à exécution les rigueurs de la troisième partie, en exerçant sur-le-champ une active surveillance et déployant une paternelle sollicitude à toute heure, car le lendemain même de votre mariage, la veille peut-être, il y avait *péril en la demeure*.

En effet, souvenez-vous un peu de l'instruction secrète et approfondie que nous avons acquise avant de sortir du collège ? rappelez-vous un peu et ces longs entretiens fomentés par le diable et ces recreations nocturnes et cette démangeaison d'apprendre à autrui les découvertes faites ! Jamais Lapeyrouse, Cooke, le capitaine Parry, etc., n'ont eu autant d'ardeur à voyager vers les pôles que les lycéens dans cette mer d'iniquité.

Les filles étant plus rusées, plus spirituelles et plus curieuses que les garçons, leurs rendez-vous clandestins, leurs conversations que tout l'art des matrones ne saurait empêcher, doivent être dirigés par un Génie mille fois plus satanique. Quel homme a jamais entendu

(1) Cette *Troisième Méditation* a été déplacée en 1829. A la *Méditation IV* de 1829 fait suite en effet la *Méditation V. Des Prédestinés*. Et c'est seulement ensuite qu'on trouve la *Méditation VI. Des Pensionnats* qui correspond à notre *Troisième Méditation* de 1826 (Pl. X, p. 657).

(2) 1829 : « *Des Pensionnats* ».

les réflexions morales, et les aperçus malins de ces jeunes filles ? Elles seules ont vu ces jeux où l'honneur se perd par avance, ces essais de plaisir, ces tâtonnements de volupté, ces simulacres de bonheur, qu'on peut comparer aux vols faits par les enfants trop gourmands à un dessert mis sous clef. Une fille sortira peut-être vierge de sa pension ; chaste, non. Elles auront plus d'une fois discuté dans ces conventicules la question importante des amants, et la corruption aura nécessairement entamé le cœur ou l'esprit, soit dit sans antithèse.

Admettons cependant que votre femme n'aura pas participé à ces friandises virginales, à ces lutineries prématurées ; de ce qu'elle n'ait point eu voix délibératrice aux conseils secrets des *grandes*, en sera-t-elle meilleure ? Non.

Là, elle aura contracté amitié avec d'autres jeunes demoiselles, et nous serons modestes en ne lui accordant que deux ou trois amies intimes. Etes-vous certain que votre femme sortie de pension, ses jeunes amies n'auront pas été admises à ces conciliabules où l'on cherche à connaître d'avance, au moins par analogie, les jeux des colombes ? Enfin, ces amies se marieront ; alors, vous avez à deviner, et vous êtes à la merci de quatre maris et d'une demi-douzaine de célibataires dont vous ignorez entièrement la vie, les principes, les habitudes, etc...

Satan seul a pu imaginer une pension de demoiselles au milieu d'une grande ville !... Au moins M^{me} Campan avait-elle logé sa fameuse institution à Ecoüen. Cette sage précaution prouve qu'elle n'était pas une femme ordinaire.

Là, ses demoiselles ne voyaient pas le musée des rues, composé d'immenses et grotesques images et de mots obscènes dus aux crayons du Malin Esprit ; elles n'avaient pas incessamment sous les yeux le spectacle des infirmités humaines dont parle chaque borne en France ; et de perfides cabinets littéraires ne leur vomissaient pas, en secret, les poisons de livres instructeurs et incendiaires. Aussi, cette savante institutrice ne pouvait guère qu'à Ecoüen vous conserver une demoiselle intacte et pure, si cela est possible.

Vous espéreriez peut-être empêcher facilement votre femme de voir ses amies de pension ? folie ! Elle les rencontrera au bal, au spectacle, à la promenade, dans le monde ; et que de services deux femmes peuvent se rendre !... mais nous méditerons ce nouveau sujet de terreur en son lieu et place.

Ce n'est pas tout encore : si votre belle-mère a mis sa fille en pension, croyez-vous que ce soit par intérêt pour sa fille ? Une demoiselle de douze à quinze ans est un terrible argus ; et, si la belle-mère ne voulait pas d'argus chez elle, je commence à soupçonner que M^{me} votre belle-mère appartient inévitablement à la partie la plus douteuse de notre million. Donc, en toute occasion, elle sera pour sa fille ou un fatal exemple, ou un dangereux conseiller : arrêtons-nous... la belle-mère exige toute une Méditation. Ainsi, de quelque côté que vous vous tourniez, le lit conjugal est, dans cette occurrence, également épineux.

Avant la révolution, quelques familles aristocratiques envoyaient les filles au couvent, et leur exemple était suivi par nombre de gens qui s'imaginaient qu'en mettant leurs filles là où elles trouvaient celles d'un grand seigneur, elles en prendraient le ton et les manières. Cette erreur de l'orgueil était d'abord fatale au bonheur domestique ; puis les couvents avaient tous les inconvénients des pensionnats. L'oisiveté y règne plus terrible. Les grilles claustrales enflamment l'imagination. La solitude est une des provinces les plus chéries du Diable.

Une jeune fille élevée au logis par une mère ou une vieille tante vertueuses, bigotes, aimables ou acariâtres, une jeune fille dont les pas n'ont jamais franchi le seuil domestique sans être environnée de chaperons ; dont l'enfance laborieuse a été fatiguée par des travaux même inutiles ; à laquelle enfin tout est inconnu, même le spectacle de Séraphin, est un de ces trésors que l'on rencontre, çà et là, dans le monde, comme des fleurs des champs environnées de tant d'épines que les yeux mortels n'ont pu les atteindre. Celui qui, cueillant une fleur aussi suave, aussi pure, devient la proie du Minotaure, a mérité le malheur mille fois : c'est ou un sot, ou un monstre.

Ce serait bien ici le moment d'examiner s'il existe un mode quelconque de se bien marier, et, ainsi, de reculer indéfiniment les précautions dont nous présenterons l'ensemble dans la seconde et la troisième parties ; mais n'est-il pas bien prouvé qu'il est plus aisé de lire *l'Ecole des Femmes* dans un four exactement fermé que de pouvoir connaître le caractère, les habitudes et l'esprit d'une jeune demoiselle à marier ?

La plupart des hommes ne se marient-ils pas absolument comme s'ils achetaient une partie de rentes à la Bourse ? (1) Et quel est

(1) En 1829, addition de 12 lignes : « Et si, dans la Méditation précédente

L'homme assez riche, assez spirituel, assez observateur, pour perdre comme M. Burchell du *Vicaire de Wakefield*, une ou deux années de son temps à deviner, à épier la fille dont il fera sa femme ?

Cependant, comme nous avons longtemps réfléchi sur cette matière importante, nous ferons observer qu'il existe quelques moyens de choisir plus ou moins bien, même en choisissant promptement.

Il est, par exemple, hors de doute que les probabilités seront en votre faveur.

1^o Si vous avez pris une demoiselle dont le tempérament ressemble à celui des femmes de la Louisiane ou de la Caroline, etc.

Pour obtenir des renseignements certains sur le tempérament de votre femme, il faut mettre en vigueur, auprès des femmes de chambre, le système dont parle Gil Blas et qu'employait cet homme d'Etat pour connaître les conspirations ou savoir comment les ministres avaient passé la nuit.

2^o Si vous choisissez une demoiselle qui, sans être laide, ne soit pas dans la classe des jolies femmes.

Nous regardons comme un principe certain que pour être le moins malheureux possible en ménage, une grande douceur unie chez une femme à une laideur supportable, sont deux éléments infaillibles de succès (1).

Mais une question qui restera toujours insoluble, et qui rend toute discussion superflue à ce sujet, attendu l'incroyable mobilité du cœur féminin, est celle-ci (2) :

L'on n'a pas encore pu décider si une femme désirait manquer à ses devoirs plutôt par l'impossibilité où elle est de le faire, que par la faculté perpétuelle qu'on lui laisserait d'agir selon son bon plaisir.

Ainsi vous voyez qu'il n'existe guère sur l'art de se bien marier que les deux observations que nous venons de vous soumettre, sauf

(Pl. X, p. 660)... dont nous ne tarderons pas à discuter l'influence » (Pl. X, p. 660). Dans cette addition figure une référence au *Vicaire de Wakefield*.

(1) En 1829, addition de 175 lignes : « Mais voulez-vous savoir la vérité : ouvrez Rousseau (Pl. X, p. 661)... nous le livrons comme tous les autres aux méditations des philosophes » (Pl. X, p. 665). Cette importante addition contient les idées de Balzac sur l'éducation des filles et propose comme solution qu'on donne la liberté aux jeunes filles (cf. *Introduction*).

(2) Paragr. supprimé en 1829. Le paragr. suivant est isolé sous le titre : *Problème*.

l'heureuse rencontre d'une jeune fille élevée dans le silence des pénates par une mère aimable et vertueuse. Au surplus, comme dans cet ouvrage nous vous prenons au moment où vous êtes marié, si vous aviez rencontré une femme d'un tempérament sanguin, ou d'une imagination vive, légère, etc., votre situation n'en serait que plus critique.

Elle serait encore plus critique si votre femme ne buvait que de l'eau (1).

Elle empirerait bien davantage si elle avait moins de seize ans (2).

Mais nous ne voulons pas anticiper sur les terreurs que causeront aux maris, tous les diagnostics de malheur qu'ils pourraient apercevoir dans le caractère de leur femme, et cette digression nous a déjà trop éloigné des pensionnats où s'élaborent tant d'infortunes ; d'où sortent des jeunes filles incapables d'apprécier les pénibles sacrifices par lesquels l'honnête homme qui leur fait l'honneur de les épouser, est arrivé à l'opulence ; des jeunes filles impatientes des jouissances du luxe, ignorantes de nos lois, ignorantes de nos mœurs, saisissant avec avidité l'empire que leur donne la beauté, et prêtes à abandonner les purs accents de l'âme pour les bourdonnements de la flatterie.

Que cette Méditation laisse dans le souvenir de tous ceux qui l'auront lue, même en ouvrant le livre par contenance ou distraction, une aversion profonde des demoiselles élevées en pension, et déjà de grands services auront été rendus à la chose publique (3).

(1) En 1829, on renvoie à la Méditation *De l'Hygiène Conjugale*. Le texte de 1829 ajoute encore ici une addition de 6 lignes contenant une autre indication physiologique concernant les cantatrices : « Mais si elle avait quelque talent pour le chant... d'une grande délicatesse » (Pl. X, pp. 665-666). Cette addition peut avoir été empruntée à un ouvrage contemporain dont on rendit compte dans le *Feuilleton Littéraire*, auquel collaborait Balzac. Il s'agit de l'ouvrage de J.-J. Virey : *De la Femme, sous les rapports physiologique, moral et littéraire* [Paris, Crochard, 1825, in-8°]. On y trouve : « Les jeunes filles aiment le chant et s'exercent à déployer les agréments de leur voix ; ce n'est pas un médiocre indice de l'état [...] et l'on voit également parmi les oiseaux que plus ils chantent avec ardeur, plus ils sont transportés d'amour » [p. 76].

(2) 1829 : « ou encore si elle avait le fond du teint pâle et blafard ; car ces sortes de femmes sont presque toutes artificieuses ». On reconnaît là une indication due à Lavater. En outre, en 1829, Balzac corrige « moins de seize ans » en « moins de dix-sept ans ».

(3) Fin de la Méditation VI. *Des Pensionnats*. La Méditation VI de 1829 est donc la reproduction du texte de la *Troisième Méditation*, à laquelle ont été ajoutées les idées de Balzac sur l'éducation des filles.

QUATRIÈME MÉDITATION (1)

Des prédestinés.

Prédestiné signifie destiné par avance au bonheur ou au malheur ; la théologie s'est emparée de ce mot et l'emploie toujours pour désigner les bienheureux. Nous lui donnons ici une signification fatale à nos élus, dont l'on peut dire le contraire de ceux de l'Evangile : « Beaucoup d'appelés, beaucoup d'élus. »

L'expérience nous a démontré qu'il existait des classes d'hommes plus sujettes que les autres à certains malheurs : ainsi, comme les Gascons sont exagérés, les Parisiens vaniteux, comme on voit l'apoplexie s'attaquer aux gens dont le col est court, comme le *charbon* (sorte de peste) se jette de préférence sur les bouchers, la goutte sur les riches, la santé sur les pauvres, la surdité sur les rois, la paralysie sur les administrateurs, on a remarqué que certaines classes de maris étaient plus particulièrement la proie du Minotaure ; ces maris et leurs femmes accaparent les célibataires, c'est une aristocratie d'un autre genre.

Si quelques lecteurs se trouvaient dans une de ces classes aristocratiques, il aura, nous l'espérons, assez de présence d'esprit, lui et sa femme, pour se rappeler à l'instant l'axiome favori de la grammaire latine de Lhomond : Pas de règle sans exceptions. Un ami de la maison peut même citer ce vers :

La personne présente est toujours exceptée.

Et alors chacun d'eux aura, *in petto*, le droit de se croire une exception. Mais notre devoir, l'intérêt que nous portons aux maris et l'envie que nous avons de préserver tant de jeunes et jolies

(1) La *Quatrième Méditation* fait suite immédiatement, comme nous l'avons expliqué (cf. *supra*, p. 84, note 1) aux *Méditations* [III et IV de 1829. Elle devient donc en 1829 la *Méditation V. Des Prédestinés*.

femmes des caprices et des malheurs que traîne à sa suite un amant, nous forcent à signaler par ordre les maris qui doivent se tenir plus particulièrement sur leurs gardes.

Dans ce dénombrement, paraîtront les premiers tous les maris que leurs affaires, places ou fonctions chassent du logis à certaines heures et pendant un certain temps. Ceux-là porteront la bannière de la confrérie.

Parmi eux, nous distinguerons les magistrats, tant amovibles qu'inamovibles, obligés de rester au Palais, pendant une grande partie de la journée ; les autres fonctionnaires trouvent quelquefois les moyens de quitter leurs bureaux ; mais un juge ou un procureur du Roi assis sur les lys doit, pour ainsi dire, mourir pendant l'audience. Là est son champ de bataille. Il en est de même des députés et des pairs qui discutent les lois, des ministres qui travaillent avec le Roi, des directeurs qui travaillent avec les ministres, enfin du caporal de patrouille, comme le prouve la lettre de Lafleur dans le *Voyage Sentimental*.

Après les gens forcés de s'absenter du logis à des heures fixes, viennent les hommes à qui de vastes et sérieuses occupations ne laissent pas une minute pour être aimables ; leurs fronts sont toujours soucieux, leur entretien est sombre. Les uns sont des banquiers travaillant à remuer des millions, dont les têtes sont tellement remplies de chiffres qu'ils finissent par percer leur occiput et s'élever en colonnes d'additions au-dessus de leurs fronts. Ces millionnaires oublient la plupart du temps les saintes lois du Mariage et les soins réclamés par la tendre fleur qu'ils ont à cultiver ; jamais ne pensent à l'arroser, à la préserver du froid ou du chaud. A peine savent-ils que le bonheur d'une épouse leur a été confié ; s'ils s'en souviennent, c'est à table en voyant devant eux une femme richement parée ou lorsque cette femme craignant leur abord brutal, vient, aussi gracieuse que Vénus, puiser à leur caisse... oh, alors, le soir, ils se rappellent quelquefois assez fortement les droits spécifiés à l'article 213 du Code civil, et leurs femmes les reconnaissent ; mais comme les forts impôts que les lois établissent sur les marchandises étrangères, elles les souffrent et les acquittent en vertu de cet axiome : *il n'y a pas de plaisir sans un peu de peine*.

Les savants qui demeurent des mois entiers à ronger l'os d'un animal anté-diluvien, à calculer les lois de la nature, à épier ses secrets ; les Grecs et les Latins qui dînent d'une pensée de Tacite, soupent d'une phrase de Thucydide, essayant la poussière des

bibliothèques, restant à l'affût d'une note ou d'un papyrus, sont tous des Prédestinés. Rien de ce qui se passe autour d'eux ne les frappe, tant est grande leur absorption, leur extase ; le Minotaure arriverait en plein midi, à peine le verraient-ils ! Heureux ! ô mille fois heureux ! (1)

Viennent encore, la lyre à la main, quelques littérateurs dont toutes les forces animales abandonnent le rez-de-chaussée pour aller dans l'étage supérieur. Sachant mieux monter Pégase que la *jument du compère Pierre*, ils se marient rarement, et jettent, par intervalle, leur fureur sur des Chloris vagabondes ou imaginaires.

Mais les hommes dont le nez est barbouillé de tabac, mais ceux qui, par malheur, sont nés avec une éternelle pituite, mais les maris qui fument et ceux auxquels un caractère sec, bilieux, donne toujours l'air d'avoir mangé une pomme aigre, et surtout ceux qui, dans la vie privée, ont quelques habitudes cyniques, quelques pratiques ridicules, qui gardent, malgré tout, un air de malpropreté ; enfin, les vieillards qui épousent de jeunes personnes, ceux-là sont les Prédestinés par excellence (2). En vain prendront-ils les précautions énoncées dans les deux parties suivantes, rien ne peut empêcher la guerre civile de la quatrième partie, d'éclater au sein de leur ménage. Aussi doivent-ils se mettre sur-le-champ en état de siège et passer à nos Méditations sur cette guerre importante (3).

C'est à cette troupe de catharreux, fumeurs, priseurs, vieillards, grondeurs, etc., que Sterne adresse la lettre écrite, dans le *Tristram Shandy*, par Gauthier Shandy à son frère Tobie, quand ce dernier se proposait d'épouser la veuve Wadman (4). Prédestinés de toutes

(1) Addition de 6 lignes, anecdote de Beauzée : « Exemple... reprend l'académicien » (Pl. X, p. 641).

(2) Les cinq lignes suivantes sont remplacées en 1829 par une variante de 16 lignes : « Il est une dernière classe de prédestinés (Pl. X, p. 641, dern. ligne) menacées d'une dissolution subite » (Pl. X, p. 642, 15^e ligne).

(3) En 1829, addition de 410 lignes : Je vais rarement observer dans les salons (Pl. X, p. 642)... quand il la voit souvent à ses genoux » (Pl. X, p. 652). Cette addition est l'une des plus importantes du texte de 1829. Elle comprend : 1^o la parabole de l'orang-outang qui veut jouer du violon ; 2^o des réflexions sur l'amour et la science du bonheur, qui éclairent les erreurs habituellement commises dans la plupart des ménages ; 3^o une série de maximes sur l'amour et le mariage, groupées sous le titre de *Catéchisme Conjugal*. Ces additions occupent 19 pages dans l'édition originale. Le texte de 1826 est repris ensuite aux mots « C'était à toute la troupe ignorante de nos prédestinés, à nos légions de catarreux, de fumeurs, de priseurs... » (Pl. X, p. 652).

(4) Les quatre lignes suivantes sont remplacées en 1829 par une variante

classes et de tous rangs ! relisez ces célèbres instructions ; et comme beaucoup ignorent ce chef-d'œuvre du plus original des écrivains, le voici :

« Mon cher Frère Tobie,

« Ce que je vais te dire a rapport à la nature des femmes et à la
« manière de leur faire l'amour. Et peut-être est-il heureux pour toi
« (quoiqu'il ne le soit pas autant pour moi) que l'occasion se soit
« offerte, et que je me sois trouvé capable de t'écrire quelques ins-
« tructions sur ce sujet.

« Si c'eût été le bon plaisir de celui qui distribue nos lois, et qu'il
« t'eût départi plus de connaissances qu'à moi, j'aurais été charmé
« que tu te fusses assis à ma place, et que cette plume fût entre tes
« mains ; mais puisque c'est à moi à t'instruire, et que M^{me} Shandy
« est là auprès de moi, se disposant à se mettre au lit, je vais jeter
« ensemble et sans ordre sur le papier des idées et des préceptes con-
« cernant le mariage, tels qu'ils me viendront à l'esprit, et que je
« croirai qu'ils pourront être d'usage pour toi ; voulant en cela te
« donner un gage de mon amitié, et ne doutant pas, mon cher Tobie,
« de la reconnaissance avec laquelle tu le recevras.

« En premier lieu, à l'égard de ce qui concerne la religion dans
« cette affaire (quoique le feu qui me monte au visage me fasse aper-
« cevoir que je rougis en te parlant sur ce sujet ; quoique je sache,
« en dépit de ta modestie, qui nous le laisserait ignorer, que tu ne
« négliges aucune de ces pieuses pratiques), il en est une cependant
« que je voudrais te recommander d'une manière plus particulière
« pour que tu ne l'oubliaisses point, du moins pendant tout le temps
« que dureront tes amours. Cette pratique, frère Tobie, c'est de ne
« jamais te présenter chez celle qui est l'objet de tes poursuites,
« soit le matin, soit le soir, sans te recommander auparavant à la
« protection du Dieu tout-puissant, pour qu'il te préserve de tout
« malheur.

« Tu te raseras la tête, et tu la laveras tous les quatre ou cinq
« jours, et même plus souvent, si tu le peux, de peur qu'en ôtant ta
« perruque dans un moment de distraction, elle ne distingue com-
« bien de tes cheveux sont tombés sous la main du Temps, et com-
« bien sous celle de Trim.

de 7 lignes : « Les célèbres instructions... chef-d'œuvre de l'esprit humain »
(Pl. X, p. 652).

« Il faut, autant que tu le pourras, éloigner de son imagination toute idée de tête chauve.

« Mets-toi bien dans l'esprit, Tobie, et suis cette maxime comme sûre : *Toutes les femmes sont timides*. Et il est heureux qu'elles le soient ; autrement, qui voudrait avoir affaire à elles ?

« Que tes culottes ne soient ni trop étroites ni trop larges, et ne ressemblent pas à ces grandes culottes de nos ancêtres.

« Un juste *medium* prévient tous les commentaires.

« Quelque chose que tu aies à dire, soit que tu aies peu ou beaucoup à parler, modère toujours le son de ta voix. Le silence et tout ce qui en approche grave dans la mémoire les mystères de la nuit. C'est pourquoi, si tu peux l'éviter, ne laisse jamais tomber la pelle, ni les pincettes.

« Dans tes conversations avec elle, évite toute plaisanterie et toute raillerie ; et, autant que tu le pourras, ne lui laisse lire aucun livre jovial. Il y a quelques traités de dévotion que tu peux lui permettre (quoique j'aimasse mieux qu'elle ne les lût point) ; mais ne souffre pas qu'elle lise Rabelais, Scarron ou Don Quichotte.

« Tous ces livres excitent le rire ; et tu sais, cher Tobie, que rien n'est plus sérieux que les fins du mariage.

« Attache toujours une épingle à ton jabot avant d'entrer chez elle.

« Si elle te permet de t'asseoir sur le même sofa, et qu'elle te donne la facilité de poser ta main sur la sienne, résiste à cette tentation. Tu ne saurais prendre sa main, sans que la température de la tienne lui fasse deviner ce qui se passe en toi. Laisse-la toujours dans l'indécision sur ce point et sur beaucoup d'autres. En te conduisant ainsi, tu auras au moins sa curiosité pour toi ; et si ta belle n'est pas encore entièrement soumise, et que ton *âne* continue à regimber (ce qui est fort probable), tu te feras tirer quelques onces de sang au-dessous des oreilles, suivant la pratique des anciens Scythes, qui guérissaient par ce moyen les appétits les plus désordonnés de nos sens.

« Avicenne est d'avis que l'on se frotte ensuite avec de l'extrait d'ellébore, après les évacuations et purgations convenables ; et je penserais assez comme lui. Mais surtout ne mange que peu ou point de bouc ni de cerf ; et abstiens-toi soigneusement, c'est-à-dire, autant que tu le pourras, de paons, de grues, de foulques, de plongeons ou de poules d'eau.

« Pour ta boisson, je n'ai pas besoin de te dire que ce doit être une
« infusion de verveine et d'herbe hanéa, de laquelle Elien rapporte
« des effets surprenants. Mais si ton estomac en souffrait, tu devrais
« en discontinuer l'usage, et vivre de concombres, de melons, de
« pourpier et de laitue.

« Il ne se présente pas pour le moment autre chose à te dire. A
« moins que la guerre venant à se déclarer...

« Ainsi, mon cher Tobie, je désire que tout aille pour le mieux ;
« Et je suis ton affectionné frère.

GAUTHIER SHANDY. »

Dans les circonstances actuelles, Sterne lui-même retrancherait sans doute de sa lettre l'article de l'*âne* ; et loin de conseiller à un prédestiné de se faire tirer du sang il changerait le régime des concombres et des laitues en un régime éminemment substantiel. Il recommandait alors l'économie pour arriver à une profusion magique au moment de la guerre.

A cela près, cette instruction savante appelle d'elle-même la méditation, car un Prédestiné doit se considérer comme étant obligé, pour éviter le Minotaure, de rester amant de sa femme, fiction assez fatigante par la minutie des obligations qu'elle impose (1).

Un homme devrait toujours, avant de se marier, consulter ses forces et physiques et morales. Pour lutter avec avantage contre les tempêtes que le Malin Esprit élèvera chez sa femme, il faut à un mari, une santé robuste, un tact exquis, beaucoup d'esprit, assez de bon sens pour ne faire sentir sa supériorité que dans les circonstances opportunes ; enfin une ouïe et une vue très fines.

S'il avait une belle figure, une belle taille, un air mâle et qu'il restât en arrière de toutes ces promesses, il rentrerait dans la classe des Prédestinés. Aussi un mari laid, mais dont la figure est pleine d'expression, serait-il, si sa femme oublie une seule fois sa laideur, dans la situation la plus favorable pour combattre le Génie du Mal.

Il s'étudiera, et c'est un oubli dans la lettre de Sterne, à rester constamment inodore, pour ne pas donner de prise à la malveillance. Aussi fera-t-il un médiocre usage des parfums, qui exposent toujours les beautés à d'injurieux soupçons (2).

(1) Paragr. supprimé en 1829.

(2) En 1829, addition de 9 lignes : « Il devra épulcher sa conduite... ou s'y

Un de ses devoirs les plus importants sera de cacher à sa femme la véritable situation de sa fortune, afin de pouvoir satisfaire ses fantaisies et ses caprices, comme le font de généreux célibataires.

Enfin, il n'appartiendra à aucune de ces classes de Prédestinés, et, chose difficile, chose pour laquelle il faut un courage surhumain, il doit exercer le pouvoir le plus absolu sur l'âne dont parle Sterne. Cet âne doit être soumis comme un serf du XIII^e siècle à son seigneur : obéir et se taire, marcher et s'arrêter au moindre commandement.

Muni de tous ces avantages, à peine un mari pourra-t-il entrer en lice avec l'espoir du succès. Comme tous les autres, il court encore le risque d'être, pour sa femme, une espèce d'Editeur responsable (1).

est mal pris pour défaire un bouton » (Pl. X, p. 655). Cette addition contient une citation d'un « philosophe » qui n'est pas autrement désigné.

(1) En 1829, la fin de la *Méditation V* est constituée par une addition de 57 lignes : « Eh quoi, vont s'écrier... pour l'instruction du genre humain » (Pl. X, p. 656-657). La *Méditation V* est donc la reproduction du texte de notre *Quatrième Méditation* augmenté de deux additions inégales, la conclusion et l'importante digression sur l'amour et le bonheur, incluant le *Catéchisme Conjugal*.

CINQUIÈME MÉDITATION (1)

De l'homme estimable, malheureux dans son intérieur ⁽²⁾.

Aujourd'hui (3), l'on ne pendrait pas un ministre, comme jadis pour un *oui* ou un *non* ; un Châteaubriand ne torturerait guère Françoise de Foix ; nous ne portons plus au côté une longue épée prête à venger l'injure. Or, dans le siècle où la civilisation a fait des progrès si rapides, où l'on nous apprend la moindre science en vingt-quatre leçons, tout a dû suivre cet élan vers la perfection. Nous ne pouvions plus parler la langue mâle, rude et grossière de

(1) La *Cinquième Méditation* de 1826 ne correspond pas directement à une Méditation entière de 1829. Elle fournit une partie de la *Méditation VII. De la Lune de Miel* et une partie de la *Méditation VIII. Des Premiers Symptômes*. Nous avons dit plus haut (cf. *supra*, p. 84, note 1) que la *Méditation VI. Des Pensionnats* était la nouvelle version de la *Troisième Méditation* de 1826. La *Cinquième Méditation* vient donc à sa place dans la *Méditation VII*. Toutefois le texte de 1826 présente plus loin une méditation intitulée *De la Lune de Miel (Septième Méditation)*. Cette *Septième Méditation*, en dépit de l'analogie du titre et du sujet, n'a aucun point commun avec la *Méditation VII*. La *Méditation VII. De la Lune de Miel* du texte de 1829 correspond donc à la *Cinquième Méditation* de 1826. *De l'Homme Estimable...*, mais elle commence par une addition de 375 lignes, entièrement nouvelle, consacrée à la « Lune de Miel » : « Si nos premières Méditations... si elle se doutait d'avoir à rougir pendant ce discours » (Pl. X, pp. 666-765, ligne 38). En plus du passage consacré à la « lune de miel », on trouve dans cette addition, une importante théorie de l'amour : Balzac y montre qu'un sentiment est d'autant plus durable qu'il a été plus longuement préparé par l'attente et rapproche cette remarque sur la genèse des passions des lois qui régissent la création dans plusieurs autres domaines (cf. *Introduction*).

(2) Ce titre n'a pas été repris en 1829.

(3) Ce paragr. fait suite à l'addition de 375 lignes mentionnée plus haut. C'est donc à partir des mots « aujourd'hui, l'on ne pendrait pas un ministre... » que commence l'analogie entre notre *Cinquième Méditation* et la *Méditation VII*.

nos ancêtres, et l'âge dans lequel on fabrique des tissus aussi fins, aussi brillants, des meubles si élégants, des porcelaines si riches, devait être l'âge des périphrases et des circonlocutions (1).

Aussi, lorsque dans le monde, une jeune dame n'a pas su broder le voile dont une femme honnête couvre sa conduite, là où nos aïeux auraient rudement tout expliqué par un seul mot, on se contente de dire : « elle est fort aimable, mais bien *inconséquente*... » Nous avons longtemps cherché le sens de ce dernier mot et surtout la figure de rhétorique par laquelle on lui faisait exprimer le contraire de ce qu'il signifie ; nos méditations ont été vaines.

Vert-Vert a, le dernier, prononcé le mot de nos ancêtres, et encore s'est-il adressé, par malheur, à d'innocentes religieuses, dont les infidélités n'atteignaient en rien l'honneur des hommes.

Quand votre femme est inconséquente, vous êtes, vous, *minotaurisé* (2). Pour les infortunés déjà compris dans cette catégorie, il n'est plus de ressources ; en lisant ce livre ils ressembleront à des naufragés écoutant un des leurs raconter les détails de la tempête. Mais la société n'est pas ingrate : après avoir fourni le célibataire séducteur, elle ne s'en tiendra pas là, elle s'occupera essentiellement de vous, et aura sa phrase toute prête pour vous consoler de votre malheur, le spécifier et l'annoncer officiellement à chacun.

Quand à Paris on ouvre un magasin nouveau, soit à l'enseigne du Page Inconstant, soit à la Mère Coupable, etc., vous voyez dans les rues des hommes empressés de vous fourrer dans la main des cartes qui vous engagent à aller vous fournir là, plutôt qu'ailleurs ; eh bien, il semble que dans le monde, on trouve un malin plaisir à se dire décemment : « Oh ! nous avons une nouvelle boutique ouverte ! »

Si vous êtes un galant homme, si vous jouissez d'une certaine

(1) Ici, en 1829, addition de 43 lignes : « Il faut donc essayer de forger quelque mot nouveau... et nous empêche de rire comme riaient nos pères » (Pl. X, pp. 676-677). Cette addition comprend une transition d'une dizaine de lignes à la suite de laquelle Balzac insère la définition du Minotaure empruntée au Dictionnaire de Chompré, et qui se trouvait placée en tête de la *Première Méditation* de 1826. *De la Statistique Conjugale*.

(2) La fin de ce paragr. et le paragr. suivant sont supprimés en 1829. La phrase « Quand votre femme... minotaurisé » est liée directement à la fin de la p. 97 « Si vous êtes un galant homme... », d'ailleurs légèrement modifiée (Pl. X, p. 677, ligne 22).

estime, et beaucoup de maris méritent réellement d'être plaints, alors, en parlant de vous, on dira : « M. N... est un homme bien estimable, sa femme est fort jolie, mais il n'est pas heureux dans son intérieur. » Ainsi, l'*homme estimable, malheureux dans son intérieur*, ou l'*homme qui a une femme inconséquente*, sont tout bonnement des gens appartenant au régiment de Molière, et ce grand homme, hélas !... y fût capitaine d'état-major. (1)

Ne croyez pas que vous deveniez, tout à coup, malheureux dans votre intérieur ; vous arrivez à cette température conjugale, par degrés et insensiblement ; beaucoup de maris sont même restés malheureux dans leur intérieur, toute leur vie, sans le savoir. Cette révolution domestique s'opère toujours d'après des règles certaines et des évolutions aussi sûres que les phases de la lune : elles sont applicables à tous les ménages. La Nature morale a ses lois, comme la Nature physique, et rien n'a été plus amusant à observer (2).

Deux personnes se marient-elles ? (3) les célibataires ont ordinairement la politesse de laisser entièrement les époux à eux-mêmes. Ils regardent un mari comme un ouvrier qui dégrossit, polit, taille à facettes et monte le diamant, qui passera de main en main pour être un jour admiré à la ronde. Aussi, se gardent-ils bien de troubler ce travail dont la société doit profiter ; ils savent, d'ailleurs, que les nouveaux mariés n'ont, d'abord, jamais assez

(1) En 1829, addition de 14 lignes : « Hé ! bien, déesse du goût moderne... je vous avertis que... » (Pl. X, pp. 677-678, ligne 3).

(2) En 1829, addition de 52 lignes : « Votre jeune femme ne prendra jamais... néophytes de la science sublime du mariage » (Pl. X, pp. 678-679). Cette addition emprunte deux passages à la *Sixième Méditation* (voir plus bas p. 100, notes 1 et 2). Cette addition a été insérée ici pour servir de conclusion à la *Méditation VII. De la Lune de Miel*.

Le reste de notre *Cinquième Méditation* fait partie alors de la *Méditation VIII. Des Premiers Symptômes*. Cette *Méditation VIII* de 1829 est formée par la réunion de deux *Méditations* de 1826, la fin de notre *Cinquième Méditation* d'une part, et la totalité de la *Sixième Méditation* de 1826, intitulée *Des Premiers Symptômes*, d'autre part.

(3) La *Méditation VIII* ne commence pas par ces mots. Balzac insère d'abord ici le début de la *Sixième Méditation* de 1826 : « Lorsque votre femme... les canapés et les appartements en ville » (page 102). Puis 3 lignes de transition : « Ce sentiment d'indifférence... une sorte d'instinct lui a donné le mot d'ordre » (Pl. X, pp. 679-680). Enfin il reprend : « Deux personnes se marient-elles » (Pl. X, p. 680, ligne 5), et l'analogie de notre *Cinquième Méditation* et de la *Méditation VIII* commence à partir d'ici.

l'un de l'autre. L'aspect d'un jeune ménage fortement épris, réjouit toujours ceux d'entre les célibataires qu'on a nommés les *Roués* ; les grosses pluies durent peu. Alors ils se tiennent à l'écart, mais en faisant le gué, en épiant, avec une incroyable finesse, le moment où les deux époux commencent à se lasser du septième ciel (1).

Il n'existe pas un seul ménage où cet instant fatal n'arrive. Cette heure-là a sonné principalement par votre faute ; car, dans cet ouvrage, destiné à accuser les femmes, nous nous plaisons à reconnaître que le premier penchant d'une jeune demoiselle est, quand elle aime son mari, de l'aimer toujours.

Notre tâche n'est pas de montrer, dans ce livre, comment on peut, sur cette terre, filer, dans l'état de mariage, le parfait amour jusqu'au bout du peloton. Cela se peut, mais la conservation du bonheur demande plus de peines que la conquête du bonheur même, et plus de soins qu'il n'en faut pour faire fortune. Or, ce sera la matière du second livre, et ici nous devons chercher uniquement à garantir du grand malheur ceux qui, déjà, l'ont mérité (2).

Le tact avec lequel les célibataires découvrent le moment où la bise vient à souffler dans un ménage, est inconcevable ; mais il est vrai de dire qu'en général, on met à trahir sa froideur la même naïveté qu'à annoncer son amour (3).

Au temps où vous parcouriez avec madame les ravissantes campagnes du septième ciel, où, selon les caractères, on reste campé là un ou deux jours, quinze ou vingt, un mois ou six, un an, deux ans, vous n'alliez point dans le monde ; *heureux dans votre intérieur*, si vous sortiez, c'était pour faire à la manière des amants, une partie fine, courir au spectacle, à la campagne, etc. Du moment que vous reparaissez, ensemble ou séparément, au sein de la société, que l'on vous voit assidus, l'un l'autre, aux bals, aux fêtes, à tous ces vains amusements créés pour fuir le vide du cœur, les célibataires devinent que votre femme y vient chercher des distractions ; donc son ménage, son mari l'ennuient.

Là, le célibataire sait que la moitié du chemin est fait. Là, vous êtes sur le point de devenir un homme malheureux dans votre

(1) Les deux paragr. suivants sont supprimés en 1829.

(2) Fin du passage supprimé.

(3) Ce paragr. est remplacé en 1829 par une variante de 14 lignes (Pl. X, p. 680). Les deux phrases du texte de 1826 ont formé la première et la dernière phrase de cette variante.

intérieur et votre femme *inconséquente*, c'est-à-dire, au contraire, qu'elle sera très conséquente dans sa conduite, qu'elle la raisonnera avec une profondeur étonnante, et que vous n'y verrez que du feu. Dès ce moment elle ne manquera en apparence à aucun de ses devoirs, et recherchera d'autant plus les couleurs de la vertu qu'elle l'aura tuée. Hélas ! disait Crébillon :

Doit-on hériter de ceux qu'on assassine ?

Jamais vous ne l'aurez vue plus soigneuse à vous plaire ; elle cherche à vous dédommager de la secrète lésion de votre propriété conjugale, par de petites félicités qui vous font croire à la perpétuité de son amour : ou selon les caractères, elle vous méprisera par cela même qu'elle vous trompe avec succès, ou vous haïra si vous la contrariez (1).

Cependant une jeune femme ne prend pas un amant sans faire de sérieuses réflexions (2). Là commence, pour vous, un ordre de choses tout nouveau ; là, se trouve le premier avertissement que la Nature, cette indulgente et bonne mère, donne à toutes les créatures qui ont à supporter quelque danger ; elle a mis au cou du Minotaure une sonnette, comme à la queue de cet épouvantable serpent, l'effroi du voyageur. Alors se déclarent, dans votre femme, ce que nous appellerons les *premiers symptômes*. Malheur à qui n'a pas su les combattre (3).

Votre femme s'ennuie et le bonheur permis n'a plus d'attrait pour elle ; ses sens, son imagination, le caprice appellent un amant ; cependant, elle n'ose pas encore s'embarquer dans une intrigue dont les conséquences et les détails l'effrayent : vous êtes encore là pour quelque chose ; vous pesez dans la balance, mais bien peu. De son côté, l'amant se présente paré de toutes les grâces de la nouveauté, de tous les charmes du mystère ; un combat s'élève dans le cœur de votre femme. Bientôt, plus il y a de dangers et de risques à courir et plus elle brûle de se précipiter dans cet abîme

(1) Ici s'arrête le fragment de la *Cinquième Méditation* utilisé dans la *Méditation VIII*. Les paragr. suivants sont supprimés en 1829. Toutefois, ils ont été utilisés partiellement dans la conclusion de la *Méditation VII*, et dans celle de la *Méditation VIII*.

(2) Cette phrase devient en 1829 le début de la conclusion ajoutée à la *Méditation VII* (Pl. X, p. 678, ligne 13).

(3) Tout ce paragr. depuis « Là commence pour vous... » a été utilisé dans la conclusion de la *Méditation VII* (Pl. X, p. 679, ligne 1 sqq.).

de craintes, de jouissances, d'angoisses, de voluptés. Son imagination s'allume, s'irrite, et sa vie future prend alors, à ses yeux, une teinte romanesque et mystérieuse : son âme trouve déjà que l'existence a reçu du ton de cette discussion, solennelle pour les femmes. Tout s'agite, tout s'ébranle, tout s'émeut en elle ; elle vit trois fois plus qu'auparavant. Elle juge de l'avenir par le présent, alors toutes les jouissances que vous lui avez prodiguées plaident contre vous : l'imagination ne lui présente-t-elle pas le bonheur plus vif, avec cet amant que les lois lui défendent ? et, elle aime ce danger imminent, cette épée de Damoclès suspendue, au-dessus de sa tête, par vous-même (1).

Cette situation terrible a des indices, des conséquences, des signes dont va vous instruire la Méditation suivante.

(1) Tout ce paragr. est utilisé plus loin, à la fin de la *Méditation VIII* (Pl. X, p. 688, ligne 41, p. 689, ligne 27). Les deux lignes qui suivent sont supprimées.

SIXIÈME MÉDITATION

Des premiers symptômes ⁽¹⁾.

Lorsque votre femme est dans la crise où nous l'avons laissée, vous êtes, vous, en proie à une douce et entière sécurité ; vous avez tant de fois vu le soleil que vous commencez à croire qu'il peut luire pour tout le monde. Alors vous ne prêtez plus aux moindres actions de votre femme, cette attention que vous donnait le premier feu de votre amour.

Cette indolence empêche beaucoup de maris d'apercevoir les symptômes par lesquels leurs femmes annoncent un premier orage ; cette négligence a plus fait de maris malheureux dans leur intérieur que les fiacres, les canapés et les appartements en ville (2).

Pour certains infortunés, ces symptômes seraient choses toutes nouvelles, et, en nous lisant, ils se souviendront, non sans quelque amertume, qu'ils se sont déclarés naguère dans leur ménage.

En cette occurrence (3), le premier diagnostic chez la femme est une grande *Excentricité*. Elle aime à se sauver d'elle-même, à fuir son intérieur, mais sans cette avidité des époux complètement malheureux ; elle s'habille avec beaucoup de soin, afin, dira-t-elle, de flatter votre amour-propre, en attirant tous les regards au milieu des fêtes et des plaisirs.

(1) Nous avons déjà dit plus haut que cette coupure disparaît en 1829, la *Méditation VIII. Des Premiers Symptômes* étant formée par la réunion de la *Cinquième* et de la *Sixième Méditation*. Nous avons dit également que le début de la *Sixième Méditation* avait été conservé comme début dans la *Méditation VIII* (cf. p. 98, note 3).

(2) Fin du passage utilisé comme début de la *Méditation VIII*. Le paragr. suivant est supprimé en 1829.

(3) Ce paragr. suit dans la *Méditation VIII*, le deuxième paragr. de la page 100 (cf. p. 100, note 1). C'est donc la phrase qui sert de transition entre les deux *Méditations* réunies dans la *Méditation VIII*.

Revenue au sein du bonheur domestique, vous la verrez parfois sombre et pensive, puis tout à coup elle rit et s'égaye comme pour s'étourdir ; ou elle prend l'air grave d'un soldat qui marche au combat ; d'aussi fréquentes variations annoncent toujours la terrible hésitation que nous avons signalée.

Là, elle lira des romans pour se repaître de l'image habilement présentée et toujours diversifiée d'un amour contrarié qui triomphe, ou pour s'habituer, par la pensée, aux dangers d'une intrigue. (1)

Elle voit, avec une froideur que vous seul pouvez calculer, tous les détails du bonheur conjugal : ce bonheur, pour elle, est toujours là ; elle le connaît, elle le juge, elle l'analyse ; et que de légères mais terribles preuves viennent prouver à un mari spirituel que cet être fragile argumente et raisonne au lieu d'être emporté par la fougue de la passion. De là, sortent et ces plaisanteries dont vous riez le premier, et ces réflexions qui vous surprennent par leur profondeur, et ces changements soudains, ces caprices d'un esprit qui flotte ; elle devient tout à coup d'une extrême tendresse comme par repentir de ses pensées et de ses projets. Enfin, elle accomplit le *varium et mutabile fœmina* que nous avons eu jusqu'ici la sottise d'attribuer à leur constitution. Un auteur, dans le désir d'expliquer les variations atmosphériques de la femme, a même été jusqu'à les faire provenir d'un *autre animal contenu dans l'animal* (2) ; mais vous n'observerez jamais ces fréquentes anomalies chez une femme satisfaite.

Ces symptômes sont légers comme de la gaze ; ils ressemblent à ces nuages qui nuancent à peine l'azur du ciel et qu'on nomme des fleurs d'orage. Bientôt les couleurs prennent des teintes plus fortes.

Au milieu de cette méditation solennelle, qui tend à mettre selon l'expression de M^{me} de Staël, plus de poésie dans la vie, quelques femmes, auxquelles des mères vertueuses par calcul, par devoir ou par hypocrisie, ont inculqué des principes tenaces, prennent les

(1) En 1829, addition de 8 lignes : « Elle professera... elle peut prétendre à exercer des droits » (Pl. X, pp. 681, *in fine* et 680).

(2) En 1829, var. : « Diderot dans le désir d'expliquer ces variations presque atmosphériques de la femme, a même été jusqu'à les faire provenir de ce qu'il nomme la *bête féroce* ». C'est une allusion au passage suivant de Diderot. *Sur les Femmes* : « La femme dominée par l'hystérisme éprouve je ne sais quoi d'inférieur ou de céleste. Quelquefois, elle m'a fait frissonner. C'est dans la fureur de la bête féroce qui fait partie d'elle-même, que je l'ai vue, que je l'ai entendue » (Diderot, *Œuvres*, Bibl. de la Pléiade, p. 743).

dévorantes idées dont elles sont assaillies pour des suggestions du Démon ; et alors, vous les voyez trotter régulièrement à la messe, aux offices, aux vêpres même : cette fausse dévotion commence par de jolis livres de prière reliés avec luxe ; elles s'efforcent à remplir les devoirs imposés par la religion, et délaissés pour les enivrantes joies de l'amour.

Ici, posons un principe et gravez-le en lettres de feu dans votre souvenir.

Lorsqu'une jeune mariée reprend tout à coup des pratiques religieuses autrefois abandonnées, ce nouveau système d'existence cache toujours un motif d'une haute importance pour le bonheur du mari. Sur cent femmes il en est au moins soixante-dix-neuf chez lesquelles ce retour vers l'autel prouve qu'elles ont été *inconséquentes* ou vont le devenir.

Mais un symptôme plus clair, plus décisif, que tout mari reconnaîtra, sous peine d'être un sot, est celui-ci :

Au temps où vous étiez plongés l'un et l'autre dans les délices de l'aurore conjugale, votre femme, en véritable amante, fit constamment votre volonté : heureuse de pouvoir vous prouver son amour, elle aurait désiré que vous lui eussiez commandé de marcher sur le bord des gouttières, et, sur-le-champ, agile comme un écureuil, elle eût parcouru les toits. En un mot, elle trouvait un plaisir ineffable à vous sacrifier ce *je* qui la rendait un être différent de vous, elle s'était identifiée à votre nature, obéissant à ce vœu du cœur : *Una caro*.

Maintenant tout change visiblement, et votre femme, blessée de rencontrer sa volonté anéantie, tend à la reconquérir, au moyen d'un système développé, graduellement et de jour en jour, avec une croissante énergie.

C'est le système de la *Dignité de la Femme* ; son premier effort est d'apporter dans vos plaisirs une certaine réserve et une certaine tiédeur dont vous êtes le seul juge (1). Nous aurions bien dessiné ici une espèce de thermomètre conjugal ; mais, vengeurs de la

(1) La phrase suivante est supprimée en 1829. Par contre, ici se place une addition de 45 lignes : « Selon le plus ou moins d'empchement... que vous êtes seul en état d'apprécier » (Pl. X, pp. 683-684). Il s'agit de la description d'un symptôme supplémentaire des restrictions apportées au plaisir. Balzac y fait allusion en particulier à la liste des « vingt-deux voluptés » de la Grèce qu'il trouvait dans l'*Erotika Biblion* de Mirabeau.

morale, nous avons cru y apercevoir des railleries trop fortes (1). Puis votre femme prétend qu'elle doit avoir son opinion et vous la vôtre. « En se mariant, dira-t-elle, une femme ne fait pas vœu d'abdiquer sa raison ; les femmes sont-elles donc réellement esclaves ? Les lois humaines ont enchaîné le corps, mais la pensée n'a jamais été de leur domaine, etc., etc. » (2).

Elle commence à dire : « *Ma chambre, mon lit, mon appartement.* » A beaucoup de vos questions, elle répondra : « *Cela ne vous regarde pas* » ou : « *les hommes ont leur part dans la direction d'une maison, et les femmes ont la leur* » ; ou bien encore, elle ridiculisera les hommes qui se mêlent du ménage, et elle prétendra : *que les hommes n'entendent rien à certaines choses*. Et le nombre des choses auxquelles vous n'entendez rien augmentera tous les jours.

Un beau matin vous verrez dans votre petite église deux autels là où vous n'en cultiviez qu'un seul ; l'autel de votre femme et le vôtre seront devenus distincts ; et cette distinction ira croissant, toujours en vertu du système de la dignité des femmes.

Viendront alors les idées suivantes, que l'on vous inculquera, malgré vous, par la vertu d'une *force vive*, fort ancienne et peu connue. La force de la vapeur, des chevaux, des hommes, de l'eau sont de bonnes inventions ; mais la nature a pourvu la femme d'une force morale à laquelle ces dernières ne sont pas comparables ; nous la nommerons : *force de la Cresselle* (3). Elle consiste dans une perpétuité du son, un retour si exact des mêmes paroles, une rotation si complète des mêmes idées, qu'à force de les entendre, vous les admettez pour être délivré de la discussion. Ainsi, la force de la Cresselle vous prouvera : Que vous êtes bien heureux d'avoir une femme d'un tel mérite ; qu'on vous a fait trop d'honneur en vous épousant ; que souvent les femmes voient plus juste que les hommes ; que vous devriez prendre l'avis de votre femme et le suivre ; que vous devez respecter la mère de vos enfants, l'honorer, avoir confiance en elle, etc., etc. (4).

1) Fin de la phrase supprimée en 1829. Le texte reprend à la phrase suivante introduite par une liaison différente (Pl. X, p. 684, *in fine*).

(2) En 1829, addition de 5 lignes : « Ces idées procèdent... *instruction en ménage* » (Pl. X, p. 685). Cette addition fait allusion à la *Méditation XI. De l'Instruction en Ménage* qu'on trouve dans le texte de 1826 et dans celui de 1829.

(3) Même orth. en 1829.

(4) Ce discours indirect est beaucoup plus long en 1829, et Balzac le présente d'une manière plus sensible, en plaçant chaque réflexion dans un alinéa séparé (Pl. X, p. 686).

Si, à ces conquêtes de la dignité de la femme sur le pouvoir de l'homme vous opposez une ferme résistance, votre malheur sera certain.

D'abord, s'élèveront des querelles qui, aux yeux de votre femme, vous donneront un air de tyrannie ; elles seront pour elle une terrible excuse à son inconséquence. Puis, dans ces légères discussions, elle saura prouver à sa famille, à la vôtre, à tout le monde, à vous-même, que vous avez tort. Si, pour obtenir la paix, ou par amour, vous reconnaissez les droits prétendus de la Femme, vous lui laissez un avantage dont elle profitera éternellement. Un mari, comme un gouvernement, ne doit jamais avouer une faute. Là, votre pouvoir serait débordé par le système occulte de la dignité femelle ; là, tout serait perdu, elle marcherait de concession en concession jusqu'à vous chasser de *son* lit.

La femme vous tournera en ridicule pendant le choc momentané de vos opinions. Le jour où elle vous aura ridiculisé verra la fin de votre bonheur. Votre pouvoir expirera. Une femme qui a ri de son mari ne l'aime plus. *Un homme* doit être *pour la femme qui aime*, un être plein de force, de grandeur, et toujours imposant (1). Aussi, pour vous grandir dans cet esprit léger, dans cette âme de dentelle, disait Napoléon, il faut montrer une âme d'acier ; accepter cette terrible guerre domestique et ne jamais céder l'empire de la *Volonté*. Si vous l'abdiquez, elle vous mésestimera par cela seul qu'elle vous trouverait sans vigueur. Vous ne seriez plus un *homme* pour elle (2).

A cette époque fatale, vous la verrez établir avec adresse le droit de sortir seule.

Vous étiez naguère son Dieu, son idole. Elle est maintenant arrivée à ce degré de dévotion qui permet d'apercevoir des trous à la robe des Saints (3).

(1) En 1829, add. de 6 lignes : « Une famille ne saurait exister sans le despotisme... l'objet des seconde et troisième parties de notre livre » (Pl. X, p. 686, *in fine*). Cette addition contient une allusion à la seconde et à la troisième parties de la *Physiologie du Mariage*, qui ne sont pas évoquées dans le texte de 1826.

(2) En 1829, add. de 6 lignes : « Mais nous ne sommes pas encore arrivés... et poursuivons » (Pl. X, p. 687). Cette addition contient encore une allusion à la suite du livre, mais sans donner de précisions.

(3) En 1829, add. de 8 lignes : « — Oh ! mon Dieu, mon ami, disait M^{me} de la Vallière... dont la réponse fit fortune sous le règne de Louis XV » (Pl. X, p. 687). Cette addition cite un mot de M^{me} de la Vallière, probablement tiré d'un recueil

Elle étudiera votre caractère pour trouver des armes contre vous ; et cette étude, en horreur à l'amour, se découvrira par les mille petits pièges qu'elle vous tendra pour se faire, à dessein, rudoyer, gronder par vous.

Elle se mettra à table sans vous attendre.

Si elle passe en voiture au milieu d'une ville, elle vous indiquera certains objets que vous n'aperceviez pas (1).

Elle cherchera à abolir entièrement votre influence dans l'administration de la maison, et elle tendra à être seule maîtresse de votre fortune ; d'abord parce que cette lutte sera une distraction pour son âme vide ou trop fortement remuée, ensuite elle trouvera dans votre opposition un nouveau motif de ridicule. Les expressions consacrées ne lui manqueront pas, et en France nous cédon'si vite au sourire ironique d'autrui !...

De temps à autre, apparaîtront des migraines et des mouvements des nerfs. Ils donneront lieu à toute une Méditation.

Dans le monde, elle parlera de vous avec assurance, et vous regardera sans rougir.

Elle commencera à blâmer vos moindres actes, parce qu'ils seront en contradiction avec ses idées ou ses intentions secrètes (2).

A ces traits, vous pouvez maintenant en ajouter d'autres. Nous tâcherons de peindre à fresque et de vous laisser les miniatures. Cette Méditation peut provoquer tous vos souvenirs et vous plonger dans une longue rêverie. Selon les caractères, ces indices, cachés sous les accidents de la vie habituelle, varient à l'infini ; et, vous découvrirez un symptôme dans la manière dont une femme met son shall, lorsque tel autre aura besoin d'une chiquenaude sur son *âne* pour deviner l'indifférence de sa compagne (3).

d'*anas* du XVIII^e siècle. Nous n'avons pas pu retrouver l'origine de cette anecdote.

(1) 1829 : « elle chantera devant vous sans avoir peur ; elle vous coupera la parole, ne vous répondra quelquefois pas, et vous prouvera, de vingt manières différentes, qu'elle jouit, près de vous, de toutes ses facultés et de tout son bon sens. »

(2) En 1829, add. de 18 lignes : « Elle n'aura pas autant de soin de ce qui vous touche... Symptôme » (Pl. X, p. 688). Cette addition contient quelques nouveaux signes de la liberté d'esprit recouvrée par la femme. Elle contient aussi une anecdote sur M. de Vivonne, qui paraît avoir la même source que le trait de M^{me} de la Vallière.

(3) En 1829, add. de 68 lignes, qui sert de conclusion à la *Méditation VIII* : « Un beau matin de printemps... frappent du pied et sont satisfaits » (Pl. X,

pp. 688-690). Cette conclusion est composée à l'aide de plusieurs emprunts au texte de 1826. On trouve d'abord un premier paragr. qui n'est autre que la conclusion de notre *Cinquième Méditation. De l'Homme Estimable malheureux dans son intérieur* : « Votre femme s'ennuie... cette épée de Damoclès suspendue au-dessus de sa tête par vous-même » (pp. 100 et 101). Le second paragr. du texte de 1829 est nouveau : « Vous qui avez peut-être à aller faire des accolades... Eh bien, où sont vos moyens de défense ? ... où ? ». Le troisième paragr. est presque entièrement emprunté à la conclusion de la *Septième Méditation* de 1826. *De la Lune de Miel* : « La seconde et la troisième parties vont vous développer les moyens de combattre le Minotaure et de sauver votre femme ; ou si la Fatalité, le Diable, le célibat... frappent du pied et sont satisfaits » (p. 113). Ce dernier passage servait en 1826 de conclusion générale à la *Première Partie*. Il a gardé le même caractère en 1829, car il est un résumé de toutes les observations précédentes. La *Méditation VIII*, méditation essentiellement descriptive, est donc celle qui suit le plus fidèlement le texte de 1826. Les additions y sont peu nombreuses et surtout elles changent peu le sens général du chapitre : elles ne font que développer ou enrichir les observations, déjà très abondantes, qu'on trouve dans le texte de 1826.

A la suite de la *Méditation VIII*, Balzac complète en 1829, la première partie de la *Physiologie du Mariage* en insérant une *Méditation* nouvelle et très importante la *Méditation IX*, intitulée *Epilogue*. C'est une explication historique des lois et des usages conjugaux en France, suivie d'un certain nombre de suggestions destinées à amender les mœurs actuelles et à donner plus de stabilité au mariage et plus de sûreté à la paternité. Nous avons parlé dans notre *Introduction* de cette addition tout à fait significative.

SEPTIÈME MÉDITATION (1)

De la lune de miel ⁽²⁾.

Nous avons amené votre femme au moment où elle médite la trahison ; nous avons fait apparaître le danger dans toute sa force ; les chances ont été mathématiquement évaluées à dix, vingt ou trente contre une selon les circonstances ; une Méditation a compté les maris qui courent le plus de risques ; nous avons offert le portrait d'un homme capable de combattre le Minotaure avec succès ; rien, à notre avis, ne s'opposerait à ce que nous examinassions vos moyens de défense ; mais il nous reste encore à méditer sur les résultats de votre *Lune de Miel*.

Le mot *Lune de Miel* (3) est une expression anglaise, elle donne avec assez de grâce l'idée de cette saison si fugitive où tout est douceur, charme, ravissement, gentillesse. C'est précisément le temps où les célibataires vous contemplaient avec respect, travailler à former votre femme, à l'instruire, à la rendre *adorable* ; or, le but de ce livre étant de vous saisir au moment où cette Lune de Miel finit, il est de la plus haute importance de voir quels en furent les événements ; car cette époque de bonheur doit avoir, comme toutes les lunes, des *influences*.

En épousant votre femme, vous vous aimiez ou avez cru vous

(1) Cette *Septième Méditation* a presque entièrement disparu en 1829. Trois passages seulement ont été utilisés, l'un dans la *Méditation VII. De la Lune de Miel*, un autre à la fin de la *Méditation X. Traité de Politique Maritale*, un troisième dans la conclusion de la *Méditation VIII. Des Premiers Symptômes*.

(2) Ce titre est devenu le titre de la *Méditation VIII*, qui n'a aucun rapport avec le texte ci-dessous.

(3) Cette phrase : « Le mot *Lune de Miel* est une expression anglaise... gentillesse » est la seule partie de ce texte repris dans la *Méditation VII* : « Cette expression *Lune de Miel* est un anglicisme... douceur et ravissement » (Pl. X, p. 667, ligne 14).

aimer l'un l'autre, puisque nous supposons une Lune de Miel ; mais qui des deux aimait le mieux ?

Que t'en semble, lecteur ?

Cette difficulté vaut bien qu'on la propose.

Lorsqu'un homme d'esprit sent ou voit (à moins d'être un sot, ou voit cela) qu'il aime bien plus qu'il n'est aimé, il doit avoir la prudence de tempérer son ardeur de manière à se mettre exactement au diapason de sa femme ; alors sa femme ne prendra pas sur lui un éternel ascendant, en vertu duquel elle le mènerait par le bout du nez, avec tous les ménagements d'usage, car le nez pourrait lui rester dans la main.

Si telle n'a pas été votre conduite, votre situation est empirée de moitié, et vous ressemblez à ceux qui ont épousé des demoiselles élevées dans un pensionnat.

Un homme de sens, qui ne s'est pas marié avec l'imprudence d'une autruche, doit avoir déjà en son pouvoir des moyens de défense pris, *a priori* ; c'est-à-dire que, pendant cette Lune de Miel, où sa femme a dû montrer son caractère à nu, il a su sagement l'étudier, apprendre les ressorts qui la font mouvoir et lui avoir soigneusement caché son propre caractère. C'est déjà gagner du temps.

Si, au contraire, c'était votre femme, et cela arrive souvent, qui aimait le plus, vous avez dû prendre sur elle l'empire du serpent sur le rossignol ; l'envelopper du réseau de Vulcain, vous la soumettre pour toujours.

Cependant la Lune de Miel finissant, vous sentez que, si votre femme éprouve cette tiédeur que nous avons décrite, elle aura d'autant plus envie de se soustraire à votre joug qu'il lui pèsera de toute sa pesanteur, qu'elle le verra dans toute son horreur.

Alors vous mettrez en vigueur (1) le système des chats qui ont pris une souris. Que de fois ils lui laissent croire à la liberté ! La sou-

(1) Ce paragr. et le suivant ont été utilisés, sous une forme d'ailleurs assez différente, à la fin de la *Méditation X. Traité de Politique Maritale*. Après une allusion à la politique des torys à l'égard des whigs, Balzac ajoute : « Dans la situation où nous l'avons laissée, elle doit naturellement aspirer à la conquête de plus d'un privilège. Fermez les yeux sur ses brigues, permettez-lui de dissiper sa force à gravir la moitié des degrés de votre trône, et, quand elle pense toucher au sceptre, renversez-la par terre, tout doucement et avec infiniment de grâce, en lui criant : Bravo ! et en lui permettant d'espérer un prochain triomphe » (texte de 1829, cf. Pl. X, p. 706).

ris souvent court jusqu'à la porte de son trou ; là, une griffe de fer l'arrête.

Vous, usant d'un machiavélisme bien innocent, vous persuaderez pendant quelque temps à votre femme, par un feu renaissant, que vous l'aimez plus qu'elle ne le croyait : vous la verrez occupée à essayer de ressaisir sur vous le pouvoir que vous avez sur elle et contre lequel elle se défilait. Laissez-la gravir sa petite montagne, et quand elle pensera atteindre au faîte, renversez-la tout doucement jusqu'à terre.

Enfin, ou vous avez pétri l'esprit de votre femme à votre usage, ou vous y avez échoué. Eclairez-vous dès ce moment sur la véritable position où vous êtes, l'un et l'autre, par rapport à ce respect que doivent se porter deux êtres destinés à vivre ensemble. Faites l'essai de vos forces sur votre compagnon ; acquérez des connaissances positives sur l'étendue de vos moyens de séduction et d'empire ; sondez l'estime et la reconnaissance, mesurez l'attachement, pesez l'intérêt que votre femme a pour vous ; faites, en un mot, comme Napoléon, quand il se préparait à la guerre : passez en revue toutes vos forces, et, dans l'appréciation des événements dont l'avenir est gros, comptez pour quelque chose le passé, cette Lune de Miel, dévorée comme un gâteau.

Cette Lune peut vous avoir placé dans une situation favorable ou sinistre, et ce n'est pas nous qui pourrions en connaître les ressources. Notre devoir est rempli, quand nous avons allumé un phare sur cet écueil, ce terrible passage de l'amour à l'indifférence conjugale.

Vous allez à l'instant reconnaître que presque tous vos moyens de défense prendront leur source dans cette Lune de Miel, pendant laquelle un habile homme a dû poser toutes ses pierres d'attente, élever tous ses jalons.

A mesure que vous avancerez dans ce livre, vous reconnaîtrez que, malgré l'opinion générale, le mariage n'est pas une sinécure. Il existe, de par le monde, une foule de gens qui conçoivent le mariage comme une retraite où l'on reste les bras croisés : leur femme doit diriger leur maison et leur en enlever tous les soucis ; ils agissent en chanoines : se couchent, se réveillent, boivent, mangent et ne s'appliquent qu'à bien faire mouvoir le mécanisme ingénieux de leur organisation.

Bientôt, en proie à une espèce d'ennui tout particulier aux gens heureux, ils cherchent à se distraire en lisant des romans, allant au

spectacle, etc. C'en est fait, le *Spleen* conjugal les happe ; puis ils s'en vont disant : Oh, je sens que je me perds ; je m'abrutis, il me faudrait une place, un emploi, etc.

Les malheureux !... qu'ils lisent ce livre. Ils verront si le mariage et ses soins leur laissent une seule minute de bon temps, pendant la jeunesse de leur femme, s'ils veulent la garder pour eux seuls. Ils apprendront qu'il n'est pas d'occupation au monde plus minutieuse et plus attachante. Après cela, jugez de la vérité de nos remarques, à l'article des Prédestinés, sur ceux qui, à l'état d'homme marié, joignent les embarras d'une place ou du commerce.

Ici, nous ferons observer avec joie à Messieurs les maris de province, que leur tâche est bien plus facile à remplir qu'aux maris qui résident dans les grandes villes. Nous nous en remettons à la sagacité des lecteurs de Paris et des départements, pour distinguer ce qui les concerne respectivement.

Cette Méditation étant consacrée à l'influence de la Lune de Miel, nous ne finirons pas sans vous soumettre une observation de la plus haute importance, et qui provoque une haute mesure de sûreté générale, un de ces vigoureux moyens *a priori*, lesquels doivent pendant longtemps exercer une heureuse influence sur vos destinées.

Pendant la Lune de Miel, vous avez été tellement l'un à l'autre que vous n'avez dû voir que vous deux et les étoiles. Votre femme, en habitant le septième ciel, a, selon la jurisprudence de l'amour, perdu tout souvenir de sa famille. Songez que dans cette famille, il se trouve peut-être une belle-mère et des sœurs !... songez que le premier principe d'un homme sage est d'opérer une séparation entière entre sa femme, et la famille féminine qu'elle quitte : ces femmes peuvent devenir vos plus cruelles ennemies ; et nous regardons comme un grand homme d'Etat celui qui sait brouiller la mère et la fille (1).

Heureux celui qui épouse une orpheline !... disait un homme d'esprit, malheureux dans son intérieur par le fait de sa belle-mère.

Que cette exclamation vous serve de fanal. On peut faire éclore tant de haines entre deux femmes, fussent-elles comme ces deux Hongroises nées attachées ensemble depuis le sternum jusqu'au col, que vous avez mille fois plus d'esprit qu'il n'en faut pour réussir à ce projet préliminaire.

(1) Cf. *Méditation XXV. Des Alliées.* § 2. *De a Belle-Mère* (Pl. X, p. 837).

Maintenant nous avons parcouru toutes les généralités, descendons de dessus notre grosse pierre ; vous devez être impatient de recevoir le peloton de fil pour vous guider dans l'arène.

La seconde et la troisième partie vont vous développer (1) les moyens de combattre le Minotaure et de sauver votre femme ; ou si la Fatalité, le Diable, le Célibat, l'occasion, l'herbe tendre veulent votre perte, en lisant ainsi les cent mille manières dont se combine une intrigue, en reconnaissant les symptômes, assistant à cette bataille, peut-être vous consolerez-vous ?

Beaucoup de gens ont un caractère si heureux, qu'en leur montrant la place, leur expliquant le *pourquoi*, le *comment*, ils se frottent les mains, se grattent le front, frappent du pied et sont satisfaits (2).

(1) Ce paragr. et le suivant ont été utilisés en 1829 dans la conclusion de la *Méditation VIII. Des Premiers Symptômes* (cf. *supra*, p. 107, note 3).

(2) La première partie en 1829 se termine sur l'*Epilogue*, au lieu de se terminer sur *la Lune de Miel*. Le plan est pourtant le même. Il s'agit dans les deux cas d'une analyse de la population, suivie d'une description des forces en présence. C'est une sorte de préface avant la lutte conjugale elle-même. Cette première partie comprend donc sept Méditations en 1826 et neuf Méditations en 1829 ; elle occupe 64 pages dans le texte imprimé de 1826 et 208 pages dans le texte in-8° de 1829. C'est assez dire l'importance des additions qui ont triplé l'étendue du texte.

DEUXIÈME PARTIE ⁽¹⁾

Des moyens occultes de défense intérieure et extérieure ⁽²⁾.

HUITIÈME MÉDITATION (3)

De vos moyens personnels ⁽⁴⁾.

Dans la situation où vous place notre première partie, nous supposons que l'idée de savoir votre femme possédée par un autre, vous soulève fortement la mamelle gauche, et que votre passion se rallume, soit par amour-propre, soit par égoïsme, soit par intérêt, car si vous ne teniez plus à votre femme, ni à son honneur, vous êtes l'avant-dernier des hommes et vous méritez votre sort.

Au milieu de cette terrible crise, beaucoup de maris commettent une faute grave, qui avance leur malheur (5).

(1) En 1829, on trouve : 1^o Une page blanche portant seulement l'épigraphe : « *To be or not to be...* L'être ou ne pas l'être, voilà toute la question. SHAKESPEARE, *Hamlet* » (p. 209) ; 2^o une page blanche non paginée ; 3^o le faux titre de la Deuxième Partie (p. 211) ; 4^o une page blanche non paginée. La *Méditation X* commence donc à la page 213.

(2) 1829 : « Des moyens de Défense à l'Intérieur et à l'Extérieur. »

(3) La *Huitième Méditation. De vos Moyens personnels* fournit la matière des *Méditation X. Traité de Politique Maritale* et *XIII, Des Moyens Personnels*. Les deux premières pages de notre *Huitième Méditation* sont utilisées dans la *Méditation X*, par ailleurs assez longuement augmentée. La suite fournit presque complètement la matière de la *Méditation XIII*.

(4) 1829 : « Des Moyens Personnels ».

(5) Cette phrase et les trois paragr. suivants sont remplacés en 1829 par une variante de 19 lignes : « Dans cette longue crise, il est bien difficile... c'est laisser des rasoirs sous la main d'un singe » (Pl. X, p. 699).

Posons ici deux axiomes qui sembleront, à bien des gens, des lieux communs, et dont nous déduirons, cependant, des conséquences nouvelles.

Premièrement : La femme, au moment où elle est dans l'incertitude de savoir si elle prendra un amant ou restera fidèle à son mari, devient l'être le plus spirituel et le plus perspicace du monde. Elle a la ruse du renard, la prudence du serpent, l'intelligence des singes, la force des lions.

Deuxièmement : Sa dissimulation devient telle, qu'entre son cœur et vous, s'élève une atmosphère aussi étendue que celle dont le globe est enveloppé.

Or, voici la faute commise par la plupart des maris : oubliant ces deux principes, ils témoignent tout d'abord, à leurs femmes, une insultante méfiance (1), et leur caractère contracte une acrimonie qui perce soit dans leurs discours, soit dans leur conduite. Leur crainte est, dans leur âme, comme une bougie sous un globe de verre : elle éclaire leur visage.

Or, une femme qui a, sur vous, les douze heures de la journée pour réfléchir, lit vos soupçons écrits sur votre front, au moment même où ils se forment. Cette injure gratuite, elle ne la pardonnera jamais. Là, il n'existe plus de remède ; tout est dit : le lendemain même s'il y a lieu, elle se range parmi les femmes inconséquentes.

Vous devez donc, dans la situation respective des deux parties belligérantes, commencer par laisser croire, sans affectation, à votre femme que votre confiance en elle est sans bornes. Si vous le lui dites, vous êtes perdu (2), elle ne vous croira pas ; ce sont vos actions, votre bonhomie qui doivent lui inculquer ce sentiment, à son propre insu (3). Aussi, est-ce par cette raison que nous avons

(1) Cette phrase de transition est un peu modifiée en 1829 : « Aussi le premier et le plus vital de vos devoirs... témoignent tout d'abord d'insultantes méfiances » (Pl. X, p. 700).

(2) Au lieu de cette phrase, variante de 8 lignes en 1829 : « Et vous cherchez à l'entretenir... n'usez qu'à propos de la bride ou de l'éperon » (Pl. X, p. 700).

(3) Ici s'arrête la partie de notre *Huitième Méditation* utilisée dans la *Méditation X. Traité de Politique Maritale*. Le reste de la *Méditation X* comprend une addition de 273 lignes qui occupe 16 pages en 1829 : « Mais comment oser comparer un cheval... à l'Instruction sur l'Hygiène » (Pl. X, pp. 700-707). Cette addition est consacrée presque entièrement à deux anecdotes qui sont destinées à faire contraste et à donner un exemple de « politique maritime ». A la suite est utilisé un passage de la *Septième Méditation* de 1826 (cf. p. 110, note). Les dix dernières lignes sont nouvelles et contiennent une référence à Montesquieu.

intitulé cette partie, des *Moyens occultes* ; en effet, les ressorts de votre conduite doivent être aussi secrets que ceux de l'Univers. Nous vous expliquerons plus tard comment on en vient aux *Moyens patens* sans blesser votre femme ; les moyens patens sont les *moyens extrêmes* de M. de Villèle ; on ne les emploie qu'en arrivant à deux lignes du fossé.

Voici maintenant les moyens personnels (1) que la nature vous a mis entre les mains, pour vous défendre ; car la Providence, qui a donné à la Seppia (poisson de l'Adriatique) cette couleur noire dont elle produit un nuage au sein duquel elle se dérobe à son ennemi, n'a pas laissé un mari sans épée ; or le moment est venu de tirer la vôtre.

Vous avez dû exiger, en vous mariant, que votre femme nourrit ses enfants ; alors, jetez votre femme dans les embarras et les soins d'une grossesse ou d'une nourriture, etc., vous reculerez le danger d'au moins un an ou deux : une femme occupée à mettre au monde et à nourrir un marmot, n'a réellement pas le temps de songer à un amant ; outre qu'elle est, pendant quelque temps, hors d'état de se présenter (2). Six mois après son accouchement, et quand l'enfant a bien tété, à peine une femme reprend-elle son éclat et sa fraîcheur.

Si votre femme n'a pas nourri son premier enfant, vous avez trop d'esprit pour ne pas tirer parti de cette circonstance et lui faire désirer de nourrir celui qu'elle porte. Vous lui lisez l'*Emile* de Jean-Jacques ; vous enflammez son imagination pour les devoirs des mères, vous exaltez son moral, etc. ; enfin vous êtes un sot ou un homme d'esprit ; et, dans le premier cas, même en lisant cet ouvrage, vous seriez toujours minotaurisé ; dans le second, vous devez comprendre à demi-mot.

Ce premier moyen vous est virtuellement personnel ; il vous donnera bien du champ devant vous pour mettre à exécution les autres moyens.

(1) Ici commence le fragment utilisé dans la *Méditation XIII. Des Moyens Personnels*. En tête de sa *Méditation XIII*, Balzac place une transition de 5 lignes : « Peut-être les Méditations précédentes... ce sont des pharmacopées et non pas des topiques » (Pl. X, p. 720).

(2) En 1829, addition de 6 lignes contenant une référence à Byron : « En effet, comment les plus immodestes... O lord Byron toi qui ne voulais pas voir les femmes à table » (texte de 1829, cf. Pl. X, p. 721).

Depuis qu'Alcibiade coupa les oreilles et la queue à son chien, pour rendre service à Périclès qui avait, sur les bras, une espèce de guerre d'Espagne et des fournitures Ouvrard dont Athènes s'occupait, il n'existe pas de ministre qui n'ait cherché à couper les oreilles à quelque chien.

Enfin, en médecine, lorsqu'une inflammation se déclare sur un point capital de l'Organisation, on opère une petite contre-révolution sur un autre point par des Moscas (1), des Scarifications, des Acupunctures, etc.

Un autre moyen consiste donc à poser à votre femme un mosca, ou à lui fourrer dans l'esprit quelque aiguille qui la pique fortement et fasse diversion en votre faveur.

Un homme de beaucoup d'esprit avait fait durer sa lune de miel environ quatre années ; la lune décroissait et il commençait à apercevoir l'arc fatal : sa femme, selon lui, était précisément dans l'état où nous avons représenté toute femme honnête, à la fin de la sixième Méditation, lorsqu'il s'avisa d'une coupe de queue de chien, qui renouvela pour plusieurs années le bail fragile de son bonheur.

L'amant avait déjà entrée au logis ; le danger devenait imminent ; odeur de Minotaure se sentait à la ronde ; un soir, le mari reste plongé dans un chagrin profond, visible, affreux.

Sa femme en était déjà venue à lui montrer plus d'amitié qu'elle n'en ressentait, même au temps de la lune de miel ; et dès lors, questions sur questions : de sa part, silence morne : les questions redoublant, il lui échappe des réticences, elles annonçaient un grand malheur !

Là, il avait appliqué un moxa japonais qui brûlait comme un auto-da-fé de 1600.

La femme employa d'abord mille manœuvres pour savoir si le chagrin de son mari était causé par cet amant en herbe : première intrigue, pour laquelle elle déploya mille ruses.

Son imagination trottait... De l'amant ? il n'en était plus question : il fallait, avant tout, découvrir le secret de son mari.

Un soir, le mari, poussé par l'envie de confier ses peines à une aussi tendre amie, lui déclare que toute leur fortune est perdue. Il faut renoncer à l'équipage, à la loge aux bouffons, aux bals, aux

(1) 1829 : « Moxas ».

fêtes, à Paris ; peut-être en s'exilant, dans une terre, pendant un an ou deux, pourront-ils tout recouvrer ?

S'adressant à l'imagination de sa femme, à son cœur, il la plaignit de s'être attachée au sort d'un homme amoureux d'elle, il est vrai, mais sans fortune ; il s'arracha quelques cheveux, et force fut à sa femme de s'exalter au profit de l'honneur ; alors, dans le premier délire de cette fièvre conjugale, il la conduisit à sa terre.

Là, nouvelles scarifications, sinapismes sur sinapismes, nouvelles queues de chien coupées : il fit bâtir une aile gothique au château ; il lui fit retourner dix fois le parc, pour avoir des eaux, des lacs, des mouvements de terrain, etc. ; enfin le mari, au milieu de cette besogne, n'oubliait pas la sienne : lectures curieuses, soins délicats, etc.

Notez qu'il ne s'avisa jamais d'avouer à sa femme cette ruse ; et si la fortune revint, ce fut précisément par suite de la construction des ailes et des sommes énormes dépensées à faire des rivières ; il lui prouva que le lac donnait une chute d'eau, sur laquelle vinrent des moulins.

Voilà un mosca conjugal bien entendu, car ce mari n'oublia ni les enfants, ni les invitations aux voisins ennuyeux, bêtes ou âgés ; et s'il venait l'hiver à Paris, il jetait sa femme dans un tel tourbillon, qu'elle n'avait pas une minute à donner aux amants, toujours produits par l'oisiveté.

Les voyages en Italie, en Suisse, en Grèce, les maladies subites qui exigent les eaux, et les eaux les plus éloignées sont d'assez bons moxas ; enfin un homme d'esprit en trouve mille pour un.

Continuons l'examen de nos moyens personnels.

Ici nous vous ferons observer que nous raisonnons d'après une hypothèse, sans laquelle vous laisseriez là le livre, à savoir : que votre lune de miel a duré un temps assez honnête, et que la demoiselle dont vous avez fait votre femme était vierge ; au cas contraire, en France et dans nos mœurs (en Angleterre, en Allemagne, en Suisse, ce serait différent), votre femme ne vous aurait épousé que pour devenir une femme inconséquente.

Alors, au moment où commence, dans votre ménage, la lutte entre la *vertu* et l'*inconséquence*, toute la question réside dans un parallèle perpétuel et involontaire, que votre femme établit entre vous et son amant.

Là, il existe encore pour vous un moyen de défense, entièrement personnel, rarement employé par les maris, mais que des hommes

supérieurs ne craignent pas d'essayer. Il consiste à l'emporter sur l'amant, sans que votre femme puisse soupçonner votre dessein. Elle, elle seule doit se dire avec dépit : « Mais mon mari vaut mieux. »

Pour réussir, vous devez, ayant sur l'amant l'avantage immense de connaître le caractère de votre femme et sachant comment on la blesse, vous devez, avec toute la finesse d'un diplomate, faire commettre des gaucheries à cet amant, en le rendant déplaisant par lui-même, sans qu'il s'en doute.

D'abord, selon l'usage, cet amant recherchera votre amitié, où vous aurez des amis communs ; alors, soit par ces amis, soit par des insinuations adroitement perfides, vous le trompez sur des points essentiels ; et, avec un peu d'habileté, vous voyez votre femme éconduire son amant, sans que ni elle ni lui en puissent jamais deviner la raison.

Vous avez créé là, dans l'intérieur de votre ménage, une comédie en cinq actes où vous jouez à votre profit, les rôles si brillants de Figaro et d'Almaviva ; et, pendant quelques mois, vous vous amusez d'autant plus, que votre amour-propre, votre vanité, votre intérêt, tout est vivement mis en jeu (1).

Cependant, si vous venez à bout de remporter une aussi grande victoire, usez fortement du système des moxas, car ne vous imaginez pas que l'on puisse recommencer impunément de semblables tours de force ; vous finiriez par vous démonétiser dans l'esprit de votre femme (2) ; au surplus, cette conduite hardie est entièrement soumise aux circonstances, aux caractères, et dépend des ressorts employés par chacun.

Enfin, avez-vous du crédit, des amis puissants, occupez-vous un poste important ? un dernier moyen coupera le mal dans sa racine : n'aurez-vous pas le pouvoir d'enlever à votre femme, son amant, par une promotion, par un changement de résidence, etc. ; ou par une permutation, s'il est militaire, etc. Vous supprimez la correspondance et nous en donnerons plus tard les moyens ; or, *sublatâ causâ tollitur effectus*, paroles latines qu'on peut traduire à volonté par : pas d'effets sans causes ; pas d'argent pas de Suisse.

(1) En 1829, Balzac ajoute ici la première anecdote sur le comte de Nocé (add. de 128 lignes) : « J'ai eu le bonheur de plaire... je trouvai qu'il avait joué bien gros jeu » (Pl. X, pp. 724-727).

(2) En 1829, addition de 11 lignes : « car elle exigerait de vous... comme de graduer les remèdes en médecine » (Pl. X, p. 727).

Néanmoins vous sentez que votre femme choisira facilement un autre amant ; mais, après ces moyens préliminaires, vous aurez toujours un moxa tout prêt, afin de gagner du temps et de voir à vous tirer d'affaire par quelques nouvelles ruses.

Sachez combiner le système des moxas avec les déceptions mimiques de Carlin. L'immortel Carlin, de la comédie italienne, tenait toute une assemblée en suspens et en gaîté pendant des heures entières, par ces seuls mots variés avec tout l'art de la pantomime et prononcés de mille inflexions de voix différentes : « Le Roi dit à la Reine ; la Reine dit au Roi. » Imitiez Carlin. Trouvez le moyen de laisser toujours votre femme en échec, afin de n'être pas *mat* vous-même ; prenez vos grades auprès des ministres constitutionnels dans l'art de promettre ; habituez-vous à savoir montrer à propos le Polichinelle qui fait courir un enfant après vous, sans qu'il puisse s'apercevoir du chemin parcouru. Nous sommes tous enfants, et les femmes sont assez disposées, par leur curiosité, à s'enfoncer à la poursuite d'un feu follet. Flamme brillante et trop tôt évanouie, l'imagination n'est-elle pas là pour vous secourir ?

Enfin, étudiez l'art d'être heureux et de ne pas être auprès d'elle, et de saisir les moments où vous obtiendrez des succès dans son esprit, sans jamais l'assommer de bonheur, de vous et de votre supériorité. Si vous avez tous deux de l'esprit, vous vous arrangerez si bien que vous vous désirerez encore longtemps l'un et l'autre (1).

(1) Même conclusion en 1829. On voit que la *Méditation XIII* de 1829 reprend, assez exactement, sauf quelques corrections de détail, le texte de la *Huitième Méditation* de 1826. La seule addition importante est l'aventure du comte de Nocé.

NEUVIÈME MÉDITATION (1)

De l'hygiène du mariage.

La Méditation précédente vous a donné les moyens d'amuser votre femme par les jeux séduisants d'une puissance toute morale ; elle a créé une espèce de fantasmagorie que les croissants désirs, nourris par toute femme honnête pour le changement, doivent tôt ou tard dissiper (2). Aussi dans cette Méditation soumettons-nous à votre attention un nouveau mode de défense par lequel vous dompterez sous une prostration invincible la volonté de votre femme. Il s'agit de la réaction produite sur le moral par les vicissitudes physiques et les savantes dégradations d'un régime habilement dirigé.

Cette grande et philosophique question de médecine conjugale fera sans doute penser profondément les goutteux, les impotents, les catharreux, et la légion de vieillards dont nous avons réveillé l'apathie à l'article des Prédestinés ; mais elle concernera principalement les maris assez audacieux pour entrer dans les voies d'un machiavélisme digne de ces grands rois de France qui assuraient le bonheur de la nation aux dépens de quelques têtes féodales. Ici, la question est la même, c'est toujours l'amputation ou l'affaiblissement de quelques membres pour le plus grand bonheur de la masse.

Croyez-vous sérieusement qu'un célibataire soumis au régime de l'herbe *hanéa*, des concombres, du pourpier et des applications de sangsues aux oreilles, recommandé par Sterne, serait en état de battre en brèche l'honneur de votre femme ?

(1) La *Neuvième Méditation* de 1826 devient en 1829 la *Méditation XII* et conserve le même titre. Entre la *Méditation X. Traité de Politique Maritale* qui sortait de notre *Huitième Méditation* de 1826 (cf. *supra*, p. 115, note 3) et cette *Méditation XII*, Balzac insère en 1829 la Méditation *De l'Instruction en Ménage*, qui était placée beaucoup plus loin en 1826.

(2) Transition supprimée en 1829. La *Méditation XII* commence à la phrase suivante rédigée ainsi : « Cette Méditation a pour but de soumettre à votre attention... » (Pl. X, p. 713).

Supposez un diplomate qui aurait eu le talent de fixer sur le crâne de Napoléon un cataplasme permanent de graine de lin, ou de lui faire administrer tous les matins un clystère au miel, croyez-vous que Napoléon, Napoléon-le-Grand, aurait conquis l'Italie ?

Napoléon a-t-il été en proie ou non aux horribles souffrances d'une dysurie pendant la campagne de Russie, est une de ces questions dont la solution pèse sur le globe entier.

N'est-il pas certain que des réfrigérants, des douches, des bains, etc., produisent de grands changements dans les affections plus ou moins aiguës du cerveau ?

Au milieu des chaleurs du mois de juillet, lorsque chacun de vos pores filtre lentement et restitue à une dévorante atmosphère les limonades à la glace que vous avez bues d'un seul coup, vous êtes-vous jamais senti ce foyer de courage, cette vigueur de pensée, cette énergie complète qui vous rendaient l'existence légère et douce quelques mois auparavant ?

Non, non, le fer le mieux scellé dans la pierre la plus dure, soulèvera et disjoindra toujours les pierres sous l'influence des lentes et invisibles dégradations de chaud et de froid de l'atmosphère.

En principe, reconnaissons que l'homme influe sur l'homme par le plus ou moins de vigueur et de puissance projective de sa Volonté (1).

Que cette Volonté si puissante d'homme à homme, cette force nerveuse et fluide, éminemment mobile et transmissible est elle-même soumise à l'état changeant de l'Organisation, et que bien des circonstances font varier l'Organisation même. Là, s'arrête l'observation métaphysique, et là elle rentre dans l'analyse de ces circonstances agissantes qui élaborent la volonté de l'homme, et la portent au plus haut degré de force ou d'affaissement.

Si ce n'est pas là tout le sommaire d'une magnifique chimie humaine, nous consentons à être minotaurisé comme un sot (2).

Maintenant ne croyez pas que notre but soit de vous engager à mettre des cataplasmes sur l'honneur de votre femme, de l'enfermer dans une étuve ou de la sceller comme du fer ; non, nous ne tenterons même pas de vous développer le système magnétique qui vous

(1) 1829 : « Là est le principe du talent de l'acteur, celui de la poésie et du fanatisme, car l'une est l'éloquence des paroles comme l'autre est l'éloquence des actions ; là enfin est le principe d'une science en ce moment au berceau. »

(2) Ces deux lignes sont supprimées en 1829.

donnerait le pouvoir de faire triompher *votre volonté* dans l'âme de votre femme : il n'est pas un mari qui acceptât le bonheur d'un éternel amour au prix de cette tension perpétuelle des forces animales ; mais nous essayerons de développer un système hygiénique formidable, au moyen duquel vous éteindrez le feu quand il aura pris à votre maison.

Il existe en effet parmi les habitudes des petites-maîtresses de Paris et des départements (les petites-maîtresses forment une classe très distinguée de femmes honnêtes) assez de ressources pour attendre à notre but, sans aller chercher dans l'arsenal de la Thérapeutique les quatre semences froides, le nénuphar et mille inventions dignes des sorciers ; nous laisserons même à Elien son herbe hanéa, et à Sterne son pourpier et ses concombres, qui annoncent des intentions évidemment anti-phlogistiques.

Vous laisserez votre femme s'étendre et demeurer des journées entières sur ces moelleuses bergères où l'on s'enfonce à mi-corps dans un véritable bain d'édredons et de plumes du Nord.

Vous favoriserez par tous les moyens, qui ne blesseront pas votre conscience, cette propension des femmes à ne respirer que l'air parfumé d'une chambre rarement ouverte, et où le jour perce à grand-peine de voluptueuses et diaphanes mousselines.

Vous obtiendrez des effets merveilleux de ce système, mais après avoir au préalable subi les éclats de son exaltation ; et si vous êtes assez fort pour supporter cette tension momentanée de votre femme, vous verrez bientôt s'abolir sa vigueur factice. En général les femmes aiment à vivre vite, mais après leurs tempêtes de sensations viennent des calmes rassurants pour le bonheur d'un mari.

Jean-Jacques, par l'organe enchanteur de Julie, ne prouvera-t-il pas à votre femme qu'elle aura une grâce infinie à ne pas déshonorer son estomac délicat et sa bouche divine, en faisant du chyle avec d'ignobles pièces de bœuf, et d'énormes éclanches de mouton ? Est-il rien au monde de plus pur que ces intéressants légumes, toujours frais et inodores, ces fruits colorés, ce café, ce chocolat parfumés, ces oranges, pommes d'or d'Atalante, les dattes de l'Arabie, les biscottes de Bruxelles, nourriture saine et gracieuse qui arrive à des résultats satisfaisants, et donne à une femme je ne sais quelle originalité mystérieuse. Elle arrive à une petite célébrité de coterie par son régime, comme par une toilette, par une belle action ou un bon mot. Pythagore doit être sa passion, comme si Pythagore était un caniche ou un sapajou.

Ne commettez jamais l'imprudence de certains hommes, qui, pour se donner un vernis d'esprit fort, combattent cette croyance féminine : *que l'on conserve sa taille en mangeant peu*. Les femmes à la diète n'engraissent pas, cela est clair et positif ; *vous ne sortirez pas de là*.

Vantez l'art avec lequel des femmes renommées par leur beauté ont su la conserver en se baignant plusieurs fois par jour, dans du lait, ou des eaux composées de substances propres à rendre la peau plus douce, en débilitant le système nerveux.

Recommandez-lui surtout, au nom de sa santé si précieuse pour vous, de s'abstenir de lotions d'eau froide ; que toujours l'eau chaude ou tiède soit l'ingrédient fondamental de toute espèce d'ablution.

Broussais sera votre idole. A la moindre indisposition de votre femme, et sous le plus léger prétexte, pratiquez de fortes applications de sangsues ; ne craignez même pas de vous en appliquer vous-même quelques douzaines de temps à autre, pour faire prédominer chez vous le système de ce célèbre docteur. Votre état de mari vous oblige à toujours trouver votre femme trop rouge ; essayez même quelquefois de lui attirer le sang à la tête pour avoir le droit d'introduire, dans certains moments, une escouade de sangsues au logis.

Votre femme boira de l'eau légèrement colorée d'un vin de Bourgogne agréable au goût, mais sans vertu tonique ; tout autre vin serait mauvais.

Ne souffrez jamais qu'elle prenne l'eau pure pour boisson, vous seriez perdu.

« Impétueux fluide ! au moment que tu presses contre les écluses du cerveau, vois comme elles cèdent à ta puissance !

« La Curiosité paraît à la nage, faisant signe à ses compagnes de la suivre : elles plongent au milieu du courant.

« L'Imagination s'assied en rêvant sur la rive. Elle suit le torrent des yeux, et change les brins de paille et de joncs en mâts de misaine et de beaupré. A peine la métamorphose est-elle faite, que le Désir, tenant d'une main sa robe retroussée jusqu'au genou, survient, les voit et s'en empare.

« O vous, buveurs d'eau ! est-ce donc par le secours de cette source enchanteresse, que vous avez tant de fois tourné et retourné le monde à votre gré ? Foulant aux pieds l'impuissant, écrasant son visage, et changeant même quelquefois la forme et l'aspect de la nature ? »

Si par ce système d'inaction, joint à notre système alimentaire, vous n'obteniez pas de résultats satisfaisants, jetez-vous à corps perdu dans un autre système que nous allons développer.

L'homme a une somme donnée d'*Energie*. Tel homme ou telle femme est à tel autre, comme dix est à trente, comme un est à cinq ; et il est un degré que chacun de nous ne dépasse pas. La quantité d'énergie ou de volonté que chacun de nous possède, se déploie comme le son : elle est tantôt faible, tantôt forte ; elle se modifie selon les octaves qu'il lui est permis de parcourir. Cette force est unique, et bien qu'elle se résolve en désirs, en passions, en labeurs d'intelligence ou en travaux corporels, elle accourt là où l'homme l'appelle. Un boxeur la dépense en coups de poing, le boulanger à pétrir son pain, le poète dans une exaltation qui en absorbe et en demande une énorme quantité, le danseur la fait passer dans ses pieds ; enfin, chacun la distribue à sa fantaisie.

Presque tous les hommes consomment en des travaux nécessaires ou dans les angoisses de passions funestes, cette belle somme d'énergie et de volonté dont la nature leur a fait présent ; mais nos femmes honnêtes sont toutes en proie aux caprices et aux luttes de cette énergie qui ne sait où se prendre.

Alors, si leur énergie n'a pas succombé à ce régime diététique, jetez-les dans un mouvement toujours croissant ; trouvez les moyens de faire passer la somme de force qui vous gêne dans une occupation qui la consomme entièrement. Sans attacher votre femme à la manivelle d'une manufacture, il y a mille moyens de la laisser sous le fléau d'un travail constant ; nous vous abandonnons les moyens d'exécution, ils dépendent de trop de circonstances pour essayer d'en proposer (1).

Par les deux systèmes, vous arriverez à l'atonie (2).

Là, il nous semble entendre des gens timorés, et à vues étroites, s'élever contre notre hygiène au nom de la morale et des sentiments.

La femme n'est-elle donc pas douée d'une âme ? N'a-t-elle pas comme nous des sensations ? De quel droit, au mépris de ses dou-

(1) En 1829, addition de 54 lignes sur l'usage qu'on peut faire de la danse : « nous vous indiquerons la danse comme un des plus beaux gouffres... pour l'autre vous le tuez » (Pl. X, pp. 718-719). Cette addition est presque entièrement consacrée à une citation tirée d'un « contemporain » qui n'est pas autrement désigné.

(2) Phrase insérée dans l'addition précédente. L'analogie des deux textes reprend à partir du parag. suivant.

leurs, de ses idées, de ses besoins, la travaille-t-on comme un vil métal dont l'ouvrier fait un éteignoir, une cuvette ou un flambeau ? Serait-ce parce que ces pauvres créatures sont déjà faibles et malheureuses, qu'un brutal s'arrogerait le pouvoir de les tourmenter exclusivement au profit de ses idées plus ou moins justes ? Et si par votre système débilitant ou échauffant qui allonge, ramollit, pétrit les fibres, vous causiez d'affreuses et cruelles maladies, si vous conduisiez au tombeau une femme qui vous est chère, si, si, etc.

Voici notre réponse :

Avez-vous jamais compté combien de formes diverses Arlequin et Pierrot donnent à leur petit chapeau blanc ? Ils le tournent et le retournent si bien, que successivement ils en font une toupie, un bateau, un verre, une bouteille, une casquette, un béret, une corbeille, un poisson, un fouet, une poêle à frire, un fusil, etc.

Image exacte du despotisme avec lequel vous devez manier et remanier une femme.

La femme est une propriété que l'on acquiert par contrat ; elle est mobilière, et la possession vaut titre ; enfin la femme n'est, à proprement parler, qu'une annexe de l'homme ; or, tranchez, coupez, rognez ! Elle vous appartient à tous les titres ; ne vous inquiétez en rien de ses murmures, de ses cris, de ses douleurs ; la nature l'a faite à notre usage et pour tout porter : enfants, chagrins, coups, peines de l'homme.

Ne nous accusez pas de dureté. Dans tous les codes des nations soi-disant civilisées, l'homme a écrit des lois qui règlent le destin des femmes sous cette épigraphe sanglante : *Vae victis* ! Malheur aux faibles !

Enfin, songez à cette dernière observation : si ce n'est pas vous, mari, qui brisez sous le fléau de votre volonté ce faible et charmant roseau, ce sera, joug plus atroce encore, un célibataire capricieux et despote ; elle supportera deux fléaux au lieu d'un. Tout compensé, l'humanité vous engagera donc à suivre les principes de notre hygiène (1).

(1) Fin de la *Méditation XII*. Il y a donc peu de différence entre le texte de la *Neuvième Méditation* de 1826 et celui de la *Méditation XII* de 1829.

DIXIÈME MÉDITATION (1)

Des appartements.

Les moyens de la Méditation précédente sont en quelque sorte purement moraux ; ils participent à la noblesse de notre âme et n'ont rien de répugnant ; mais maintenant nous allons avoir recours aux précautions à la Bartholo : aussitôt que vos défiances se manifesteront par des actions, bien qu'elles soient secrètes, votre âme sera comme alarmée. Ce mouvement ressemble à ceux que l'on éprouve à la veille d'une bataille. Cette appréhension vient du danger lui-même qui s'avance et se personnifie presque à vos yeux. Vous vous en occupez ? donc il est là. Tel sera le raisonnement involontaire de presque tous les maux. N'allez pas mollir : il y a un courage marital, comme un courage civil et militaire, comme un courage de Garde national.

Quel est le premier soin d'une femme ou d'une petite fille après avoir acheté chez *Bara* ou chez *Cassarino*, un serin, une perruche, ou un joli petit oiseau du Brésil ? (2) Elles cherchent une belle cage d'où il ne puisse plus sortir sans leur permission.

Cette petite fille vous montre là quel est votre premier devoir la veille de votre mariage. Nous allons donc examiner la question des Appartements dans toute son étendue ; elle est d'un intérêt immense (3) : la moitié des malheurs arrivent par la disposition favorable des maisons.

(1) La *Dixième Méditation* de 1826 devient en 1829 la *Méditation XIV* et conserve le même titre. On se souvient que la *Méditation XI* a été consacrée à l'*Instruction en Ménage* déplacée et que la *Méditation XIII* est la reproduction de notre *Huitième Méditation* de 1826.

(2) Tous ces détails sont supprimés en 1829. Ils font d'ailleurs allusion à une mode qui était surtout répandue en 1823 (cf. *Introduction*, p. 5).

(3) La phrase « Nous allons donc... immense » est supprimée en 1829 et rem-

Si votre fortune vous permet d'avoir un hôtel pour vous seul, vous aurez, dans toutes les mesures à prendre, un auxiliaire redoutable. A chaque pas, vous reconnaîtrez son utilité (1).

Mais avant tout, songez à avoir pour concierge un *homme seul* et entièrement dévoué à votre personne ; cela est facile à trouver : quel est l'homme qui n'a pas toujours, de par le monde, ou un père nourricier ou quelque vieux serviteur qui jadis l'a fait sauter sur les genoux, etc.

Une haine d'Atrée et de Thyeste devra s'élever par vos soins entre votre femme et ce Nestor, gardien de votre porte. Cette porte est l'Alpha et l'Oméga d'une intrigue ; toutes les intrigues en amour ne se réduisent-elles pas toujours à ceci : entrer et sortir ?

Votre maison ne vous servirait à rien si elle n'était pas entre cour et jardin, et construite de manière à n'être en contact avec nulle autre.

Tout ce qui tient à la disposition de votre maison et de ses appartements sera conçu dans la pensée de ne laisser à votre femme aucune ressource, au cas où elle aurait décrété de vous livrer au Minotaure (2).

Alors, vous supprimerez dans vos appartements de réception les moindres cavités ; une armoire, ne contînt-elle que six pots de gelée de groseille, doit être murée ; vous vous préparez à la guerre, et la première pensée d'un général est de couper les vivres à son ennemi. Aussi, toutes les parois seront pleines ; elles présenteront à l'œil des lignes faciles à parcourir, et où l'on reconnaîtrait sur-le-champ un objet étranger. Consultez les restes des monuments antiques, et vous verrez que la beauté des appartements grecs et romains venait principalement de la pureté des lignes, de la netteté des parois, de la rareté des meubles, et les Grecs auraient souri de pitié en apercevant dans un salon une armoire à serrer des tasses à café.

Ce magnifique système de défense occulte sera mis en vigueur surtout dans l'appartement de votre femme ; ne lui laissez jamais draper son lit de manière à ce qu'on puisse tourner autour dans un dédale de rideaux. Soyez impitoyable sur les communications ;

placée par la phrase située plus bas dans la même page : « Tout ce qui tient à la disposition de votre maison... où elle aurait décrété de vous livrer au Minotaure. »

Ensuite on enchaîne : « Car la moitié des malheurs arrive... »

(1) Ces trois lignes sont supprimées en 1829.

(2) Phrase déplacée en 1829 (cf. page précédente, note 3).

mettez sa chambre au bout de vos appartements de réception, et ne lui souffrez d'issue que sur les salons, afin de voir, d'un seul regard, ceux qui vont et viennent chez elle.

Le *Mariage de Figaro* vous aura sans doute appris à placer la chambre de votre femme à une grande hauteur du sol ; tous les célibataires sont aussi légers que Chérubin.

Votre fortune donne, sans doute, à votre femme, le droit d'exiger un cabinet de toilette, une salle de bain et l'appartement d'une femme de chambre ; alors, pensez à Suzanne, et ne commettez jamais la faute de pratiquer ce petit appartement-là au-dessous de celui de madame, mettez-le toujours au-dessus ; et ne craignez pas de deshonorer votre hôtel par de hideuses coupures dans les fenêtres.

Si le malheur veut que ce dangereux appartement communique avec celui de votre femme, par un *escalier dérobé*, consultez longtemps votre architecte : que son génie s'épuise à rendre à cet escalier sinistre, l'innocence de l'escalier primitif, l'échelle de meunier ; que cet escalier, nous vous en conjurons, n'ait aucune cavité perfide, que ses marches anguleuses et roides ne présentent jamais cette voluptueuse courbure dont Faublas et Justine se trouvaient si bien, en attendant que le marquis de B*** fût sorti. Les architectes, aujourd'hui, font des escaliers préférables à des ottomanes ; rétablissez plutôt le vertueux colimaçon de nos ancêtres.

Ces petits appartements (1), où, la plupart du temps, s'égorge l'honneur du mari, vous en disposerez les différentes pièces à la suite les unes des autres, et entourées de gros murs difficiles à percer.

Vous concevrez l'appartement de la femme de chambre, dans la pensée qui a dirigé la disposition de celui de sa maîtresse. Si l'on vous demande avec insistance des armoires, répondez par de jolies commodes de quatre pieds de long, et dont les tiroirs n'aient jamais plus d'un pied de profondeur.

Si, dans le cabinet de toilette, vous êtes forcé de pratiquer des armoires, faites-les construire hautes, larges et profondes... ; mais distribuez-les en tiroirs exactement semblables à ceux des commodes (2).

En ce qui concerne les cheminées de l'appartement de madame, vous aurez soin de placer, à son insu, une grille de fer dans les

(1) Ce paragr. et les deux paragr. suivants sont supprimés en 1829.

(2) Fin du passage supprimé.

tuyaux à cinq pieds de hauteur à partir du manteau de la cheminée.

Il n'y aurait même aucun inconvénient à adapter à toutes ces cheminées cette grille préservatrice, dût-on la sceller de nouveau à chaque ramonage (1).

Le lit de votre femme est un de ces meubles décisifs dont la structure doit être longuement méditée. Là tout est d'un intérêt capital. Voici les résultats d'une longue expérience.

Donnez à ce meuble une forme assez originale pour qu'on puisse le regarder toujours avec plaisir au milieu des modes qui se succèdent avec rapidité, et détruisent les créations précédentes du génie de nos décorateurs, car il est essentiel que votre femme ne puisse pas changer à volonté ce théâtre de bonheur.

La base en sera pleine, massive, et ne laissera aucun intervalle perfide entre elle et le parquet, (2) et il marchera par d'invisibles roulettes, très fortes et multipliées si besoin est.

Vous défendrez à votre femme, au nom de la morale ou sous quelque prétexte d'économie, de laisser sa femme de chambre dormir sur un lit composé de plus de deux matelas ; alors elle n'y pourra rien cacher que vos yeux perçans ne le découvrent aussitôt.

Lorsque la *guerre*, dont nous parlerons dans notre quatrième partie, éclatera entre vous et madame, vous aurez toujours d'ingénieux prétextes pour fouiller dans ses commodes et armoires, afin de vous assurer que vos spirituelles séparations subsistent, car si votre femme s'avisait de vous dérober une statue, il est de votre intérêt de savoir où elle l'a cachée.

Un *gynécée* construit dans ce système vous permet, en le parcourant, de reconnaître d'un seul coup d'œil s'il contient deux livres de soie de plus qu'à l'ordinaire.

Laissez-y pratiquer un seul cabinet secret, vous êtes perdu.

Accoutumez surtout votre femme, pendant la Lune de Miel, à déployer une excessive recherche dans la tenue des appartements, que rien n'y traîne, que les mêmes objets se retrouvent éternellement aux mêmes places ; sans cela, elle vous introduirait un tel désordre, que vous ne pourriez plus voir s'il y a ou non les deux livres de soie, de plus ou de moins.

(1) Addition de 4 lignes en 1829 : « Si votre femme trouvait... des voleurs » (Pl. X, p. 730).

(2) La fin du paragr. et le paragr. suivant sont supprimés en 1829. Ils sont remplacés par une addition de 19 lignes : Et souvenez-vous bien... intitulée *Théorie du Lit* » (Pl. X, p. 731). Cette addition contient une allusion au *Don Juan* de Byron et annonce la *Théorie du Lit* qui ne fait pas partie du texte de 1826.

Les rideaux de croisée seront très transparents, et le soir vous contracterez l'habitude de vous promener de manière à ce que madame ne soit pas surprise de vous voir aller jusqu'à la croisée, par distraction ; enfin, pour finir l'article des croisées, faites-les construire de telle sorte, dans votre hôtel, que la saillie du dehors ne soit jamais assez large pour qu'on puisse y placer un sac de farine.

L'appartement de votre femme une fois arrangé d'après ces principes, existât-il dans votre hôtel des niches à loger tous les saints du Paradis, vous êtes en sûreté ; vous pourrez tous les soirs, de concert avec votre ami le concierge, balancer l'entrée par la sortie ; et pour obtenir des résultats certains, rien ne vous empêcherait même de lui apprendre à tenir un livre de visites en partie double.

Avez-vous un jardin, vous serez essentiellement passionné pour les chiens, et en laissant toujours sous vos fenêtres un de ces incorruptibles gardiens, vous tiendrez en respect le Minotaure, surtout si vous habituez votre ami quadrupède à ne rien prendre de substantiel que de la main de votre concierge, afin que de hardis célibataires ne vous l'empoisonnent pas.

Toutes ces précautions se prendront naturellement et de manière à n'éveiller aucun soupçon. Si des hommes ont été assez imprudents pour ne pas avoir établi, en se mariant, leur domicile conjugal, d'après ces savants principes, ils devront au plus tôt vendre leur hôtel, en acheter un autre, ou prétexter des réparations et remettre la maison à neuf.

Vous bannirez impitoyablement de vos appartements les canapés, ottomanes, causeuses, chaises-longues, etc. D'abord, ces meubles ornent maintenant le ménage des épiciers, et on les trouve chez les coiffeurs, mais ce sont essentiellement des meubles de perdition ; jamais je n'ai pu les voir sans frayeur, il m'a toujours semblé apercevoir là-dessus le diable avec ses cornes et son pied fourchu.

Après tout, rien n'est si dangereux qu'une chaise, et en nous asseyant sur celles qui crient ou sont un peu disjointes, nous sommes toujours portés à croire qu'elles ont reçu l'instruction du *Sopha* de Crébillon fils ; mais cette police vous regarde essentiellement ; nous avons arrangé vos appartements d'après un système de prévision tel que rien ne peut y arriver de fatal, que vous n'y consentiez par votre négligence.

Un de vos défauts, et dont vous ne vous corrigerez jamais, sera

une espèce de curiosité discrète. Elle vous portera sans cesse à examiner toutes les boîtes, à mettre sens dessus dessous les nécessaires ; vous procéderez à cette visite domiciliaire avec originalité, gracieusement, et chaque fois vous obtiendrez votre pardon en excitant la gaieté de votre femme.

Vous manifesterez toujours aussi l'étonnement le plus profond à l'aspect de chaque meuble nouveau-venu dans cet appartement si bien rangé, et sur-le-champ vous vous en ferez expliquer l'utilité ; puis vous mettrez votre esprit à la torture pour deviner s'il n'a point un emploi tacite, ou n'enferme pas de perfides cachettes.

Ce n'est pas tout. Vous avez trop d'esprit pour ne pas sentir que votre joli petit animal ne restera dans sa cage qu'autant qu'elle sera belle : les moindres accessoires respireront l'élégance et le goût ; l'ensemble offrira sans cesse un tableau simple et gracieux. Vous renouvellerez souvent les tentures et les mousselines ; la fraîcheur du décor est trop essentielle pour économiser sur cet article ; c'est le *Mouron* matinal que les enfans mettent soigneusement dans la cage de leurs oiseaux pour leur faire croire à la verdure des prairies. Un appartement de ce genre est alors l'*ultima ratio* des maris : une femme n'a rien à dire quand on lui a tout prodigué.

Les maris condamnés à habiter des appartements à loyer, sont dans une situation plus pénible.

1^o Quelle influence heureuse ou fatale le portier ne peut-il pas exercer sur leur sort ! Mais sur un point, ils contrebalanceront la malignité, en intéressant le facteur à leur remettre directement les lettres (1).

2^o Leur maison ne sera-t-elle pas flanquée à droite et à gauche de deux autres maisons ? Mais en plaçant d'un seul côté l'appartement de leurs femmes, le danger diminuera de moitié.

Ils apprendront par cœur et méditeront sur l'âge, l'état, la fortune, le caractère, les habitudes des locataires de la maison voisine, et leur attention ne sera jamais en défaut quant au célibataire qui pourrait habiter derrière le terrible mur mitoyen ; ils devront même connaître ses amis et ses parents.

Cette observation s'applique également aux locataires, qui, dans votre maison, occupent les deux appartements entre lesquels le vôtre est situé (2).

(1) La phrase « Mais sur un point... » est supprimée en 1829.

(2) Paragr. supprimé en 1829.

Un mari sage ne se logera jamais à un rez-de-chaussée.

Ces différences étant l'objet de l'attention perpétuelle du mari, il peut appliquer à son appartement toutes les précautions que nous avons conseillées au propriétaire d'un hôtel, et alors le locataire aura sur le propriétaire cet avantage, qu'un appartement occupant moins d'espace est beaucoup mieux surveillé (1).

(1) Fin de la *Méditation XIV*. De même que pour la *Méditation* précédente, on peut constater qu'il y a peu de différence entre la *Méditation XIV* de 1829 et la *Dixième Méditation* de 1826.

ONZIÈME MÉDITATION (1)

De la charte conjugale.

Après avoir, (2) selon les principes de la Méditation précédente, aussi habilement déguisé vos précautions sous l'élégance des meubles, la beauté des tapis, la grâce des porcelaines, l'éclat des glaces, la fraîcheur des peintures, il serait assez difficile à votre femme de rendre son appartement complice d'une trahison. Elle n'en aura certes pas moins de plaisir à demeurer au sein de ce petit Paradis, elle en aura même beaucoup, surtout si vous y êtes ; mais un moment viendra où elle en aura assez : on se lasse de tout, même du sublime. Alors cette jeune femme, dont la Lune de Miel a fini, ne trouvant plus à ces jolies inventions leur charme primitif, ouvrira

(1) La *Onzième Méditation* de 1826 devient la *Méditation XVI* de 1829 et conserve le même titre. Entre la *Méditation XIV* qui correspond à la *Dixième Méditation* de 1826 et la *Méditation XVI*, Balzac place en 1829, la *Méditation XV*, *De la Douane* qui est classée en 1826, *Treizième Méditation*.

La rédaction de cette *Méditation* a été assez profondément modifiée en 1829. Balzac a gardé les principaux développements de cette *Méditation* et il en a aussi gardé l'ordre. Mais, au lieu d'en faire un exposé, il place ces considérations dans une conversation qui a lieu entre l'auteur et un savant conseiller d'Etat, spécialisé dans la « haute politique conjugale ».

(2) Tout ce paragr. et les deux phrases suivantes, jusqu'à : « ... la faculté d'écrire et de recevoir des lettres, sans avoir à craindre la censure » est supprimé en 1829 et remplacé par une introduction différente destinée à poser la conversation : « J'avoue que je ne connais guère à Paris... M. le vicomte de V*** me serra fortement le bras et s'écria : » (Pl. X, pp. 740-741). Toutefois l'introduction de 1826 est utilisée, soit dans l'entrée en matière : « J'admire le profond génie qui avait si habilement déguisé les précautions d'une jalousie presque orientale sous l'élégance des meubles, sous la beauté des tapis et la fraîcheur des peintures. Je convins qu'il était impossible à sa femme de rendre son appartement complice d'une trahison », soit dans la réplique par laquelle commence la conversation. « Je ne doute pas que madame la vicomtesse n'ait beaucoup de plaisir à demeurer au sein de ce petit paradis... sans avoir à craindre votre censure. »

la bouche pour bailler et vous présenter une requête tendant à obtenir l'exercice des deux droits indispensables à son *bonheur* ; savoir :

La liberté individuelle, c'est-à-dire la faculté d'aller et venir selon le caprice de sa *volonté*.

La liberté de la presse, ou la faculté d'écrire et de recevoir des lettres, sans avoir à craindre la censure (1).

Et voilà bien l'ingratitude des femmes et des peuples... (2) On leur assure une belle existence dans un beau pays ; un gouvernement se donne toutes les peines du monde avec ses gens d'armes, des chambres, une administration et tout l'attirail de la force armée, pour empêcher un peuple de mourir de faim, pour éclairer les villes par le gaz aux dépens des citoyens, les chauffer par le soleil du quarante-cinquième degré de latitude, interdire à tous autres qu'aux percepteurs de demander de l'argent, rendre les routes libres... ; aucun des avantages d'une aussi belle *utopie* n'est apprécié : on veut autre chose !... on réclame encore le droit de se promener à volonté sur ces routes, de savoir où va l'argent donné aux percepteurs, enfin (3) la faculté d'habiller en rouge, en bleu, ou en blanc des idées aussi vieilles que le monde, et que font jouer, comme des polichinelles, une troupe de soi-disant patriotes, gens de sac et de corde, qui tous voudraient vendre leurs consciences pour un million, une femme honnête, ou une couronne ducal.

Qu'avez-vous à faire alors ? Que répondrez-vous aux justes demandes de votre femme ? (4)

Vous ferez (5) et répondrez comme font et répondent les gouvernements qui ne sont pas aussi bêtes que les membres de l'opposition voudraient le persuader à leurs commettants.

Vous commencerez (6) par octroyer solennellement au sein de

(1) Fin du passage modifié en 1829.

(2) Ce paragr. devient la première réplique de M. le vicomte de V***.

(3) Var. 1829 : « et enfin le monarque serait tenu de fournir à chacun une petite part du trône, s'il fallait écouter les bavardages de quelques écrivassiers ou adopter certaines idées tricolores, espèce de polichinelles que fait jouer une troupe de... »

(4) Ce paragr. est remplacé en 1829 par une question de l'auteur : « M. le vicomte, dis-je en l'interrompant... aux justes demandes de votre femme ? » (Pl. X, p. 742).

(5) Ce paragr. devient en 1829, la réponse du vicomte : « Monsieur je ferai... je répondrai... »

(6) 1829 : « Je commencerai... » et de même pour les paragr. suivants.

votre ménage une espèce de constitution, en vertu de laquelle votre femme sera déclarée entièrement libre.

Vous reconnaîtrez pleinement le droit qu'elle a d'aller où bon lui semble, d'écrire à qui elle veut, et de recevoir des lettres dont vous interdirez de jamais connaître.

Vous établirez la responsabilité de l'intendant, du valet-de-chambre, de la camériste, du maître d'hôtel, du cocher, du concierge et de tous les autres agents (1).

Vous irez même jusqu'à accorder à votre femme les droits d'un Parlement. Elle pourra discuter, parler longuement, proposer des mesures fortes et énergiques, mais sans pouvoir les mettre à exécution (2).

Vous serez néanmoins égaux en pouvoirs, mais vous ferez une réserve quant au budget dont les *prévisions* frappent trop sur vous, pour qu'au préalable il ne vous soit pas présenté (3).

Voilà ce que les grands politiques appellent une *Théorie*, (4) mais en un moment cette théorie disparaît dans la pratique comme une vraie fumée.

En effet, M. de Metternich et son ami M. de Gentz (5), hommes d'un profond mérite, demandent depuis longtemps à l'Europe si elle est dans son bon sens ? si elle rêve ? si elle sait où elle va ? si elle a jamais raisonné ? chose impossible aux masses, aux peuples et aux femmes. Or MM. de Metternich et de Gentz (6), n'étant que deux, ont trouvé de spécieuses raisons pour interroger un siècle poussé par la manie des constitutions, comme le précédent l'était par la Philosophie, et celui de Luther par la Réforme des abus de la religion romaine, car il semble vraiment que les générations soient semblables à des conspirateurs dont les actions marchent séparément au même but en se passant le mot d'ordre (7). Écoutons ces

(1) Paragr. supprimé en 1829.

(2) En 1829, interruption de l'auteur : « Par Saint-Joseph !... dis-je en moi-même... un beau matin tout aussi sot qu'un autre » (Pl. X, p. 742).

(3) Paragr. supprimé en 1829.

(4) En 1829, ce paragr. et la suite deviennent la réponse du vicomte : « Monsieur, reprit-il gravement, permettez-moi d'achever. Voilà ce que les grands politiques... »

(5) 1829 : « MM. de Metternich et de Pilat ».

(6) 1829 : « MM. de Metternich et de Pilat ».

(7) En 1829, addition de 10 lignes : « Mais ils s'effraient à tort... Je pense absolument comme eux relativement à la souveraineté ». Par contre, les trois lignes qui suivent dans le texte de 1826 sont supprimées. L'adhésion aux principes

Messieurs, c'est de pure politesse. Voici en substance, leur système que l'*Observateur autrichien* a jadis longuement expliqué :

Un *pouvoir* est un être moral aussi intéressé qu'une poule, et même une poule mouillée, à sa conservation (1). Le sentiment de la conservation est dirigé par un principe essentiel dont voici la formule : *ne rien perdre*. Pour ne rien perdre, il faut croître, car un pouvoir stationnaire est nul. S'il rétrograde, ce n'est plus un pouvoir, il est entraîné par un autre.

Or, voyez dans quelle situation se trouve un *pouvoir absolu* qui fait une concession ? Il laisse naître dans son existence une autre existence, un autre pouvoir dont l'essence est de croître. L'un anéantira nécessairement l'autre, car tout être tend au plus grand développement possible de ses forces (2). Un pouvoir absolu est un polype ; s'il se scinde par une concession, il a créé deux pouvoirs ; c'est semer la guerre là où était la paix. Un pouvoir ne concède donc que par force ; or, on a toujours le droit d'abolir par ruse une concession, quand elle a été arrachée par la violence.

Vous avez donc tort, pauvres peuples et pauvres femmes, de croire que la division du pouvoir enlèvera le pouvoir lui-même ; créez-en trois ou sept, vous en sentirez toujours un, et avouez qu'il est nécessaire...

— Bien ! M. de Metternich, ont répondu des philosophes de l'autre côté de l'eau, mais l'abolition du *pouvoir absolu* n'est pas notre pensée, nous ne voulons qu'un contrôle bénin de ses actes et savoir à quoi s'emploie l'argent des contributions, pas autre chose !.....

— Oh ! ce n'est que cela ? ont habilement répliqué de sages souverains, nous vous le dirons...

Cette digression contient la justification de la conduite que vous force à tenir la promulgation de notre petite constitution conjugale,

de Metternich est donc exprimée en 1829, en des termes un peu différents, et, semble-t-il, moins ironiques.

(1) 1829 : « aussi intéressé qu'un homme à sa conservation ».

(2) Fin du passage conservé en 1829. La fin du paragr. et toute la suite p. 139 jusqu'aux mots « toutes les inventions des gouvernants contre les gouvernés » est remplacée par une version entièrement différente : « Un pouvoir ne fait donc jamais de concessions qu'il ne tente de les reconquérir... cette admirable scène au sein de vos ménages » (Pl. X, p. 743). Cette variante est plus courte que le texte de 1826. Balzac montre rapidement le caractère factice du jeu constitutionnel.

mais n'allez pas dire à votre femme qu'on a le droit d'abolir par ruse les concessions arrachées par violence ; et ce, pour cause.

Alors, pour parvenir à pratiquer en petit la théorie de ce gouvernement, vous aurez soin d'établir dans votre ménage des usages exceptionnels équivalant à des passe-ports, à des gendarmes et à toutes les inventions des gouvernants contre les gouvernés (1).

Ainsi votre femme (2) aura bien le droit de sortir ; mais en vous déclarant où elle va, pour quelle affaire elle va, quand elle reviendra, etc.. Au lieu d'exiger ces renseignements avec la brutalité de toutes les polices possibles, vous revêtirez les formes les plus gracieuses : sur vos lèvres, dans vos yeux, sur vos traits se joueront et paraîtront tour à tour les accents et les signes de la curiosité et de l'indifférence, de la gravité et de la plaisanterie, de la contradiction et de l'amour. Ce sont toutes petites scènes conjugales pleines d'esprit, de finesse et de grâce, qui sont très agréables à jouer. Du jour où vous avez ôté de dessus la tête de votre femme la couronne de fleurs d'oranger, vous créez chez vous une comédie perpétuelle.

En ce qui concerne vos gendarmes (3), vous ne souffrirez jamais que madame aille à pied sans être accompagnée d'un laquais en livrée ; cela est du meilleur ton, sans compter l'agrément de dire à tout le monde : j'ai des gens. Puis, vos courses devront coïncider le plus souvent avec celles de Madame, et alors vous réclamerez avec grâce le bonheur de lui offrir votre bras, s'il fait beau ; ou s'il pleut, de lui apprendre à conduire avec aisance et modestie un audacieux cabriolet.

Si, par hasard ou par l'effet de la volonté des hommes, elle *voulait* s'échapper, sans passeport, c'est-à-dire dans sa voiture et seule, n'avez-vous pas un cocher, un heiduque, un groom, un foutman, un chasseur, un valet de pied auxquels vous pourrez sans crainte confier votre chaste épouse.

Si Madame voulait cependant sortir seule (4), sans vous, ni ses gens, ne fût-ce que pour *aller voir madame sa mère*... cette velléité serait un indice d'une haute importance, que nous rangerions dans

(1) Fin du passage supprimé en 1829.

(2) 1829 : « Ainsi ma femme... »

(3) 1829 : « — J'ai des gendarmes !... J'ai ma garde royale, j'ai mes procureurs généraux, moi !... reprit-il avec une sorte d'enthousiasme ! Est-ce que je souffre jamais que Madame... »

(4) Le paragr. et le paragr. suivant sont supprimés en 1829.

les *derniers symptômes* ; là, vous pourriez passer sur-le-champ aux terribles débuts de la *Quatrième Partie*.

Aussi nous vous donnerons plus tard les moyens d'acquérir des lumières pures sur les événements des sorties que Madame a pu opérer avec ou sans ses gens ; ces mesures rentrent essentiellement dans la catégorie des *Moyens patents* (voyez la Méditation sur la *Police conjugale*) : mais si vous étiez ou trop jaloux ou trop défiant, vices conjugaux absurdes dans leurs principes et leurs conséquences, vous pouvez combinez les préceptes des *Moyens occultes* avec ceux de la police conjugale, elle est, comme toutes les polices du monde, un tant soit peu occulte de sa nature (1).

Mais hélas ! que de moyens ne vous reste-t-il pas de détruire votre charte par la pratique, la lettre, par l'interprétation ! L'institution du mariage comporte, dans nos mœurs, une *flânerie* qui dévore la moitié de la vie d'une femme, sans qu'elle puisse se sentir vivre et s'apercevoir de la fuite du temps ; l'on amène ainsi une femme à quarante ans, comme feu *Musson* menait un bourgeois de la rue Saint-Denis à Pierrefitte, sans qu'il se doutât d'avoir quitté de vue le clocher de Saint-Leu (2). Une femme gaspille les moments si fugitifs où elle est dans sa fleur, en de si puériles illusions que, comme dit Bossuet, si elle voulait, à un certain âge, ramasser sur la muraille les clous épars auxquels nous attachons les souvenirs de bonheur et qui produisent un gros volume à l'œil, ils ne lui empliraient pas le creux de la main.

Et voici les moyens d'employer le temps de cette pauvre folle créature (3) :

Quelle femme, de nos jours, n'a pas appuyé ses doigts pendant trois ou quatre années consécutives, sur les touches d'un piano qui n'en pouvait mais, déchiffré Beethoven, fredonné les ariettes de Rossini ou parcouru les exercices de Cramer ? Or, vous aurez soin de convaincre votre femme de sa supériorité en musique ; pour cela,

(1) Fin du passage supprimé en 1829.

(2) En 1829, addition de 29 lignes contenant la référence à l'allégorie de Crabbe sur *la Mort dans la Vie et la Vie dans la Mort* : « Comment ! lui dis-je en l'interrompant... et me dit d'un air satisfait » (Pl. X, pp. 744-745). Par contre toute la fin du paragr. de 1826 est supprimée ainsi que la phrase suivante et le texte de 1829 reprend : « Ma femme a, comme toutes les jeunes personnes de notre bienheureux siècle, appuyé ses doigts... »

(3) Fin du passage supprimé en 1829. On a indiqué l'enchaînement à la note précédente.

vous tâcherez d'y croire vous-même, et vous sacrifierez le prix d'une loge aux Bouffons, afin d'avoir trois soirées paisibles sur les sept que Dieu créa dans la semaine.

Vous serez essentiellement à l'affût des *maisons à musique* ; car à Paris, il existe des salons qui ressemblent exactement à des tabatières d'Allemagne ; ce sont des *Componiums* perpétuels, et l'on y va régulièrement chercher des indigestions d'harmonie nommées concerts ; une femme reste là enterrée sous des partitions, après avoir été assommée avec des clarinettes et des manches de basse (1). En conduisant parfois votre femme-virtuose à quelques-uns de ces concerts, et en entremêlant les soirées et les Bouffons, de bals, de *raouts*, et de spectacles, vous réussirez à la faire coucher, pendant six mois de l'année, entre une heure et deux heures du matin.

Les conséquences de ce coucher matinal sont incalculables.

D'abord, si vous avez de l'esprit, chacun de ces *plaisirs nécessaires* aura été accordé comme une faveur, et vous serez censé avoir constamment *fait la volonté de votre femme* ; alors vous lui aurez persuadé, sans dire un seul mot, que depuis six heures du soir, époque de votre dîner et de sa toilette (sa toilette !...), jusqu'à onze heures du matin, heure à laquelle vous sortirez du lit conjugal, elle s'est constamment amusée... Quelle reconnaissance ne vous doit-elle pas pour une vie aussi pleine ! (2)

Une femme qui se lève à onze heures du matin, ayant épuisé la coupe des plaisirs d'Euterpe, Terpsichore, etc., a besoin de procéder à une grandissime toilette matinale et de faire un déjeuner délicat ; vous arriverez ainsi à deux ou trois heures après-midi (3).

Vous n'avez donc plus guère (4) que trois heures dangereuses à passer : mais ma musicienne n'a-t-elle pas des sonates à étudier, des airs à répéter, n'avez-vous pas des promenades au Bois de Boulogne à proposer, des calèches à essayer, des schalls à donner, des visites à rendre, etc.

(1) En 1829, réplique de l'auteur et début d'une réplique du vicomte contenant des allusions aux régimes anémians et aux causes d'excitation : « — Hé, monsieur, ne connaissez-vous donc pas le danger... un raout à une représentation des Italiens ». Var. de rédaction pour la phrase suivante sur laquelle Balzac enchaîne en 1829.

(2) Cette exclamation devient en 1829 une réplique de l'auteur.

(3) Ce paragr. est supprimé en 1829. Présenté avec une rédaction assez différente, il servira un peu plus loin de transition.

(4) 1829 : « Je n'ai donc plus guère... ». C'est toujours le vicomte qui parle.

Ce n'est pas tout. Le plus bel ornement d'une femme est une propreté recherchée ; là, il ne peut jamais y avoir d'excès ou de ridicule : or la toilette de votre femme vous offre encore les moyens de lui faire consumer les plus beaux moments de sa journée. Essayez (1) d'achever son éducation sur cet article, en lui dénombrant les étonnantes précautions créées par le luxe oriental des dames romaines : nommez-lui les esclaves employés au bain, les *Unctores*, les *Fricatores*, les *Alipilarii*, les *Dropacistae*, les *Paratiltiriae*, les *Fricatrices*, les *Tractatrices*, les essuyeurs en cygne, enfin la multitude d'esclaves dont l'immortel Mirabeau a donné la nomenclature dans l'*Erotica Biblion* ; pour peu que Madame essaye à remplacer tout ce monde-là, vous aurez de belles heures de tranquillité, sans compter les agréments personnels qui résultent pour vous, du système de ces illustres Romaines, dont les moindres cheveux avaient reçu des rosées de parfums, étaient artistement disposés, dont la moindre veine avait conquis un sang nouveau dans la myrrhe, la soie, le lin, les parfums, les ondes, les fleurs et aux sons d'une musique voluptueuse.

Sa santé ! (2) cette santé si précieuse et si chère, vous forcera de défendre (quel mot ?) non, d'interdire à cette créature si frêle et si délicate, de sortir par le mauvais temps ; vous gagnerez ainsi un quart de l'année.

Introduisez surtout le doux usage de ne jamais sortir l'un ou l'autre sans aller vous donner le baiser d'adieu, en disant : « mon ami, je sors ». Soumettez-vous le premier à cette petite formalité conjugale.

Mais, voulez-vous retenir votre femme captive au logis, comme un conscrit dans sa guérite ? sachez lui développer avec une maritale éloquence, nos observations sur les dangers d'un pensionnat de demoiselles (3). Faites-la si bien frémir, que, pleine de terreur, elle se

(1) Ici en 1829, l'auteur prend la parole à son tour : « — Vous êtes digne de m'entendre... m'écriai-je. Eh bien, monsieur, vous lui mangerez quatre heures par jour si vous voulez lui apprendre un art inconnu aux plus recherchées de nos petites-maîtresses modernes !... Dénombrez à M^{me} de V*** les étonnantes précautions... »

(2) 1829 : « — Eh, Monsieur, reprit le mari, qui s'échauffait de plus en plus, n'ai-je pas aussi d'admirables prétextes dans la santé ! Cette santé... »

(3) Transition différente en 1829, et consacrée aux devoirs de la maternité : « Je lui ai inspiré un enthousiasme incroyable... et d'élever ses enfants » (Pl. X, p. 747). La fin du paragr. et la phrase suivante sont supprimés en 1829.

charge entièrement, et *sans demoiselle de compagnie*, de l'éducation de ses enfants.

Répétez-lui souvent que l'éducation commence dès le berceau.

A l'exemple de Caton, qui voulait voir comment la nourrice changeait les langes du grand Pompée, exigez qu'elle ne laisse pas à d'autres les soins les plus minutieux réclamés par ces flexibles intelligences et ces corps si tendres.

En combinant ces divers moyens de tyrannie conjugale (1), votre épouse sera toute étonnée de rester chaste et pure. Libre de droit, elle deviendra prisonnière de fait.

C'est là tout un système de gouvernement, et vous préluderez, dans votre ménage, aux mystères de la politique, car selon le proverbe indien : *il n'est pas plus difficile d'administrer un toman que cent mille*.

Si votre femme n'était pas musicienne, chose surprenante, vous fouetterez assez rudement son amour-propre pour lui mettre en tête la peinture ou un art quelconque, mais essentiellement sédentaire et procurant des jouissances à huis-clos, de manière enfin à étouffer sa liberté individuelle comme si vous aviez là *une lettre de cachet* (2).

Cette haute diplomatie conjugale ne servirait cependant à rien, si, après avoir mis ainsi votre femme au secret, vous n'usiez pas d'un machiavélisme innocent, qui consistera à l'engager perpétuellement à sortir, à la gronder doucement et avec amour sur ses goûts casaniers (3). Usez même de violence pour l'entraîner à la promenade, au bal, au spectacle, en lui répétant : « la mère passe avant les enfants ! une jeune femme ne doit pas s'enterrer, etc., etc. »

Serez-vous plus coupable que les ministériels quand ils demandent effrontément : « Que veut la France ? n'est-elle pas libre ? à quelle époque a-t-elle été plus heureuse ? etc. »

En ce qui concerne la liberté de la presse, vous pensez bien que votre femme et son amant auront assez d'esprit pour correspondre d'une manière entièrement hiéroglyphique ; ainsi vous ne décachez-

(1) Ce paragr. et les deux paragr. suivants sont supprimés en 1829. Balzac enchaîne : « Vous comprenez, Monsieur, que ma diplomatie conjugale ne me servirait pas à grand'chose... »

(2) Fin du passage supprimé. On a indiqué l'enchaînement dans la note précédente.

(3) La fin du paragr. et les trois paragr. suivants jusqu'aux mots « aucune loi maladroite » (p. 144) sont supprimés en 1829. Ce passage est remplacé par une phrase de 7 lignes qui termine la réplique du vicomte (Pl. X, p. 747).

terez jamais de lettres parce que nous vous donnerons dans la *Méditation sur la Correspondance*, où ce sujet est traité à fond, cet avantage, que n'a pas le *Bureau secret*, de les lire, chez vous, sans peine, toutes décachetées.

En méditant sur cette Méditation, vous songerez sérieusement que cette fantasmagorie politique, cette illusion de liberté est tout entière créée dans l'intérêt de notre égoïsme marital, et vous aurez soin de tout sacrifier pour convaincre votre aimable compagne de l'entière puissance de ses *Droits de l'homme* en ménage ; pour atteindre à ce but, vous vous garderez bien de commettre ces grosses balourdises politiques qui amènent ou la *Révolution* ou la *Contre-Révolution*, et dont vous avez plus d'un exemple en Europe : ainsi aucune fausse mesure, aucune loi maladroite (1) ; avez-vous l'intention d'escamoter une loi constitutionnelle à votre femme ? Avec un air doux et mesuré, cachez le poignard sous des roses, et, en le lui plongeant avec précaution dans le cœur, demandez-lui d'une voix amie : « mon ange, te fait-il mal ? » et comme ces gens sur le pied desquels on marche, elle vous répondra peut-être : « au contraire ! »

Il vous serait cependant bien difficile (2) de gouverner en paix, si vous ne concédiez pas à votre femme une portion quelconque de pouvoir entier et sans bornes ; car avec toute l'habileté que nous vous supposons pour exécuter le plan que nous venons de tracer votre femme pourrait s'apercevoir de votre machiavélisme ; mais il vous reste la responsabilité des agents ; Oh ! sur cet article, laissez-la maîtresse absolue ; libre à elle de les destituer, de les installer, gronder, tourmenter ; ne vous réservez qu'un seul domestique fidèle, qui par son exactitude ne donne jamais prise au moindre reproche. Alors, vous verrez votre femme se croire maîtresse chez elle : beaucoup de gens prennent les minuties du pouvoir pour le pouvoir même.

(1) Fin du passage supprimé. Le reste du paragr. devient une réplique de l'auteur : « Je vous vois, dis-je, quand vous voulez escamoter... »

(2) La conclusion de la Méditation est supprimée en 1829 et remplacée par une fin différente qui termine par une courte scène la conversation entre le vicomte et l'auteur : « Il ne put s'empêcher de sourire... Tout y est germe ou fruit » (Pl. X, pp. 747-750). Dans l'édition de 1829, la *Méditation XVI* se termine par ces mots, suivis de l'indication *Fin du premier volume*, page 326. Une table du premier volume occupe la page 327. On voit que la matière de notre *Onzième Méditation* de 1826 n'a pas subi de changements importants, mais la présentation en est entièrement modifiée. C'est un exemple caractéristique de l'effort de Balzac pour présenter son texte d'une manière vivante et dramatique, effort sensible dans toute l'œuvre de 1829.

DOUZIÈME MÉDITATION (1)

De l'instruction en ménage.

Vaste et importante matière ! ... Les avantages du ^xⁱe siècle et les malheurs du ^xⁱ^xe sont là : (2) entre ces deux abîmes, le roi Louis XVIII assis au centre d'une bascule politique, contemple à un bout l'ignorance crasse d'un frère-lai, l'apathie d'un serf, le cheval étincelant de fer d'un Banneret, il entend : France et Montjoie-Saint-Denis ! ; puis il se retourne et sourit en voyant la morgue d'un manufacturier capitaine de la garde nationale, l'élégant coupé de l'agent de change, la simplicité du costume d'un pair de France, *écrivait un ouvrage*, et mettant son fils à l'école polytechnique, et les étoffes précieuses et les journaux et les machines à vapeur, et il boit enfin son café dans une tasse de porcelaine de Sèvres où brille encore un N couronné.

Arrière la civilisation ! arrière la pensée !... voilà votre cri : cette Méditation est (3) un véritable appendice à la précédente ; même système, même déception. Le bonheur en ménage est, comme en politique, un bonheur négatif ; et vous ne devez pas oublier que dans le mariage la fidélité de la femme est une chose contre nature quand il n'existe plus d'amour ; or, nous savons que chez vous l'Amour pose dans ce moment un pied sur l'appui de la fenêtre (3).

(1) En 1829, la *Douzième Méditation* est placée entre le *Traité de Politique Maritale* et l'*Hygiène du Mariage*. Elle devient la *Méditation XI*.

(2) Ces deux phrases sont supprimées en 1829 et remplacées par une entrée en matière de 5 lignes, un peu différente : « Instruire ou non les femmes... ce problème » (Pl. X, p. 707).

(3) A partir de ces mots, tout le paragr. disparaît en 1829. Il est remplacé par une addition de 26 lignes : « Vous devez avoir horreur de l'instruction... et aussi voluptueuse que les Italiens » (Pl. X, p. 707). Balzac insiste beaucoup plus longuement sur les avantages politiques de l'ignorance.

(4) Fin du passage remplacé en 1829.

Vous essayerez donc de reculer le plus longtemps possible le fatal moment où votre femme vous demandera un livre ; cela vous sera facile, vous prononcerez d'abord avec dédain le mot de *bas-bleu* ; et, sur sa demande, vous lui expliquerez le ridicule qui s'attache, chez nos voisins, aux femmes pédantes.

Vous lui répéterez qu'à Paris se trouvent les femmes les plus aimables et les plus spirituelles du monde et qu'elles ne lisent jamais ; qu'elles doivent saisir, tout en dansant et dans les discours des hommes à talent les phrases toutes faites dont les sots composent leur esprit à Paris ; que l'on s'y passe de main en main les jugements décisifs sur les hommes et les choses ; qu'elles sont de beaux miroirs d'où les idées les plus obscures sont renvoyées brillantes, que l'esprit naturel est tout, etc., etc. (1).

Mais, si après tous vos efforts elle persistait à vouloir lire... (2) à l'instant même mettez à sa disposition tous les livres possibles depuis l'*Abécédaire* de son marmot jusqu'à *René* de Châteaubriand, livre plus dangereux que *Thérèse philosophe*.

Cependant comme Napoléon a constamment refusé d'armer la garde nationale, que les jésuites proscrivent l'enseignement mutuel, que les ultras rêvent de l'obscurantisme, quand même vous auriez le pouvoir de plonger votre femme dans un idiotisme complet avec *Marie Alacoque*, la *Brosse de pénitence* ou des chansons érotiques comme en 1775 ; vous aurez soin de prendre des mesures telles que toute espèce de lecture et principalement celle des romans lui sera interdite.

Une femme qui lit des romans, éprouve tant de plaisir dans cette enivrante et perpétuelle extase, que là, elle peut se créer une existence toute idéale, cent fois préférable à celle que vous lui apprêtez à chaque aurore, puis elle désirera bientôt réaliser cette vie si voluptueusement extatique, et de l'âme passera aux sens (3).

Les romans et même tous les livres peignent les sentiments et

(1) Plusieurs variantes dans la présentation en 1829 ; cf. Pl. X, p. 708. « Puis vous lui répéterez qu'à Paris... Qu'enfin la lecture finit par ternir les yeux ». A la suite de ce passage, Balzac introduit une transition de 11 lignes destinée à amener un développement sur les rapports de la lecture et de l'imagination : « Laisser une femme libre de lire (Pl. X, p. 708 *in fine*)... avez-vous jamais songé aux phénomènes produits par ces poétiques lectures ? » (Pl. X, p. 709). Il enchaîne ensuite avec le dernier paragr. de la présente page : « Les romans, et même tous les livres... »

(2) Ce paragr. ainsi que les deux paragr. suivants sont déplacés en 1829.

(3) Fin du passage déplacé en 1829.

les choses avec des couleurs bien autrement brillantes que celles de la nature ! Chaque auteur n'a-t-il pas le désir de se montrer parfait en affectant des idées délicates et recherchées ? (1) puis, il est dans la destinée de l'homme de tout exagérer ; quelles figures, quels moments ne sont pas embellis par le pinceau ou le dessin ? Enfin, l'âme même du lecteur aide à cette conspiration contre le vrai, par le silence profond dont on jouit, par le feu de la conception et par la pureté avec laquelle les images se réfléchissent dans l'entendement : qui n'a pas, en lisant les *Confessions* de Jean-Jacques, vu madame de Warens plus jolie qu'elle n'était ? (2) l'âme est comme plongée dans un de ces rêves où nous apparaissent des femmes d'une perfection de corps inouïe.

Et vous croirez que les manières, les sentiments d'un homme comme vous, qui, la plupart du temps, s'habille, se deshabillement, et..., etc., devant sa femme, lutteront avec avantage devant les sentiments de ces livres et leurs héros factices à la chemise desquels cette belle lectrice ne voit ni trous ni taches ?... trop tard, hélas ! pour son malheur et le vôtre votre femme expérimentera que les *Amants de la littérature* sont aussi rares que les *Apollons de la sculpture* !... (3)

Aussi, trompez toujours les desseins de votre femme en l'appelant sur la montagne quand elle veut se promener et cueillir des fleurs dans la plaine ; ne négligez rien pour arriver au but que vous indique cette Méditation (4) ; et voyez les ressources immenses que vous a préparées l'éducation féminine : examinez avec quelle admi-

(1) 1829 : « Cette espèce de fascination provient moins du désir que chaque auteur a de se montrer parfait en affectant des idées délicates et recherchées que d'un indéfinissable travail de notre intelligence. »

(2) Fin de paragr. différente en 1829 : « On dirait que notre âme caresse... si le reste nous offre tant de délices » (Pl. X, p. 709). Balzac esquisse ici quelques hypothèses sur la lecture et ce qu'il appelle « les mystères de la transsubstantiation des idées ».

A la suite est inséré un des paragr. déplacés de la page précédente : « Une femme qui lit des romans... de l'âme passera aux sens » (Var. de rédaction en 1829). Puis Balzac enchaîne : « Et vous auriez la bonhomie de croire que les manières... »

(3) Addition de 11 lignes en 1829 : « Bien des maris se trouveront embarrassés... la poésie et les plaisirs de l'imagination. » (Pl. X, p. 710).

A la suite de cette addition, se trouvent insérés les deux paragr. placés antérieurement p. 146 : « Mais si après tous vos efforts... lui sera interdite. »

(4) Ces deux phrases sont supprimées en 1829. Balzac enchaîne par : « Et voyez les ressources immenses... »

nable stupidité les femmes se sont prêtées aux résultats de l'enseignement qu'on leur a imposé en France.

Nous les livrons à des bonnes, à des demoiselles de compagnie, à des gouvernantes qui ont vingt mensonges de coquetterie et de fausse pudeur à leur apprendre contre une idée noble et vraie à leur inculquer. Elles sont élevées en esclaves et s'habituent à l'idée qu'elles sont au monde pour faire, comme leur grand'mère, couvrir des petits serins de Canarie, composer des herbiers, arroser de petits rosiers du Bengale, faire de la tapisserie ou se monter des cols. Aussi, à dix ans, une petite fille a eu plus de finesse qu'un petit garçon ; mais à vingt ans, elle est timide, gauche, aura peur d'une araignée, dira des riens, pensera aux chiffons, parlera modes, et n'aura le courage ni d'être tout à fait mère, ni chaste épouse, (1) ou Ninon de Lenclos (2).

Voici quelle marche on a suivie : on leur a montré à colorier des roses, à broder de manière à gagner huit sous par jour ; elles auront appris l'histoire de France dans *Le Ragois*, la Chronologie dans les *tables du citoyen Chantreau*, et on aura laissé leur jeune imagination se déchaîner sur la Géographie, dans le but de ne rien présenter de dangereux à leur cœur (3).

Maintenez donc votre épouse dans cette belle et noble sphère de connaissances, en vertu de cet axiome de notre politique moderne : *pour rendre les peuples heureux, il faut les plonger dans l'ignorance* : alors, si votre femme veut une bibliothèque, achetez-lui *Florian*, *Malte-Brun*, le *Cabinet des Fées*, les *Mille et Une Nuits*, les *Roses* par Redouté, les *Usages de la Chine*, les *Pigeons* par madame Knip, le grand ouvrage sur l'*Egypte*, etc. ; enfin, exécutez ce mot d'une princesse qui au récit d'une émeute occasionnée par la cherté du pain, disait : « Que ne mangent-ils de la brioche ? »

Peut-être votre femme vous reprochera-t-elle, un soir, d'être

(1) 1829 *suppr. des mots* : « ou Ninon de Lenclos ».

(2) Dans le texte de 1826, après le mot « Lenclos », Balzac avait fait un appel de note, se présentant ainsi : (1), c'est-à-dire le chiffre 1 entre deux parenthèses. La page de l'édition préoriginale ne comporte à cet endroit aucune note. On n'en trouve pas non plus à la fin du chapitre, ni à la fin de l'exemplaire que nous connaissons. On notera que ce mot n'a pas été maintenu dans l'édition de 1829. (Cf. un cas un peu différent, plus bas, p. 155).

(3) En 1829, addition de 9 lignes, contenant une citation de l'article de Diderot, *Sur les Femmes* : « Mais en même temps, leurs mères... ma fille, ne serait-elle pas mieux ainsi ? » (Pl. X, p. 711).

maussade et de ne rien dire ; mais ceci est un léger inconvénient de notre système. Après tout, que l'éducation des femmes soit en France la plus plaisante des absurdités et que votre obscurantisme marital vous mette une poupée dans les bras, que vous importe ! comme vous n'avez pas assez de courage pour entreprendre une plus belle tâche, il vaut mieux traîner votre femme dans une ornière conjugale et sûre, que de se hasarder à lui faire gravir les hardis précipices de l'amour. Elle aura beau être mère, vous ne tenez pas précisément à avoir des Gracchus pour enfants, mais à être réellement *pater quem nuptiae*, etc., et pour y parvenir nous devons faire de ce livre un arsenal où chacun, suivant le caractère de sa femme ou le sien, puisse choisir l'armure convenable pour combattre le terrible génie du mal toujours prêt à s'éveiller dans l'âme d'une épouse ; et, tout bien considéré, comme les ignorants sont les plus cruels ennemis de l'instruction des femmes, cette Méditation sera un bréviaire pour la plupart des maris.

Une femme qui a reçu une éducation d'homme possède les facultés les plus brillantes et les plus fertiles en bonheur pour elle et son mari ; mais comme cette femme est rare comme le bonheur même, vous devez, si vous ne la possédez pas pour épouse, maintenir votre femme, au nom de votre félicité commune, dans la région des idées où elle est née, car il faut songer aussi qu'un moment d'orgueil peut vous perdre, en mettant sur le trône un esclave qui sera d'abord tenté d'abuser du pouvoir.

Enfin, en suivant le système prescrit par cette Méditation, un homme supérieur en sera quitte pour mettre ses pensées en petite monnaie lorsqu'il voudra être compris de sa femme, si, toutefois, cet homme supérieur a fait la sottise d'épouser une de ces pauvres petites créatures, au lieu de se marier, comme les pairs de la Grande-Bretagne, à une jeune fille dont ils éprouvent longtemps l'âme et le cœur, ou à une actrice dont les idées sont élevées et qui, de courtisane, devient chaste épouse. (1)

Par cette dernière observation matrimoniale, notre but n'est pas de prescrire à tous les *hommes supérieurs* de chercher des *femmes supérieures*, et de laisser chacun expliquer nos principes à la manière de M^{me} de Staël, qui tenta grossièrement de s'unir à Napoléon. Ces deux êtres-là eussent été très malheureux en ménage ; et

(1) 1829 *suppr. des mots* : « ou à une actrice... chaste épouse ».

Joséphine était une épouse bien autrement accomplie que cette *Virago* du *xix^e* siècle.

En effet, lorsque nous vantons ces *filles introuvables*, si heureusement élevées par le hasard, si bien conformées par la nature et dont l'âme délicate supporte le rude contact de la grande âme de ce que nous appelons *un homme*, nous entendons parler de ces nobles et rares créatures dont Goethe a donné un modèle dans la *Claire* du *Comte d'Egmont*, et qui, loin de penser à la gloire, ont mis la leur à bien rendre leur rôle de femme : se pliant avec une étonnante souplesse aux plaisirs et aux volontés de ceux que la nature leur a donnés pour maîtres ; s'élevant tour à tour dans les immenses sphères de sa pensée, et s'abaissant à la simple tâche de l'amuser comme un enfant, comprenant et les bizarreries de cette âme si fortement tourmentée, et les moindres paroles et les regards les plus vagues ; heureuses du silence, heureuses de la diffusion... Mais arrêtons-nous, cette peinture nous entraînerait trop loin du sujet !... (1)

Puissent ces lignes flatteuses compenser les douces vérités dont tant de femmelettes se trouveront choquées (2).

(1) 1829 : « Il s'agit de mariage et non pas d'amour ».

(2) Même fin en 1829. Cette phrase a été supprimée dans les éditions postérieures.

TREIZIÈME MÉDITATION (1)

De la douane.

— Eh non, Madame ! non...

— Car, monsieur, il y aurait là quelque chose de si inconvenant...

— Croyez-vous donc, madame, que nous voulions prescrire de visiter, comme aux barrières, les personnes qui franchissent le seuil de vos appartements ou en sortent furtivement, afin de voir s'ils ne vous apportent pas quelque bijou de contrebande ou s'ils emportent votre bonheur ? Eh ! mais il n'y aurait là rien d'occulte ? nos procédés, madame, n'auront rien d'odieux ni de fiscal, rassurez-vous.

Monsieur, la douane conjugale est de tous les expédients de cette seconde partie celui qui réclame peut-être de vous le plus de tact et de finesse, et le plus de connaissances acquises *a priori*, c'est-à-dire avant le mariage. Pour pouvoir *exercer*, un mari doit faire une étude profonde du livre de Lavater, s'en pénétrer, habituer son œil et son entendement à voir, à juger, à saisir, avec une étonnante promptitude, les plus légers indices physiques par lesquels l'homme trahit sa pensée.

La *Physiognomonie* de Lavater a créé une véritable science, qui a enfin pris place parmi les connaissances humaines ; car, si, d'abord, quelques doutes, quelques plaisanteries accueillirent l'apparition de ce livre, depuis, le célèbre docteur Gall vint par sa belle Théorie du crâne, achever et compléter le système du Suisse et donner de la solidité à ses fines et lumineuses observations. Les gens d'esprit, les diplomates, les femmes qui sont les rares et fervents disciples de ces deux hommes célèbres, ont même souvent eu l'occasion

(1) Cette *Méditation* devient en 1829 la *Méditation XV*, avant-dernière du tome I.

de remarquer bien d'autres signes évidents ; le son de la voix, les manières, etc., ont plus d'une fois éclairé la femme qui aime, le diplomate qui trompe, l'administrateur habile et le souverain (Napoléon), obligé de démêler la vérité. L'homme dont l'âme agit avec force est comme un pauvre ver-luisant qui, à son insu, laisse échapper la lumière par tous ses pores et se meut dans une sphère brillante où chaque mouvement amène un ébranlement dans la lueur et dessine tous ses pas par de longues traces de feu.

Voilà donc tous les éléments des connaissances que vous devez posséder, car la *douane conjugale* consiste entièrement dans un examen rapide, mais approfondi et sûr de l'état *moral* et *physique* de tous les êtres qui entrent et sortent de chez vous, lorsqu'ils ont vu ou vont voir votre femme. Un mari ressemble là à une araignée qui, au centre de sa toile imperceptible, recoit une secousse de la moindre mouche étourdie ; et, de loin, écoute, juge, voit la proie ou l'ennemi.

Ainsi vous vous procurerez les moyens d'examiner le célibataire qui sonne à votre porte, dans deux situations bien distinctes : quand il va entrer, quand il est entré.

Au moment d'entrer, que de choses ne dit-il pas sans seulement desserrer les dents !...

Soit que d'un léger coup de main, ou en plongeant ses doigts à plusieurs reprises dans ses cheveux, il en abaisse et en rehausse le toupet caractéristique ;

Soit qu'il fredonne un air, italien ou français, joyeux ou triste, d'une voix de ténor, de contralto, de soprano ou de baryton ;

Soit qu'il s'assure si le bout de sa cravate significative est toujours placée avec grâce ;

Soit qu'il aplatisse le jabot bien plissé ou en désordre d'une chemise de jour ou de nuit ;

Soit qu'il cherche à savoir si sa perruque blonde ou brune, frisée ou plate, est toujours à sa place ;

Soit qu'il examine si ses ongles sont propres ;

Soit que d'une main blanche ou peu soignée, bien ou mal gantée, il refrispe ou sa moustache ou ses favoris, ou soit qu'il les passe et repasse par les dents d'un petit peigne d'écaille ;

Soit que, par des mouvements doux et répétés, il cherche à placer son menton dans le centre exact de sa cravate ;

Soit qu'il se dandine d'un pied sur l'autre les mains dans ses poches ;

Soit qu'il tourmente sa botte, en la regardant, comme s'il se disait : « Eh ! mais, voilà un pied qui n'est certes pas mal tourné!... »

Soit qu'il arrive à pied ou en voiture, qu'il efface ou non la légère empreinte de boue dont sa chaussure est salie ;

Soit même qu'il reste immobile, impassible comme un Hollandais qui fume ;

Soit que les yeux attachés à cette porte, il ressemble à une âme sortant du purgatoire et attendant saint Pierre et ses clefs ;

Soit qu'il hésite à tirer le cordon de la sonnette ; et soit qu'il le saisisse négligemment, précipitamment, familièrement ou comme un homme sûr de son fait ;

Soit qu'il ait sonné timidement, faisant retentir un coup perdu dans le silence des appartements comme un premier coup de matines en hiver dans un couvent de minimes ; ou qu'après avoir sonné avec vivacité, il sonne encore impatienté de ne pas entendre les pas d'un laquais ;

Soit qu'il donne à son haleine un parfum délicat en mangeant une pastille de *cachundé* ;

Soit qu'il prenne une prise de tabac d'un air empesé, ou en en chassant soigneusement les grains qui pourraient altérer la blancheur de son linge ;

Soit qu'il regarde autour de lui, en ayant l'air d'estimer la lampe de l'escalier, le tapis, la rampe, etc., comme s'il était marchand de meubles ou entrepreneur de bâtiments ;

Soit enfin que ce célibataire soit jeune ou âgé, ait froid ou chaud, arrive lentement, tristement ou joyeusement, etc.

Vous sentez qu'il y a là, sur le tapis de votre escalier, une masse étonnante d'observations ; les légers coups de pinceau que nous avons essayé de donner à cette figure vous montrent en elle un véritable kaléidoscope moral, avec ses millions de désinences ; et nous n'avons même pas voulu faire arriver de femme sur ce seuil révélateur ; les remarques déjà considérables, seraient devenues innombrables et légères comme les grains de sable de la mer.

En effet, devant cette porte fermée, un homme se croit entièrement seul, et pour peu qu'il attende, il y commence un monologue muet, un soliloque indéfinissable, où tout, jusqu'à son pas, dévoile ses espérances, ses désirs, ses intentions, ses secrets, ses défauts, ses vertus, etc. ; enfin un homme est, sur un palier, comme une jeune fille de quinze ans au confessionnal la veille de sa première communion.

En voulez-vous la preuve ?... Examinez le changement subit opéré sur cette figure et dans les manières de ce célibataire aussitôt que du dehors il arrive en dedans ? Le machiniste de l'Opéra, la température, les nuages ou le soleil, ne changent pas plus vite l'aspect des théâtres, de l'atmosphère et du ciel.

Sur la première dalle de votre antichambre, de toutes les myriades d'idées qu'il vous a trahies avec tant d'innocence sur l'escalier, il ne reste même pas un regard auquel on puisse rattacher une observation ; la grimace sociale de convention a tout enveloppé d'un voile épais ; mais un mari habile a dû déjà deviner d'un seul coup d'œil l'objet de la visite et lire dans l'âme de l'arrivant comme dans un livre.

La manière dont on aborde votre femme, dont on lui parle, dont on la regarde, dont on la salue, dont on la quitte... Il y a là des volumes d'observations plus minutieuses les unes que les autres.

Le timbre de la voix, le maintien, la gêne, un sourire, le silence même, la tristesse, les prévenances à votre égard, tout est indice, et tout doit être étudié d'un regard, sans effort, et vous devez cacher la découverte la plus désagréable sous l'aisance et le langage abondant d'un homme de salon. Dans l'impuissance où nous nous trouvons d'énumérer les immenses détails du sujet, nous nous en remettons entièrement à la sagacité du lecteur qui doit apercevoir l'étendue de cette science : elle commence à l'analyse des regards et finit à la perception des mouvements que le dépit imprime à un orteil caché sous le satin d'un soulier ou le cuir d'une botte.

Mais la sortie !... car il faut prévoir le cas où vous aurez manqué votre rigoureux examen au seuil de la porte, et la sortie devient alors d'un intérêt capital, d'autant plus que cette nouvelle étude du célibataire doit se faire avec les mêmes éléments, mais en sens inverse de la première.

Il existe cependant, dans la sortie, une situation toute particulière ; c'est le moment où l'ennemi a franchi tous les retranchements dans lesquels il pouvait être observé et qu'il arrive à la rue !... là, un homme d'esprit doit deviner toute une visite en voyant un homme sous une porte cochère : les indices sont bien plus rares, mais aussi quelle clarté ! c'est le dénouement et l'homme en trahit sur-le-champ la gravité par l'expression la plus simple du bonheur, de la peine ou de la joie.

Alors les révélations sont faciles à recueillir ; c'est un regard

jeté ou sur la maison ou sur les fenêtres de l'appartement ; c'est une démarche lente ou oisive, le frottement des mains du sot, ou la course sautillante du fat, ou la station involontaire de l'homme profondément ému ; la visite même que le célibataire pourrait faire à une borne voisine n'est pas chose indifférente, et cette station hygiénique est d'une haute importance (1) ; enfin, vous aviez sur le palier les questions aussi nettement posées que si une Académie de province proposait cent écus pour un discours ; à la sortie, les solutions sont claires et précises. Notre tâche serait au-dessus des forces humaines, s'il fallait dénombrer les différentes manières dont les hommes trahissent leurs sensations : là, tout est tact et sentiment.

Si vous appliquez ces principes d'observation aux étrangers, à plus forte raison soumettez-vous votre femme aux mêmes formalités.

Un homme doit avoir fait une étude profonde du visage de sa femme : cette étude est facile, elle est même involontaire et de tous les moments. Pour lui, cette belle physionomie de la femme ne doit plus avoir de mystères ; il sait comment les sensations s'y peignent et sous quelle expression elles se dérobent au feu du regard.

Le plus léger mouvement de lèvres, la plus imperceptible contraction des narines, les dégradations insensibles de l'œil, l'altération de la voix, et ces nuages indéfinissables qui enveloppent les traits ou ces flammes qui les illuminent, tout est langage pour lui.

Cette femme est là ; tous la regardent, nul ne peut comprendre sa pensée : mais, pour vous, l'iris de l'œil s'est plus ou moins coloré, étendu ou resserré ; la paupière a vacillé, le sourcil a remué, un pli effacé aussi rapidement que le sillon des mers a paru sur le front ; la lèvre a été rentrée ou a légèrement fléchi ou s'est animée... pour vous, la femme a parlé.

(1) Dans le texte de 1826, après le mot « importance », Balzac avait fait un appel de note, se présentant ainsi : (1), c'est-à-dire le chiffre 1 entre deux parenthèses. La page de l'édition pré-originale ne comporte à cet endroit aucune note. On n'en trouve pas non plus à la fin du chapitre, ni à la fin de l'exemplaire que nous connaissons (Cf. *supra*, p. 148). Contrairement à ce qui s'est passé pour le passage signalé p. 148, cette phrase a été maintenue dans le texte de 1829. L'appel de note est alors supprimé.

La phrase « la visite même... importance » est supprimée dans les éditions postérieures à l'édition originale.

Si vous avez l'âme du Sphinx dans ces moments difficiles où une femme dissimule en présence de son mari, vous sentez bien que les principes de la douane deviennent un jeu d'enfant. En arrivant chez elle ou en sortant, lorsqu'elle se croit seule enfin, votre femme a l'imprudence d'une corneille et se dirait tout haut, à elle-même, son secret ; ainsi par la subite contraction de ses traits au moment où elle vous voit, et qui, malgré la rapidité de son jeu, ne s'opère pas assez vite pour ne pas laisser voir l'expression du visage en votre absence, vous devez lire dans son âme comme dans un livre de plain-chant ; elle aussi se trouvera souvent sur le seuil aux monologues, et là, un mari peut à chaque instant vérifier les sentiments de sa femme (1). Quant à nous, nous n'avons jamais vu de palier sans y clouer une rose des vents ou une girouette.

Les moyens à employer (2), pour parvenir à se faire dans sa maison une sorte d'observatoire, dépendant entièrement des lieux et des circonstances, nous nous en rapportons à l'adresse des maris pour exécuter les intentions de cette Méditation.

D'après la multitude de soins auxquels vous oblige cette situation de *mari en état de siège*, vous voyez que nous avons bien raison de prétendre qu'il suffisait de se marier pour trouver de l'occupation : elle est d'autant plus forte et plus grande que vos soins, vos travaux ne doivent jamais être aperçus ; et si vous ressemblez au comédien par la nécessité où vous êtes de cacher votre art, vous ressemblez aussi à un évêque ; ne faut-il pas résider sans cesse dans votre petit diocèse !

(1) Le paragr. s'arrête ici en 1829. A la suite, une addition de 26 lignes : « Est-il un homme assez insouciant... à la pudeur et à l'orgueil par tant de liens » (Pl. X, p. 739). Ce morceau est une digression consacrée au portrait de la « femme qui vole à un rendez-vous ».

(2) Ce paragr. et le suivant sont supprimés en 1829 et remplacés par une fin différente, mais de même étendue (Pl. X, p. 740). A part cette modification et la précédente, Balzac a donc repris sans changement en 1829 le texte de la *Treizième Méditation* de 1826.

INDEX DES NOMS PROPRES ET DES TITRES D'OUVRAGES CITÉS dans l' « INTRODUCTION ».

-
- Abrantès (Laure d'), 11.
Administration des Finances (de l'), 40.
Analyse des Corps Enseignants (projet de Balzac), 4, 9.
Anonyme (L'), 43 n. 3.
 Arago (Etienne), 12.
Argow le Pirate, 66.
Art de choisir une femme, 19.
Art de connaître les femmes, 18.
Art de dîner en ville, 14.
Art de faire des dettes, 14.
Art de mettre sa cravate, 14, 16.
Art de promener ses créanciers, 14.
Art de rendre les femmes fidèles, 15, 22, 26-27.
Art de rendre sa femme fidèle (projet de titre de B.), 15, 26.
Art de réussir en amour, 20.
Art de se faire aimer de sa femme, 19.
Art de se faire aimer de son mari (par la vicomtesse de G.), 19.
Art de se faire aimer de son mari (par Eugène de Pradel), 19.
Art de se faire aimer des femmes, 18.
 Bagration (princesse), 11.
 Balzac (B.-F.), 2, 8, 40.
 Balzac (M^{me}), 8, 32.
 Bandello (Il), 24.
 Barante (de), 61.
 Barret, 24.
 Bast (Amédée de), 13.
 Bayle, 8, 49.
 Benoiston de Châteauneuf, 39, 40.
 Berny (M^{me} de), 7.
 Béroalde de Verville, 24.
 Bibiéna, 24.
Blonde (Une), 22.
 Boccace, 24.
 Boileau, 24.
 Bory de Saint-Vincent, 39.
 Brillat-Savarin, 2, 29-31, 39.
 Broussais, 34.
 Bruys (de), 18 n.
 Cahuzac, 24.
 Chabot (Charles), 21.
 Champfort, 24.
 Charpentier (éditeur), 2, 30.
Charles Pointel, 49, 49 n. 3.
 Chasles (Philarète), 32.
Chouans (Les), 65.
Code Civil, 14, 15, 16.
Code Conjugal, 15, 22, 35, 36.
Code de la Conversation, 14.
Code de l'Amour, 14.
Code des Boudoirs, 14.
Code des Gens Honnêtes, 4, 15, 16, 23, 54, 66, 67.
Code du Commis-Voyageur, 14.
Code du Littérateur et du Journaliste, 13, 14.
Code Galant, 14.
Code Gourmand, 14.
Code Marital (titre projeté par B.), 15, 26.
Conjugalisme (Le), 19, 20.
Considérations sur les Enfants trouvés, 40.
Contes Drôlatiques, 23, 32.
 Crébillon (fils), 24.
 Cuisin, 19.
 Cuvier, 39.
De l'Amour, 53-54 (notes).
 Delindre (J.-B.), 19.
Dernière Fée (La).
Deux Hector (Les), 49 n. 3.
Diable Boiteux (Le), 13.
 Diderot, 24, 32, 35-36, 66.
Divorces Anglais (Les), 25, 36.

- Dorat, 24.
Durée de la Vie chez les Savants et les Gens de Lettres (Sur la), 40.
 Dutacq, 14 n.
- Ecole des Femmes (L')*, 52, 63.
Eloge des Femmes, 35.
Emile, 64.
Essai d'une Statistique générale de la France, 41 n. 1.
Essai sur le Principe de Population, 41.
Etudes Analytiques, 4.
- Falthurne, 46, 47, 48.
Femme de Trente Ans (La), 55.
Feuilleton Littéraire (Le), 13.
France par tableaux géographiques et statistiques (La), 39.
- Gavarni, 18.
 Geoffroy Saint-Hilaire, 39.
 Gobseck, 55, 56.
 Godard d'Aucourt, 24.
Grammaire Conjugale, 21.
Grande Bretèche (La), 55.
Grelot (Le), 24.
 Grigri, 24.
 Guiart de Servigné, 24.
Guide des Epouseurs, 20.
- Hamelin (M^{me}), 11.
 Hautpoul (M^{me} d'), 11.
Histoire de la Rage, 1, 8 n. 4, 9.
Histoire Impartiale des Jésuites, 5.
Hymen réformateur des abus du mariage (L'), 35.
- Illusions Perdues*, 14, 62.
- Jean-Louis, 49.
- La Fontaine, 24.
 Lavater, 16-17, 18, 20.
 Le Poitevin de l'Egreville, 9 n. 1, 12, 49 n. 3.
 Le Ragois, 52.
Leçons aux jeunes gens..., 20.
 Locke, 49.
 Louis Lambert, 46, 62.
- Maison du Chat-qui-pelote (La)*, 56.
 Malthus, 40, 41.
 Marco Saint-Hilaire (E.), 13, 14.
 Margonne (de), 9.
 Marguerite de Navarre, 24.
Mémoire sur le Scandaleux Désordre..., 8 n. 4, 40 n. 1.
Mémoires Turcs, 24.
 Mirabeau, 24, 52.
 Molière, 24, 52, 63.
- Monnier (Henri), 18, 66.
Monographie de la Vertu, 4.
 Montesquieu, 49, 63.
 Montrond, 11.
 Morellet, 8.
 Mossé (J.-M.), 18, 19, 22, 29.
- Necker, 40.
Notes Philosophiques, 48 n. 3, 49 n. 4.
Nouvelle Héloïse (La), 64.
- Ouvrard, 5.
- Pathologie de la Vie Sociale*, 4.
Peau de Chagrin (La), 32, 45, 46, 58.
Petites Misères de la Vie Conjugale, 24.
Père Goriot (Le), 44.
 Peuchet, 41 n. 1.
Physiologie du Goût, 2, 29-31, 39.
Physiologie du Plaisir (œuvre projetée par B. ?), 57.
 Pierre de Châteauneuf (H. de la), 25.
 Pigault-Lebrun, 49.
Pilote (Le), 13.
Poupée (La), 24.
 Pradel (Eugène de), 19.
- Quinze Joies de Mariage (Les)*, 24.
- Rabelais, 24, 32-33, 54, 63.
 Raison (Horace), 12-13, 14, 15, 18, 22, 49.
 Raynal (l'abbé), 8.
 Récamiér (M^{me}), 11.
 Redouté, 52.
 Renaud de Saint-Jean-d'Angély (comtesse), 11.
 Romieu (Auguste), 13, 14.
 Rousseau (James), 13.
 Rousseau (J.-J.), 9, 24, 35, 49, 52, 64.
- Saint-Ange (L. de), 20.
Scènes de la Vie Parisienne, 46.
Scènes de la Vie Privée, 55-56.
 Scott (Walter), 54, 61, 62.
Secret de triompher des femmes (Le), 20.
 Smith (Adam), 40, 41.
Sonnettes (Les), 24.
Sopha (Le), 24.
 Staël (M^{me} de), 62.
 Stendhal, 53-54, 59, 60.
Sténie, 46, 48, 49 n. 4.
 Sterne, 32, 34-35.
Supplément au Voyage de Bougainville, 35, 36.
Sur les Femmes, 35, 36.
 Surville (Laure Balzac), 8.

Tanzai et Néardamé, 24.

Tartare (Le), 49 n. 3.

Thomas, 35.

Traité de la Volonté, 46.

Traité des Excitants modernes, 2, 30,
47.

Tristram Shandy, 34-35.

Viellerglé, 49 n. 3.

Villers-la-Faye (de), 10.

Voltaire, 49.

Wann-Chlore, 66.

INDEX DES NOMS PROPRES ET DES TITRES D'OUVRAGES CITÉS

dans la « PHYSIOLOGIE DU MARIAGE PRÉ-ORIGINALE ».

On a cité, en les faisant précéder d'un astérisque les noms propres ou les titres cités dans les additions de 1829 que nous rappelons en note.

Amours du chevalier de Faublas, 130.

*Beauzée, 91, n. 1.
Beethoven, 140.
Boileau, 80.
Bossuet, 140.
Brosse de Pénitence (La), 146.
Broussais, 125.
Bureau des Longitudes, 73.
Byron, 77, *117 n. 2, *131 n. 2.

Cabinet des Fées (Le), 148.
Campan (M^{me}), 85.
Carlin, 211.
Chateaubriand, 146.
Chompré, 69.
Comte d'Egmont (Le), 150.
Confessions, (de J.-J. Rousseau), 147.
Corneille, 80.
*Crabbe, 140 n. 2.
Cramer, 140.
Crébillon (fils), 100, 132.

Dictionnaire Mythologique, 69.
*Diderot, 69 n., 103 n. 2, 148 n. 3.
**Don Juan* (de Byron), 131 n. 2.

Ecole des Femmes (L'), 86.
Elien, 124.
Emile, 117.
Erotika Biblion, *104 n., 142.

Florian, 148.

Gall, 151.
Gentz (baron de), 137.
Gœthe, 150.

Histoire de Gil Blas, 87.

Knip (M^{me}), 148.
La Fontaine, 71.
*La Vallière (M^{me} de), 106 n. 3.
Lavater, 151.
Le Ragois, 148.

Malte-Brun, 148.
Malthus, 76.
Mariage de Figaro (Le), 120, 130.
Marie Alacoque, 146.
Metternich, 137, 138.
Mille-et-Une Nuits (Les), 81, 148.
Mirabeau, *81 n. 1, *104 n., 142.
Molière, 98.
Montesquieu, 116 n. 3.

Napoléon, 106, 123, 146, 152.
Ninon de Lenclos, 148.
Nouvelle Héloïse (La), 124.

Observateur Autrichien (L'), 138.
Ouvrard, 118.

Pigeons (Les), 148.
*Pilat (de), 137 n. 5 et 6.
Platon, 81.

Redouté, 148.
René, 146.
Roses (Les), 148.
Rossini, 140.
Rousseau, * 87, *113 n., 117, 124, 147.

Smith (Adam), 76.
Sopha (Le), 132.

Staël (M^{me} de), 103, * 113 n., 149.

Sterne, 91, 94, 122, 124.

**Supplément au Voyage de Bougainville*, 69 n.

Thérèse Philosophe, 146.

Tristram Shandy, 91.

Usages de la Chine (Les), 148.

Vert-Vert, 97.

Vicaire de Wakefield (Le), 87.

Villèle (comte de), 117.

*Vivonne (marquis de), 107 n. 2.

Voyage Sentimental (Le), 90.

Vu : le 22 février 1940,

Le Doyen de la Faculté des Lettres,
de l'Université de Paris,

J. VENDRYÈS.

Vu et permis d'imprimer :

Le Recteur de l'Académie de Paris,

G. ROUSSY.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
INTRODUCTION	V
<i>Présentation du texte.</i> — L'exemplaire Ledoux-Lebard. — Constatations de M. Bouteron. — Déclarations de Balzac dans l' <i>Appendice du Traité des Excitants Modernes</i> ; — dans l' <i>Introduction de la Physiologie du Mariage.</i> — Critique de ces déclarations. — Hypothèse de M. Prioult sur la date de la <i>Physiologie du Mariage Pré-originale.</i> — Document précisant la date de l'impression	1.
<i>L'entourage de Balzac et la « Physiologie du Mariage ».</i> — Influence de M ^{me} de Berny. — Influence de B.-F. Balzac. — M. de Villers-la-Faye, original du Comte de Nocé ? — Les deux inspiratrices de Balzac : rôle de la duchesse d'Abrantès	6
<i>Balzac et ses amis.</i> — Le groupe Raison et les <i>Codes Littéraires.</i> — Qu'est ce que les <i>Codes Littéraires</i> ? — Importance de Lavater à ce propos. — Les remarques contenues dans les <i>Codes</i> sont une extension du système de Lavater	12
<i>Quelques ouvrages contemporains sur le mariage et l'adultère.</i> — De 1820 à 1823. — Quelques titres de l'année 1823. — Les essais de ce genre se multiplient vers 1825. — Quelques publications caractéristiques entre 1825 et 1829	18
<i>Influences contemporaines.</i> — Balzac et les <i>Divorces Anglais.</i> — Balzac et l' <i>Art de rendre les femmes fidèles.</i> — Balzac et la <i>Physiologie du Goût.</i> ...	23
<i>Les parrains littéraires de la « Physiologie du Mariage ».</i> — Balzac et Rabelais : différences entre la position de Balzac et celle de Rabelais. — Balzac et Sterne : importance de <i>Tristram Shandy.</i> — Balzac et Diderot : le <i>Supplément au Voyage de Bougainville</i> et l'article <i>Sur les Femmes.</i>	32
<i>Le texte de 1826 et le texte de 1829.</i> — Analogies et différences dans la présentation	37
<i>La méditation de la « Statistique Conjugale ».</i> — Influence de B.-F. Balzac sur ce point. — La « statistique conjugale » de 1826 est purement arithmétique. — Celle de 1829 est un tableau de la bourgeoisie française.	39
<i>Les observations physiologiques de Balzac sur la volonté.</i> — Limites des aperçus présentés par Balzac. — Théories de Balzac sur la dispersion de l'énergie.	46
<i>Les allusions politiques de Balzac.</i> — Attitude politique de Balzac vers 1824. — Caractère ironique de ses allusions. — On les considérera avec prudence	49
<i>Les principales additions de 1829.</i> — La liberté revendiquée pour les jeunes filles. — Influence de Stendhal sur Balzac. — Insuffisance de la législation de l'adultère. — Balzac et le problème de l'adultère de la <i>Physiologie du Mariage aux Scènes de la Vie Privée.</i>	51

Les principales additions de 1829 (suite). — La science du mariage et la science du bonheur. — Balzac et la « Physiologie du Plaisir ». — Des organisations incomplètes sous le rapport du sentiment. — Des lois de la gestation dans l'ordre des sentiments et dans l'ordre de la création..... 56

Les principales additions de 1829 (fin). — La méditation intitulée *Epilogue*. — Une « vue cavalière » sur les « civilisations du Nord » et les « civilisations du Midi ». — Influence de Mme de Staël ; — et des théories familières aux romanciers historiques. — Réserves à faire sur ce chapitre. — La philosophie du mariage selon Balzac. — Importance de Rousseau à cet égard 61

Conclusion..... 65

PHYSIOLOGIE DU MARIAGE PRÉ-ORIGINALE. PREMIÈRE PARTIE.

PREMIÈRE MÉDITATION. — <i>Statistique Conjugale</i>	69
DEUXIÈME MÉDITATION. — <i>De la Femme Honnête</i>	76
TROISIÈME MÉDITATION. — <i>Des Filles Elevées dans les Pensionnats</i>	84
QUATRIÈME MÉDITATION. — <i>Des Prédestinés</i>	89
CINQUIÈME MÉDITATION. — <i>De l'Homme Estimable Malheureux dans son Intérieur</i>	96
SIXIÈME MÉDITATION. — <i>Des Premiers Symptômes</i>	102
SEPTIÈME MÉDITATION. — <i>De la Lune de Miel</i>	109

PHYSIOLOGIE DU MARIAGE PRÉ-ORIGINALE. DEUXIÈME PARTIE.

HUITIÈME MÉDITATION. — <i>De vos Moyens Personnels</i>	116
NEUVIÈME MÉDITATION. — <i>De l'Hygiène du Mariage</i>	122
DIXIÈME MÉDITATION. — <i>Des Appartements</i>	128
ONZIÈME MÉDITATION. — <i>De la Charte Conjugale</i>	135
DOUZIÈME MÉDITATION. — <i>De l'Instruction en Ménage</i>	145
TREIZIÈME MÉDITATION. — <i>De la Douane</i>	151
INDEX des noms propres et des titres d'ouvrages cités dans l' <i>Introduction</i>	157
INDEX des noms propres et des titres d'ouvrages cités dans la <i>Physiologie du Mariage Pré-originale</i>	159
<i>Table des Matières</i>	160

